This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

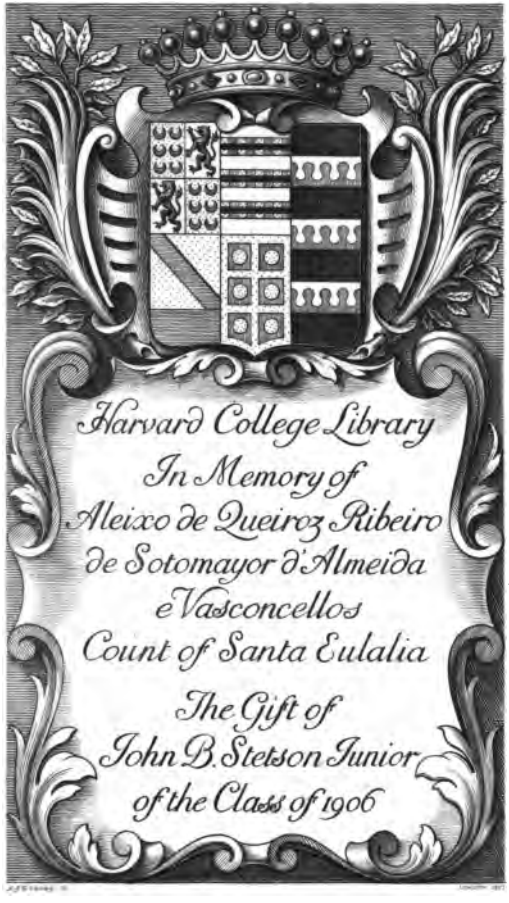
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SAL 11462.61.100



ANTOINE INNOCENT

MIMOLA

OU

L'HISTOIRE D'UNE CASSETTE

PETIT TABLEAU DE MŒURS LOCALES

PORT-AU-PRINCE
Imprimerie E. MALVAL
Angle des Rues du Centre et Férou

1906

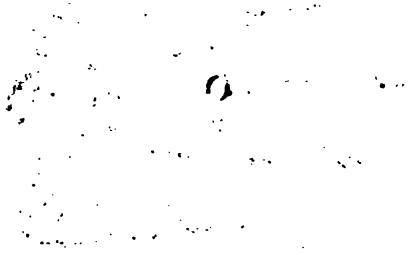
Très cher Maître Me Louis

Joseph Janvier

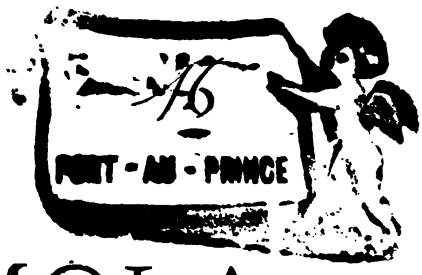
témoignage de profonde

admiration

Ste Pierre



ANTOINE INNOCENT



MIMOLA

OU

L'HISTOIRE D'UNE CASSETTE

PETIT TABLEAU DE MŒURS LOCALES

PORT-AU-PRINCE
IMPRIMERIE E. MALVÁL
HAITI
1906

SAL 11462.61.150

HARVARD COLLEGE LIBRARY
COUNT OF SANTA EULALIA
COLLECTION
GIFT OF
JOHN B. STETSON, Jr.

FEB 1 1932

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
MAR 27 1963

DÉDICACE

A
Mon Père
Innocent Jean-Louis
et à ma Mère

Eunomine Jean Bastien
de regrettée mémoire

A

A la Mémoire de mon ami
Vendenesse Estépha Ducasse

A mes amis

Justin Godefroy, Massillon Coicou
et
Duraciné Vaval

AVANT-PROPOS

Mon distingué ami Antoine Innocent a voulu de moi un avant propos.

Je suis très flatté de cette marque d'attention.

Mais à dire vrai, Innocent pourrait se passer de toute présentation. Il est suffisamment connu du public. N'est-il pas généralemrnt considéré, depuis nombre d'années déjà comme celui qui interprète le mieux, en notre pays, les vers des poètes aussi bien étrangers que nationaux ? Et ceux-là qui ont eu l'avantage de lire dans les Revues *haïtiennes quelques-unes de ses suggestives productions regrettaient profondément que l'auteur de* Neiges d'antan *ne voulût s'appliquer d'avantage à la littérature.*

Mimola, qu'il livre à la publicité, est une œuvre charmante, savoureuse même par endroits. On y trouve des descriptions précises, pittoresques. L'impétuosité du mouvement de la phrase est telle dans certaines pages qu'elle va jusqu'à l'éloquence. (Voyez par exemple là où l'auteur explique l'origine du vaudoux et les affinités de ce culte avec les religions de l'antiquité.) Pourtant nous ne dirons pas que ce coup d'essai est un coup de maître; nous ne

dirons pas que Mimola *est un ouvrage impeccable, un joyau littéraire. Non ! Ce qu'il y a de certain, c'est que celui qui ouvre ce petit roman ne peut le déposer qu'après l'avoir lu tout entier.*

C'est déclarer que je suis d'avance persuadé du bon accueil que le public fera à Mimola.

DURACINÉ VAVAL

Nous reproduisons ici la lettre du Directeur du Théâtre Haïtien au Directeur du « Soir » à propos de « Mimola ».

Mon cher Lhérisson,

Innocent m'ayant communiqué son désir de revêtir Mimola *d'une robe de brochurette, j'ai approuvé l'idée, je l'ai encouragé à la poursuivre et je viens lui persuader tout haut, dans le « Soir » que mon éloge est franc.*

J'aime Mimola, *parce que la charmante œuvrette est d'une couleur locale très nette et constitue à mes yeux une ébauche hardie et une heureuse promesse. Que l'expression d'art dont elle est parée ne soit pas d'une irréprochable pureté et que* Mimola *ne soit pas d'une conclusion assez péremptoire, je veux le reconnaître, mais je veux affirmer que tout cela est racheté par l'impression d'ensemble.*

A sa donnée d'ailleurs si simple, si naïve, naïve de la naïveté même d'un conte créole, notre cher conteur a su enchaîner tant de détails que personne ne peut lui contester, vraiment, la possession du don indispensable à ceux qui prétendent à se tailler un petit coin dans le domaine de l'imagination. Et puis, le rendu de ces détails est d'une touche si heureuse, que le talent descriptif du peintre de Mimola *demeure désormais consacré.*

Je ne connais pas Saut d'Eau, mais j'ai cru

y aller en lisant Innocent ; je n'ai jamais connu, si je m'en souviens bien, la scène que motive l'invasion du dieu vaudou *en l'âme d'une fervente* houssi*; mais en lisant Innocent, j'ai cru* y *assister, aussi, d'ailleurs, qu'à tant d'autres épisodes curieux tels que la bataille des prisonniers se disputant les plats d'un* manger les ames*, où la curée de la marmaille se vautrant jusqu'au ventre dans la gamelle où s'étala* le tom-tom *d'un* manger marassa.

J'ai éprouvé, à lire tout cela quelque chose comme un charme nouveau.

A cette lecture de Mimola*, surtout des pages où se développe la donnée originelle, on a des frissons qui ne sont pas, bien s'en faut, ceux que donne la philosophie rieuse, railleuse,* l'inépuisable humour *de* Petite-Caille *; et pourtant l'impression est la même, qui, finalement, se dégage de l'une et de l'autre de ces lectures : c'est le grand besoin de lumière qu'il faudrait au peuple dont les mœurs ont inspiré ces deux études originales.*

Albert et Léon ont eu beau discuter là-dessus, je ne trouve pas que cette cause essentielle : notre profonde ignorance, notre foi superstitieuse, est mise en évidence d'une façon assez nette.

En ces crises nerveuses où parents, amis et voisins s'ingénient à retrouver une influence ancestrale mystérieuse, j'aurais voulu voir s'accuser d'une manière très ferme le tempérament

hystérique de la malheureuse Lala. Sans doute ce ne serait pas moins affirmer la souveraineté de l'influence ancestrale, puisque cette hystérie n'est qu'une résultante de la vie des aïeuls africains ; mais du moins ce serait plus scientifique, plus moderne, moins occulte.

Alors quoi ? J'ai critiqué Mimola, il semble ? Oui ; mais c'est pour jouir de la revanche de dire combien le cadre où Innocent nous a dessiné la vierge noire a été ingénieusement crée pour un déroulement de scènes et de sites dont les-uns, avec leur majesté troublante, et les autres, avec leur effrayante naïveté, ont trouvé la plus grande justesse de coloris sous le pinçeau de l'artiste qui leur convenait si bien; et c'est pour ajouter qu'avec une donnée plus large j'espère voir l'œuvre définitive dans la série probable dont cette gentille bluette est la première épreuve.

J'en veux donc féliciter notre ami, dont la modestie seule lui mériterait cette louange que sa silencieuse persévérance mérite d'avantage : je veux lui dire l'hommage que nous, ses amis du Théatre Haitien, *nous voulons lui accorder bientôt pour souscrire à la publication prochaine de Mimola ; je veux enfin prier ceux qui aiment toutes ces qualités précieuses qu'Innocent représente de le témoigner en honorant Mimola de la souscription modique sans laquelle, hélas ! notre littérature menace de dormir en nos cartons, longtemps encore, sûrement,— pour toujours peut-être.*

Merci à toi, mon cher Lhérisson, de l'accueil que « Le Soir »donnera à ces lignes écrites.

De cœur,

MASSILLON COICOU

AUX LECTEURS

Chers lecteurs,

Il importe tout d'abord que je vous dise comment ce petit ouvrage a pris naissance, ensuite quel est le but que je m'étais proposé en l'écrivant.

Vous saurez qu'il n'était pas dans mon intention de vous offrir des pages brochées. « Mimola » qui n'était au début qu'une simple nouvelle a pris, sur les conseils d'amis, des proportions considérables, si vrai qu'elle a pu revêtir aujourd'hui cette forme que vous lui voyez. Ne serait-il pas juste de dire que la petite nouvelle s'est transformée comme l'héroïne dont il est ici question ?

Parmi vous il y en a peut-être qui me font un crime d'avoir choisi, entre tant de belles choses capables de séduire la plume d'un débutant, un sujet peu sympathique, réprouvé même par une catégorie de gens.

Eh bien, qu'on ne se méprenne pas sur le mobile qui a déterminé mon choix ! Ce n'est pas, comme on voudrait peut-être le croire, pour le faux luxe de parler du Vaudoux et d'étaler à vos yeux délicats les scènes souvent grotesques qui lui servent de cortège que j'ai mieux aimé choisir ce sujet. Non. J'ai été sollicité par des motifs plus puissants. J'ai voulu tout uniment montrer, étant donné l'opinion défavorable de l'étranger sur cet état de choses, les analogies, les affinités qui existent entre le Vaudoux et les « religions » de l'antiquité. J'ai essayé de faire voir, sans que pourtant il me soit permis d'affirmer que j'y ai réussi, que l'origine des divinités africaines est la même que celle des divinités romaines, grecques et hindoues. Leur source, qui est du reste celle de toute religion, se trouve dans ce besoin qu'a l'homme de croire, à chaque âge de l'humanité, à l'existence d'êtres supérieurs et invisibles, qu'ils se nom-

ment lares, mânes, dieux, ancêtres ou saints.

Si l'Olympe a cessé d'exister, si l'édifice païen est aujourd'hui en ruines, c'est grâce à l'évolution des idées que chaque siècle a semées sur son parcours.

Puisqu'il en est ainsi, pourquoi nous interdirait-on le droit d'espérer que le progrès des idées vienne oblitérer chez nous des traditions s éculaires ?

Mon très digne ami, Massillon Coicou, m'a fait dans sa lettre au sympathique Directeur du Soir, Monsieur Justin Lhérisson, le reproche, d'une part, de n'avoir pas mis assez en évidence la cause " de notre profonde ignorance " et " de notre foi superstieuse " ; de l'autre, celui de n'avoir pas accusé " d'une manière très ferme le tempérament hystérique de la malheureuse Lala". Je ne dois pas prendre comme excuse le temps relativement court que j'ai eu devant moi chaque fois qu'il m'a fallu envoyer ma petite cueillette à la Rédaction du "Soir ". J'avouerai cependant que je n'avais pas, quand je me suis décidé à poursuiure ce travail, la prétention de faire œuvre de sociologue ou de psychologue.

Si, malgré cet aveu, vous pouviez trouver deci delà, quelque tendance à l'analyse mal dissimulée, ou une certaine allure qui ne convient guère à mon récit, je vous prirais d'ores et déjà de me les pardonner.

La vérité et la fidélité des faits sous une robe locale, telle a été ma seule préocupation dans la reproduction de ces scènes burlesques que je mets impudemment sous vos yeux et dont j'ai été maintes fois témoin.

Croyez, chers lecteurs. qne si ce point était trouvé, mon ambition serait pleinement réalisée.

Dans le cas contraire, ne vous en prenez pas à votre serviteur, mais de préférence à ceux qui m'ont encouragé par leur bourse et leurs conseils, à vous livrer ce modeste bouquin.

A. I

MIMOLA

OU

L'HISTOIRE D'UNE CASSETTE

PREMIÈRE PARTIE

I

Tante Rosalie avait reçu le jour sur les côtes du Dahomey. Elle eut dès l'âge de puberté le même sort que tant d'autres, victimes inconscientes, transportées à Saint-Domingue par une traite odieuse. Père, mère, frère, sœurs avaient subitement disparu, dispersés, hélas ! sur d'autres points de l'île.

Que de sombres jours n'a-t-elle pas connus ! que d'atrocités, de tortures ! De nombreuses cicatrices par tout le corps attestent de l'inhumanité des colons.

Mais enfin, l'heure de la délivrance a sonné ; et la voilà maintenant, traînant par les rues sa vieille carcasse.

Chaque matin, s'appuyant sur un long bâton, son panier de forme oblongue sous le bras, elle allait faire sa provision au marché voisin. Le dimanche, vêtue de son *caraco* de

Brabant, chaussée de grosses pantoufles, la tête prise dans un mouchoir rayé de couleur bleue, noué par deux bouts sur un front creusé de rides, et dont les deux autres pendaient sur la nuque, elle s'acheminait vers la chapelle la plus proche. Lentement elle s'avançait, ayant l'air de compter ses pas, et s'arrêtait à chaque instant pour prendre un peu de repos. Chaque fois qu'un passant la saluait: « Bonjour, tante Rosalie ! » avec cette vénération qui était due alors à la vieillesse ; elle ne manquait jamais de répondre par ces mots : « Bonjou piti moé », de cet accent africain qu'elle n'avait pas complètement perdu. L'âge ayant altéré sa vue, elle s'approchait tout près de l'inconnu, abritant ses paupières d'une main tremblante afin de mieux distinguer ses traits ; puis l'interrogeait sur sa famille. Que sa mémoire lui fît défaut ou non, elle prenait la main de l'individu entre ses doigts osseux et y crachait trois fois...

Un autre trait non moins frappant de l'Africaine, c'est qu'elle aimait le « bon Dieu » dont sa mère lui avait révélé l'existence quand elle était au pays d'Afrique. Toute petite, assise sur ses talons, elle avait appris à l'invoquer dans son patois, en des termes simples et naïfs.

Cette croyance spontanée à l'existence d'une force invisible et cachée se manifeste chez les primitifs africains toutes les fois qu'ils fixent, de leurs yeux de possédés, le zénith où monte

en plaintes, en lamentations, en prières, leur jargon invocateur. Les grands bois, les fleuves, les étendues désertes, brûlées par le soleil, l'infini du ciel, l'immensité de la mer, tout leur parle de cet Etre Supérieur.

Car ils savent d'instinct que si les forêts, les cours d'eau, la mer et le ciel même sont habités, selon leurs croyances, par des divinités, elles n'en sont pas pour cela les créatrices.

Or, cette notion confuse, incohérente d'un Etre supérieur s'est développée chez Tante Rosalie au contact de la religion catholique, la même qui enseignât que le nègre était inférieur au blanc, et comme tel, appelé à le servir. Néanmoins, Tante Rosalie l'aimait bien sincèrement le Dieu des bourreaux, ce Dieu injuste, inhumain, au nom de qui se commettaient tant de crimes et d'atrocités. Souvent au milieu des tortures que ses maîtres lui infligeaient, quand les lares africains restaient sourds à ses accents, c'est lui « le Grand Maître » qu'elle appelait de toute la force de son âme primitive. Elle le comprenait tout autre qu'on s'ingéniait à le lui représenter, c'est-à-dire étendant sa bonté, sa douceur infinie sur l'humanité tout entière, et non sur une portion seulement de cette humanité. Ainsi donc, elle l'avait retrouvé dans la géhenne des nègres, ce Dieu dont elle n'a jamais su se faire une idée exacte, et dont le culte ressemblait apparem-

ment à celui qu'elle pratiquait pour ses divinités. Ces autels décorés d'images saintes ne lui rappelaient-ils pas la petite plate-forme en maçonnerie consacrée au culte de ses dieux lares ? Ces hymnes religieuses, ne présentaient-elles pas quelque analogie dans le rythme et la cadence avec ces airs primitifs de la sauvage Afrique ? Elle en était convaincue. Et c'est pourquoi, chaque dimanche, elle allait régulièrement à l'église pour mieux se familiariser avec ce Dieu qu'on représentait si fastueusement sur les autels. Aussi s'était-elle toujours dit que jamais sa fille unique Julie, n'aurait connaissance du culte qu'elle continuait à vouer secrètement à ses dieux. En conséquence, elle cachait à sa fille, avec un soin toujours croissant tout ce qui pourrait lui faire soupçonner l'existence de ces « mystères » jusqu'au jour où Georges l'épousa.

Ce qu'il y avait de singulier chez la vieille, c'est que le culte d'un Dieu n'excluait pas celui des autres divinités. Si elle a toujours voulu que Julie vécût dans l'ignorance la plus complète des rites africains, c'est qu'elle en était jalouse, égoïste même, sachant du reste, que jamais ils ne s'acclimateraient sur un sol où ils seraient tout au moins exposés à la plus criminelle profanation. Bien plus, elle nourrissait l'espoir qu'un jour, même après cette vie, elle reverrait la Côte-d'or, et que ses dieux iraient revivre avec elle là-bas...

Julie mariée, tante Rosalie vivait seule dans une petite chambre isolée au fond d'une cour. Pour tout mobilier, deux vieilles chaises en paille, un cadre sur lequel était étendu un matelas, une malle disloquée, une terrine, la face tournée contre terre sous une table vermoulue, un mortier revêtant la forme d'un gros calice en bois, son pilon appuyé dans un angle de la chambrette ; enfin, une vieille et grosse cassette bariolée à l'aspect mystérieux.

Tout cela sent les ans, émanation de choses vieillies, témoins muets et las d'une trop longue existence.

A des époques déterminées de l'année, tante Rosalie *pilait elle-même le* « *tom-tom* », mélange de bananes mûres et vertes, de patates, d'ignames, etc, le tout réduit en une pâte dont elle faisait de grosses boulettes qu'elle arrangeait avec soin dans la terrine. Elle préparait aussi le « *cham-cham* », produit de maïs, de hoholi, de pistache grillés et de piment, tout cela pulvérisé et mélangé ensemble, le *moussa* qui n'est autre chose que de la farine de maïs cuite avec de l'eau de poule bouillie. Ceci fait, elle évoquait ses divinités dans un langage compréhensible à elle seule ; puis jetait aux quatre coins du ciel, *tom-tom, cham-cham, accassan, moussa*, des grains de maïs et de pistache. Cette cérémonie était accompagnée

de libations, consistant en liqueur, alcool et eau. Ce devoir accompli, elle appelait la marmaille du quartier qu'elle bourrait de ces divers aliments apprêtés de façon bizarrre...

II

La vieille ne sort plus maintenant. Un siècle l'a clouée sur son grabat. Elle ne peut plus se traîner ni au marché, ni à l'église. Madame Georges s'occupe de tout. Pour rendre moins cruelles ses chimères nostalgiques, tante Marguerite, sa vieille amie, sa compagne d'infortune, vestige survivant comme elle de l'implacable régime, venait souvent lui causer. C'était curieux de voir les deux vieillles s'entretenir ensemble. Elles s'appelaient mutuellement « *nanchon* » pour avoir été originaires de la même tribu. Leur jargon roulait sur mille et mille thèmes : regrets du pays natal, ressouvenir de nombreuses étapes d'une existence de maux. Au cours du dialogue, la note devenait-elle trop touchante, ces deux vieux visages s'assombrissaient, et les darmes silencieuses glissaient le long de leurs rides...

Des voisins venaient aussi voir tante Rosalie. Ils aimaient entendre la vieille leur parler des choses vécues, du pays de Guinée, de scènes affreuses de l'esclavge, de guerres, de tueries implacables. Malgré le siècle qu'elle portait, elle avait conservé sa lucidité d'esprit, la pleine possession de sa mémoire. A l'entendre,

l'intérêt était d'autant plus vif qu'elle eut à pâtir de tout ce qu'elle rapportait. Le motif qui l'impressionnait le plus, c'était son pays, sa terre natale, la *Côte d'Or*. Quand elle venait à toucher cette corde vibrante, un flot de sentiment divers, indicibles, l'envahissait : ses yeux se dilataient, noyés d'infini.

Au fort de cette crise nostalgique, elle crispait la toile du matelas, esquissait des efforts stériles comme pour se redresser, prendre la fuite, s'en aller... Puis se calmant peu à peu, elle murmurait à voix basse quelque chose d'inintelligible qui s'achevait en quelque air étrange...

Un jour, sentant qu'elle s'en allait, tante Rosalie fit appeler en toute hâte sa fille et lui dit de sa voix chevrotante : « *Djoulie, piti moé, m'a pé mourri. Si lan Guinin paté loin, moé ta va lé chimin moé. Min, ça criol pas connin gran passé criol ! Pren courage, tendé, piti moé !* »

En disant ces paroles, elle avait des larmes dans la voix. Elle prit dans sa main glacée la main de Madame Gorges, la porta à sa bouche, en lécha la paume deux fois en y dessinant une croix. Elle n'avait pas manqué de lui recommander, sitôt qu'elle serait partie pour l'autre monde, de se défaire de sa cassette en la faisant jeter toute fermée qu'elle était à la mer.

Le lendemain, tante Rosalie avait cessé de vivre ; et les voisins de se dire entre eux :

« — C'est bien mourir après tout quand on a absorbé tant de barils de sel... »

* * *

Huit jours s'étaient écoulés depuis la mort de l'africaine. Les parents peu nombreux et quelques gens du quartier, réunis le neuvième qui était un dimanche, bourdonnaient la prière des morts dans la cellule de la défunte. C'était le dernier jour de la neuvaine, ou autrement dit, « la dernière prière ».

La table de l'africaine avait été transformée en oratoire. Elle était enveloppée d'une nappe blanche et décorée d'images saintes. Deux blancs de baleine brûlaient sur le petit autel. Dans une soucoupe, un peu d'eau bénite dans laquelle plongeait un minuscule rameau servant d'aspersoir. Sous la table dont les pieds étaient pris dans les plis verticaux de la nappe, montait la fumée roussâtre de l'encens.

Père Jean, vieillard à barbe grise, quasi aveugle, qui passait à cette époque pour le bonhomme le plus savant en oraisons et en cantiques, présidait à la cérémonie. Sa redingote de calicot, qu'il avait fait repasser pour la circonstance, rivalisait de blancheur avec la nappe. A peine avait-il fini d'entonner de sa voix cassée et atone l'*Aguste di*... l'antique et

solennel *libera*, les cantiques des trépassés, qu'on fit servir aux assistants le punch traditionnel et les liqueurs d'usage. La boisson aidant, l'entrain se mit de la partie : on parla un brin de l'africaine, de ses vertus, de ses habitudes et des péripéties de sa longue vie.

Après quoi chacun se retira.

Quand elle se fut assurée que le dernier des assistants était parti, Madame Georges n'eut rien de plus pressé que de faire appeler un marchand d'eau de profession connu dans tout le quartier sous le nom de *Pratique*. Elle lui parla d'un *djob* et en arrêtale prix.

Après avoir gratifié l'homme d'un large grog, Mme Georges l'aida à charger quelque chose qui était cachée avec soin dans un angle de la cour.

Il faisait un beau clair de lune. *Pratique* marchait, précédant de quelques pas Madame Georges. Celle-ci, ne voulant pas être reconnue des passants, s'était déguisée sous un châle noir qui lui couvrait la moitié du corps à partir de de la tête. Ils avaient dirigé leurs pas du côté de la saline.

Arrivés à l'endroit désigné, ils s'arrêtèrent : *Pratique* déposa son fardeau.

On était dans le voisinage du *Fort Dimanche* sur le bord de la mer, à un endroit où le terrain s'élève perpendiculairement à une hauteur de trois mètres, comme pour dominer les

vagues dont le clapotement, à cette heure, avait quelque chose de tristement lugubre et doux. L'onde miroitant sous les reflets lunaires semblait communier avec le recueillement du ciel. A un signal de Madame Georges, le fardeau alla s'engouffrer dans les eaux. Il y eut comme un bruit de vaisselle, de vases en terre dans la chute. La chanson des vagues fut interrompue un instant par ce bruit étrange, telle une note funèbre dans le silence de la nuit.

C'était la vieille cassette à l'aspect mystérieux que Madame Georges venait de jeter à la mer. Elle avait à peine fini d'accomplir sa mission qu'elle eut un serrement de cœur. Une bouffée d'air lui apporta aussitôt les plaintes de l'airain d'une cloche voisine annonçant le couvre-feu. C'était comme un glas — voilé par la distance et rendu plus sombre par le calme du soir — qui tintait à son oreille. Elle eut l'intuition secrète et profonde qu'elle venait de consommer là un acte d'impiété.

Toutefois Madame Georges s'en retourna chez elle, satisfaite d'avoir accompli la dernière volonté de sa mère.

III

Mme Georges avait eu le malheur de perdre son mari. Des sept enfants qu'elle possédait, il ne lui resta plus qu'une petite fille. Les six autres s'étaient succédé dans la tombe de la façon la plus mystérieuse; C'étaient des mala-

dies de langueur, des indispositions subites. On disait même dans le quatier qu'ils avaient été victimes de sortilèges. Madame Georges n'ajouta pas créance à ces propos ; et d'ailleurs elle n'y comprenait rien.

Enfants, époux, mère partis, elle se résigna à son triste sort, et concentra sur sa fille toutes ses affections. Quelques carreaux de terre à la campagne, une maison qui la mettait à l'abri des loyers, sa profession de couturière suffisaient à sa subsistance et à l'éducation de son enfant.

« Georges n'étant plus, se disait-elle souvent, nul autre ne viendra effacer son souvenir dans mon cœur. Quinze ans de mariage, c'est bien assez ! Et puis, ne m'a-t-il pas laissé une compagne ? Mimola sera mon idole chérie ! »

Mimola, c'était le nom de la fille survivante. Ce nom mystérieux venait probablement du pays d'Afrique ; il paraissait avoir je ne sais quelle signification dans le patois de Guinée.

La grand'mère, se sentant près de la tombe, avait sollicité de sa fille l'ultime satisfaction de décorer la petite de ce doux nom de Mimola.

Mimola ne tarda pas à devenir *Lala*, son petit nom.

Les années se succédant, *Lala* grandissait à vue d'œil. Ses traits commencèrent à s'accuser avec plus de netteté. Madame Georges se plaisait à trouver en sa fille quelques traits de ressemblance avec l'Africaine : même profil,

même regard, nez et bouche identiques. Par contre, sa démarche était celle de Georges, son parler, celui de Georges, et combien d'autres de ces petits cachets de caractère que la mère savait admirer en son époux. La veuve allait souvent à l'église prier Dieu, la vierge Marie, de lui conserver *Lala*; elle faisait des vœux, des offrandes pour sa santé. Il n'y eut pas de soins enfin dont la chère adorée ne fût l'objet de sa tendre mère.

Madame Georges comprit qu'il était de toute nécessité d'interner sa fille, afin qu'elle eût le moins de contact possible avec le dehors. Trois fois par semaine, elle allait la visiter, s'informait auprès de la directrice si elle ne manquait de rien. Chaque fois c'était provision de bonbons, de sucres d'orge, de mangots, de caïemites, de sapotilles, de confitures de toutes sortes. *Lala* mangeait peu ; et la présence de sa mère à l'école était une occasion pour elle de fêter avec ses camarades de pension en leur distribuant ces friandises.

Subitement, un changement s'opéra en son caractère. La petite écolière gaie, alerte qu'était *Lala*, était devenue pensive et rêveuse. Elle négligeait ses leçons, faisait mal ses devoirs. Chose incompréhensible ! Chaque fois qu'elle ouvrait son livre, instinctivement elle détournait ses yeux de la page pour les porter vaguement ailleurs. Pensait-elle à son père décédé depuis des années? Nullement, elle ne le connaissait

que de nom ! A sa mère ? Pas davantage, puisqu'elle se donnait pour devoir d'aller la voir trois fois par semaine.

Interrogée sur son état d'âme, *Lala* n'avait jamais pu dire la cause de ses distractions continuelles. Toutefois elle paraissait en proie à une pensée intérieure, à des forces occultes imposant leur volonté à son petit être. A la voir changer subitement d'humeur, à l'entendre maugréer parfois, il n'y avait pas de doute qu'une lutte s'engageait en elle, lutte de tempéraments inconnus, divers, ondoyants, comme qui dirait une « série mouvante » de types mystérieux se disputant la frêle créature. Elle était obsédée de visions étranges. Des voix intérieures semblaient lui parler. Ses camarades la fuyaient à cause de ces changements d'humeur trop fréquents chez elle.

En récréation, lorsque toute la marmaille était en joie, elle s'isolait sous un arbre, en proie à ses pensées, à ses voix. La maîtresse d'école ne comprenant rien à ces bizarreries de caractère, en informa Madame Gorges qui en prit du chagrin.

— Quoi ! est ce possible ? Suis-je condamnée à perdre ainsi tous les fruits de mes entrailles ? Mon Dieu ! Seigneur, mon Dieu ! Quel crime ai-je commis pour mériter un si terrible châtiment ? Ce n'est donc pas assez que tu m'aies ravi six précieux bijoux, mère,

époux, autant d'anneaux qui me rattachaient à la vie ! Faut-il, après ces cruelles séparations, après tout ce que j'ai versé de larmes, que je perde le seul joyau qui me reste ? Eh bien, non, pourquoi perdre tout espoir ! Peut-être que *Lala* est précoce, qu'elle est à la période de sa croissance ! Est-ce pourquoi sans doute, ces changements d'humeur ?

En conséquence, elle redoubla ses soins, fit appeler un médecin qui conseilla un séjour à la campagne, loin des bruits de la ville. L'enfant resta trois mois. La campagne n'ayant opéré aucun changement dans l'état de *Lala*, sa mère la fit rentrer en ville.

* * *

Le mois de mai venait d'éclore. On était à l'approche de la première communion. Au spectacle de la nature en fête, des arbres en fleurs, de la sève puissante qui circulait dans toutes les branches, de la joie rayonnante sur les visages, de la gaieté folâtre épanouissant les cœurs, Madame Georges s'était sentie, elle aussi, pénétrée d'un sentiment de bonheur, de je ne sais quel espoir vivace que sa fille reprendrait sa gaîté première...

— Pourquoi *Lala* ne refleurirait-elle pas comme ces arbres ? se disait-elle intérieurement. Pourquoi ne profiterais-je pas de cette occasion pour l'initier au sacrement de l'Eucharistie ? N'a-t-elle pas l'âge requis ? N'est-

elle pas sûre de subir avec succès son examen de cathéchisme ? Qui sait ! Peut-être que cet acte religieux apportera une amélioration à son état anormal ? Dieu est si bon !

A dire vrai, *Lala* s'était toujours dit dans son petit for intérieur que jamais elle ne s'approcherait de la Sainte Table. Pourquoi ? elle n'en savait rien. Et pourtant, ce n'est pas le désir qui lui manquait. Combien de fois ne s'était-elle pas surprise à se contempler en perspective de ce beau jour où elle serait belle comme un ange sous son voile diaphane ? Son petit cœur n'est-il pas pur, immaculé ?

Mais non, une voix plus forte s'élevait en elle qui s'y opposait. Alors, comment concilier ce qu'il y avait en elle de sentiments naïfs, religieux, primesautiers, avec ce qui faisait, pour ainsi dire le fond de son petit être ! Comment surtout obéir aux impulsions d'une force supérieure sans faire preuve d'une désobéissance manifeste envers une mère qu'elle vénérait !

— Eh bien non ! je ne désobéirai, pas à ma mère ; je communierai puisqu'elle le veut et quoi qu'il puisse m'en coûter !

Le Grand jour venu, elle revêtit sa mignonne robe blanche que sa mère avait préparée avec art. Sous son voile de tulle qui lui tombait aux talons, elle était ainsi qu'elle se l'était toujours imaginé, d'une beauté angélique,

Mais chose singulière ! Au moment de s'approcher de la Sainte Table, elle faillit trouver mal. Elle eut à peine le temps de se contenir pour ne pas crier. Quand on lui présenta l'hostie, elle eut une si forte commotion que le prêtre hésita un moment. Ses camarades de droite et de gauche s'en aperçurent. Le prêtre attribua ce branlement nerveux à l'émotion du moment.

A peine initiée au sacrement qu'on venait de lui administrer, *Lala* se mit à pleurer à chaudes larmes. Pour sûr, elle ne pleurait pas d'émotion, de ce sentiment indicible né de l'ivresse du bonheur ; c'étaient plutôt des spasmes, des soubressauts, des contorsions intérieures, comme si elle s'accusait d'une profanation, d'un sacrilège.

Arrivée à la maison maternelle, *Lala* resta indifférente aux baisers que parents et amis déposaient sur son front. Les airs pieux qui saluaient son retour, se transformaient pour elle en chants sauvages, rythmés dans un langage rude, barbare. Ses voix intérieures semblaient lui parler avec plus de force. Ces êtres inconnus dont elle était la proie, paraissaient se la disputer avec plus de rage, car elle sentait comme des déchirements dans les régions du cœur, une envie de rejeter ce qui était caché dans le sanctuaire de son âme vierge et pure. A table, elle ne voulut rien prendre. Toute la journée se passa en sanglots.

Personne n'y comprenait rien, et les invités de murmurer tout bas : « C'est étrange ! c'est étrange ! »

IV

Madame Georges fut déçue dans ses espoirs. Le baume divin n'avait pas produit sur sa fille l'effet salutaire qu'elle en attendait. Au contraire, chaque jour des symptômes plus alarmants venaient ajouter aux inquiétudes de la veuve. Des mois, des années s'écoulèrent sans que la veuve eût à enregistrer aucune amélioration dans l'état de sa fille. Aux symptômes succédaient bientôt des crises nerveuses qui se répétaient tous les deux jours. Au plus fort de ces convulsions, elle proférait des mots sans suite, jetait des cris aigus. Ce qui paraissait énigmatique pour la mère, c'est un vocable qui revenait sans cesse sur ses lèvres : *Dan-Maoua*. Un instant, la patiente se calmait un peu, répétait entre ses dents, comme si elle le mâchait, ce nom étrange, puis, la figure contorsionnée, montant peu à peu la note, secouant furieusement sa tête échevelée, jouant des pieds et des bras, elle criait ce nom si fort que l'écho s'en répercutait au loin dans le quartier avoisinant. Aux cris que jetait la demoiselle, les passants s'arrêtaient, demandant ce que c'était, les voisins étaient accourus en foule. Parmi ces derniers se remarquait tante Marguerite, la vieille

amie de Rosalie Assise sur une chaise au pied du lit, elle appuyait sur son baton son menton recourbé par les ans.

Ses lèvres mobiles semblaient ruminer une pensée intérieure. De temps en temps, à ce nom de *Dan-Maoua*, elle hochait la tête d'un air mystérieux. Finalement elle appela Julie à l'écart et lui dit de sa voix tremblotante.

— Piti moé, gangnin mystè dans la vie que criol pas connin, landé ? Pas connin *Da-Maoua* piti moé ? Eh bin, piti moé, *Dan-Maoua*, cé nom nanchonm té gangnin làs-bas, lan pays Whydah-Alladah-Dahomey.

Madame Georges était trop absorbée par la maladie de *Lala* pour qu'elle cherchât à pénétrer le sens de ces paroles. Les cris répétés de sa fille la troublaient au point de lui faire perdre la tête.

Quand *Lala* reprenait ses sens, elle ouvrait sur sa mère de grands yeux d'où tombaient de lourdes larmes. Elle avait l'air de l'interroger, de lui demander pourquoi ce martyre, tous les maux qu'elle endure ?

Pauvre enfant, pauvre mère ! Comment pénétreraient-elles jamais les secrets d'une hérédité inconsciente et aveugle, les affinités de sang qui existent entre nous et des êtres que nous n'avons jamais connus et que nous portons pourtant en nous ! Comment sauraient-elles jamais que l'être est multiple, ondoyant, qu'en

lui grouillent et persistent une infinité d'individus à tempéraments divers, aussi nombreux peut-être qu'il existe d'animalcules dans une goutte d'eau ! Comment savoir enfin que nous sommes liés à nos origines par des liens d'autant plus forts que ni le temps, ni la distance, ni le croisement ne sauraient nous en affranchir d'une façon absolue.

Après ces crises *Lala* tombait dans une espèce de marasme. Ses traits chiffonnés avaient perdu de leur éclat, de leur fraîcheur. Elle ne voulait prendre pour toute nourriture que de l'*acassan* délayé dans du sirop.

Madame Georges ne savait où donner de la tête. L'art avait accusé l'hystérie et s'était déclaré finalement impuissant. Les *bocors* qu'elle s'était résignée à consulter différaient d'opinion sur la cause de ses crises. Et les commères de jaser entre elles. :

« — En voilà sept bientôt ; ou c'est un pacte diabolique, ou il y a un mystère que personne ne peut déchiffrer. »

Lala dépérissait de jour en jour. Mme Georges en était au désespoir. Une nuit, elle eut un songe : elle avait perdu une dent. Elle en fit part à une vieille qui passait dans le quartier pour être une sybille en fait de songe.

— Mauvais rêve que celui-là ! fit la vieille d'un air sombre. La perte d'une dent, ajouta-t-elle, c'est la perte d'une personne chère !

Dès lors, Madame Georges n'eut plus de doute : *Lala* doit mourir. A cette idée, elle ne pouvait se contenir. Elle eut des sanglots qu'elle comprima à peine, puis deux chaudes larmes brillèrent dans ses yeux qu'elle essuya vite d'un pli de sa robe, dans la crainte d'être surprise par *Lala* que cette vue pourrait chagriner. Tout présageait la fin probable de la pauvre fille.

Lala était tombée dans un état de prostration tel qu'elle pouvait à peine se mettre sur son séant. Et les crises s'accentuaient, se répétaient quatre, cinq, jusqu'à six fois dans une seule journée. La prophétie de la vieille allait-elle donc se réaliser ?

Madame Georges était fatiguée de prier, de traîner ses genoux aux pieds des autels, de faire des offrandes. Que de prières au calvaire, au cimetière ! Que de messes n'a-t-elle pas faites ! Vainement, hélas ! Eh bien, non ! elle n'irait plus à l'église, elle ne ferait plus de vœux, elle s'enfermerait désormais seule avec sa fille !

Un soir, *Lala* dormait paisiblement. C'était la première fois depuis des semaines qu'elle dormait d'un si bon sommeil. Mme Georges, assise à son chevet, suivait anxieusement sa respiration, tâtait ses pouls, s'assurait si sa poitrine battait. Puis tout à coup, s'imaginant que sa fille va mourir, que ce sommeil est trompeur, elle se leva alors d'un bond, elle prit

sa tête dans ses mains et exclama trois fois le nom de sa mère :

— Rosalie ! Rosalie ! Rosalie ! Manmanm' lan laut' moun, sauvé Julie ! sauvé Lala !

Lala fut réveillée en sursaut par ces cris . . .

— Julie ! dit-elle d'une voix faible, s'adressant à sa mère.

— Quoi ! chérie ? répondit Madame Georges en promenant sa main sur le front mat de sa fille. Je t'ai fait peur ? j'ai interrompu ton sommeil ? tu ne souffres plus, dis ?

— Eh bien, voilà ! j'ai rêvé ce soir, ou plutôt non, c'est comme une vision que j'aie eue. J'errais seule dans une savane ; j'allais . . . j'allais . . . , sans pouvoir trouver âme qui vive. J'étais sur le point de la franchir, quand subitement, je ne sais trop comment, je me trouvai en présence d'une rivière au milieu d'un grand bois. Il y avait une grosse pierre sur la rive. Lasse de marcher, je m'y assis pour prendre un peu de repos. Soudain, je crus entendre des airs qui venaient du lointain. C'était comme un bourdonnement, quelque chose de semblable au bruit que fait la marmite quand elle bout. Je regardai, autour de moi et ne vis personne. J'écoutai encore avec plus d'attention. Plus de doute cette fois : ces airs sortaient de l'eau. Je me baissai, collai mon oreille contre le courant. Les sons devenaient plus distincts, plus clairs : c'étaient des tam-

bours qu'on battait et des voix de femmes qui chantaient. Que c'est étrange ! me disais-je, ces bruits de tambour dans le courant ! Est-ce qu'il y a du monde sous l'eau ? Est-il possible qu'on y danse ?

J'en étais là de mes réfléxions, quand une vieille femme que je ne reconnus pas, émergea de l'eau à mi-corps. Je voulais fuir : impossible. Mes pieds lourds comme du plomb restèrent scellés au sol. Peu à peu ma frayeur se dissipa. Alors je pus voir à travers cette eau claire et limpide que cette vieille portait une jupe rayée de couleurs voyantes. Sa chevelure crépue d'où ruisselaient des goutelettes d'eau était surmontée d'un mouchoir roulé en cornet. Un superbe collier en corail tombait en bandoulière à son côté gauche. A sa droite, dans l'eau, flottait quelque chose ayant la forme d'une boite fermée. Les deux bras croisés sur sa poitrine, dans l'attitude d'une personne tremblante de froid, elle me parla, les larmes aux yeux :

— Cé moé *Dan-Maoua*, tandé, piti *Lala*,! Di Djoulie, soñgé ça moé té di : « Ça criol pas connin gran passé criol ! » Min, bin moé té vlé fait là, li tounin mal. Djoulie rinmin ou, piti moé ? li pas ta vlé rouè lan mor ou ? Eh bin, piti moé, la vie ou lan ça !

En disant ces dernières paroles, elle souleva le couvercle de la boîte, et j'ai pu voir quel-

ques vases en terre, des cruches, des assiettes des pots et autres choses encore que je n'ai pas pu distinguer. C'est à ce moment-là, Julie, que vos cris m'ont réveillée !

— C'est ma mère ! c'est ma mère ! exclama Julie en pressant dans ses deux mains une main pendante de *Lala* :

— Oui, ma fille, tante Marguerite me l'a dit l'autre jour, *Dan-Maoua*, c'est le nom que ta grand'mère eut là-bas au pays d'Afrique.

Icontinentellese rappellela jupe rayée de couleurs voyantes et le collier en corail qu'elle avait brulés quelques jours après la mort de tante Rosalie. Elle revoit la vieille cassette bariolée, elle entend ce bruit de vaisselle, de vases en terre qui lui était resté dans la tête comme une note lugubre. Puis interrogeant sa fille.

— La vie ou lan ça, a-t-elle dit en dernier lieu, n'est-ce pas ?

— Oui, Julie.

Après quelques minutes de réfléxions, comme si un éclair lui avait déchiré un voile mystérieux :

— Je comprends . . . Je devine . . . . murmura la mère. . . . . .

V

Le lendemain de grand matin, tante Marguerite était venue s'informer des nouvelles de la

malade. Elle trouva Madame Georges en train de préparer le café. Cette pauvre mère n'avait pu fermer l'œil de toute la nuit. A la voir on n'eut pas de peine à reconnaître qu'elle était sous l'obession d'une pensée. Ce songe, ou plutôt cette vision de sa fille était une énigme dont elle voulait avoir la signification d'une façon ou d'une autre. Cette nuit, il est vrai, par une sorte d'inspiration, elle avait dit machinalement « je comprends, je devine », mais maintenant elle s'apercevait qu'elle n'avait rien compris, rien deviné. Plus elle y réfléchissait, plus le chaos se faisait dans sa tête. La cassette, son contenu, la rivière, sa mère qui était apparue en songe à *Lala* dans un accoutrement des plus étranges, ce nom de *Dan-Maoua* qu'elle lui avait révélé, ces vocables mystérieux : « La vie ou lan ça » tout cela flottait, dansait dans son imagination. Et d'ailleurs, cette obsession se trahissait chez elle par des gaucheries, des distractions continuelles.

Pendant que le liquide noirâtre tombait du filtre en toile dans le pot, elle se laissait aller à mille conjectures. Abimée qu'elle était dans ses réflexions, Madame Georges ne s'aperçut de la présence de la vieille, que quand elle l'entendit bégayer de sa voix chevrotante :

— Bor... jou, piti mcè ! Et *LaLa ?*

— Tourmen ée toute la nuit, fit la mère.

Elle invita la vieille à s'asseoir, puis lui ser

vit une tasse de café. Tante Marguerite prit la tasse, et avant de la porter à sa bouche, versa en trois fois un peu du contenu sur le sol en ruminant quelque chose. Madame Georges n'attendit pas longtemps pour lui faire part du songe de *Lala* et lui demander des explications,

— Cé vré ça ou dit, piti moé? interrogea l'Africaine avec surprise.

— Oui tout de bon tante Marguerite, affirma la mére.

— Eh bin, piti moé, tandé ça moé dit ou.

Elle remit la tasse à Madame Georges après avoir ingurgité son café, et elle commença à parler lentement, très lentement...

Elle apprit à Madame Georges bien des choses que celle-ci ignorait du vivant de sa mère.

Elle lui expliqua le songe dans ses moindres détails, insista longtemps sur la cassette. A cet endroit, l'émotion, mêlée d'une sorte de respect religieux, était empreinte sur ses traits décharnés. Cette voix presque éteinte par la vieillesse se faisait plus sourde, plus sombre, car elle touchait aux choses sacrées de son existence, à cette corde vibrante qui lui a si souvent arraché des larmes. Ce que contenait la cassette,— cruches, pots, plats en terre cuite, assiettes,— représentait les papas-lares ou papas-louas. Elle parla longuement de Rosalie,

de ses frères et sœurs qu'elle a bien connus avant qu'ils fussent arrachés de l'Afrique.

— Nanchon m' té marassa ; pareill' li té rélé Manzila !

Elle s'étendit sur les coutumes, les croyances du pays natal, l'origine des dieux domestiques qui ne sont rien moins que les mânes des ancêtres dont nous vénérons la mémoire. Elle dit combien ils sont bons, tutélaires, prodigues en bienfaits quand on remplit à leur égard les devoirs sacrés, et combien, par contre, ils sont malfaisants et cruels lorsque les petits-fils les négligent ou les méprisent. Dans ce dernier cas, ils sont persécutés, en butte à toute espèce de maux, de privations ; mille contrariétés les assaillent. Souvent une mort tragique les attend après qu'ils aient traîné une vie de misère, de souffrance et d'opprobre.

Pour confirmer la puissance occulte des dieux lares, et afin qu'il n'y eût aucun doute dans l'esprit de la veuve, elle ajouta en dernier lieu que c'est pour avoir pratiqué le culte des ancêtres que nos pères ont vaincu...

— Alô, tante Marguerite, *LaLa* persécutée ? interrogea Madame Georges.

La vieille fit « oui » de la tête.

— *Lala* va mourir ? ajouta la mère en ouvrant les yeux et en croisant ses deux mains sur sa tête.

Tante Marguerite la rassura en lui disant

que la vie de *Lala* ne dépendait que d'elle. Ces vocables : « La vie ou lan ça » ne disaient-ils pas assez à quoi la mère devait s'en tenir ?

Si elle consentait à faire une *promesse*, un mieux ne tarderait pas à s'opérer dans l'état de sa fille.

Tante Marguerite lui dit en quoi consistait la *promesse* et ce qu'elle avait à faire. Elle obéit sur l'heure, descend au Bord de mer, achète, suivant les instructions de l'Africaine, trois assiettes blanches, trois petits pots, trois plats, et trois cruches en terre cuite : le contenu de la cassette. Dans un coin retiré de la maison, à l'abri des yeux indiscrets, elle arrangea ces objets sur une serviette, fit venir en secret Père Jean qui dit un *pater* et un *ave* en les aspergeant d'eau bénite. Ce fut le baptême des dieux. Elle n'avait pas manqué de lui recommander de n'en rien révéler. A peine le vieillard à barbe grise s'était-il retiré qu'elle prit une bougie, s'agenouilla devant ses dieux improvisés, et marmotta une fervente invocation....

Le lendemain *Lala* eut beaucoup de calme.

Madame Georges en était seulement au premier point de son programme. Il lui restait encore toute une série de *promesses* à accomplir : le café pour les pauvres à l'église, le *manger* pour apaiser les âmes des ancêtres courroucés, vulgairement appelé *manger-les-âmes*, le pé-

lerinage à Sault-d'Eau ou Ville-Bonheur, le repas funèbre ou *manger-les-morts*, et finalemen le *manger-marassa*.

La première *promesse* accomplie, Madame Georges se hâta de s'exécuter. Elle y mit d'autant plus d'empressement qu'elle appréhendait le retour fréquent des crises. Il ne fallait pas perdre de temps ; le plus tôt serait le mieux. Elle va au marché, achète du café pour 20 centimes, 2 *briques* de rapadoux et du *bois-pin* pour un cob. Le soir elle avait *grillé* et moulu le café, fait l'ablution des vases : marmites, pots, cafetière tout cela renversé, arrangé dans un grand *layé* afin qu'elle n'eût plus à s'occuper des accessoiros à son réveil.

Une... deux.. trois... quatre heures ! Madame Georges sauta à bas de son lit, passa son caraco de travail, après avoir allumé la lampe, secoua *Lala*, qui se réveilla, bailla, s'étira, se frotta les yeux comme pour chasser le sommeil beaucoup plus agréable à cette heure du matin.

— On n'a pas rêvé, cette nuit ? fit Madame Georges.

Oui, Julie, la vieille m'a apparu encore, mais cette fois, elle me souriait.

— C'est bon signe, se dit la mère intérieurement.

Elle recommanda à *Lala* de s'habiller avec

précaution, de ne pas se débrailler, et lui fit mettre une serviette de bain autour du cou dans la crainte d'un courant d'air.

Le bourdonnement de l'airain et les dernières notes de la diane mouraient sur la ville endormie quand se fit entendre le *glou-ou* du gobelet à manche dans la jarre.

— Prends garde, ma fille, —observa Madame Georges à *Lala* qui puisait de l'eau pour se laver la figure,— on ne doit jamais se laver les yeux à l'heure où le firmament est encore étoilé, car tu risquerais fort de les perdre.

Elles se gargarisèrent ensemble en projetant leur tête en arrière. Après ce petit duo qui ne dura que quelques secondes, Madame Georges donna deux tours de clef, sortit dans la cour, et se tournant vers l'orient, fit le signe de la croix.

En effet, elle ne s'était pas trompée, le ciel était parsemé d'étoiles. Une clarté molle, languissante, était épandue sur la ville. On entendait dans la rue les pas lourds et saccadés des passants, et, dans le voisinage, chez quelque vieille sans doute, le bruit régulier des coups de pilon triturant le café.

Madame Georges avait allumé le feu, et placé dessus la grosse marmite contenant l'eau à café. Elle y plongea le rapadoux après l'avoir dépouillé de sa gaine, mit en grande quantité du

café moulu dans le filtre en toile vulgairement appelé *grèque* qu'elle avait confectionné pour la circonstance. *Lala*, assise sur une chaise en paille très-basse, tenait le bois-p'n dont la flamme rougeâtre emplissait toute la cour d'une vive clarté : ce qui contrastait étrangement avec cette demi-obscurité de la nuit. De temps en temps, Madame Georges prenait cette espèce de torche dont la résine tombait en minuscules points noirs sur le sol, se penchait en avant pour s'assurer si la marmite bouillait.

Tout à coup elle entend frappper à la barrière.

— Ça qui là ?

— Cé moin *Pratique*.

Averti la veille par Madame Georges, *Pratique* était venu de bonne heure pour aller acheter du pain chez le boulanger *Ti Frè*. Julie introduisit sa main dans sa poche, en sortit cinquante centimes qu'elle remit à l'homme avec une serviette. *Ti Frè* ne demeurait qu'au contour de la rue. *Pratique* ne fit qu'aller et venir. A son retour tout était prêt. Madame Georges coupa chaque pain en tranches de trois, de quatre, suivant la grosseur. Puis elle versa du café dans un pot, en répandit trois fois à terre en disant mentalement :

— *les saints, les morts, marassas*.

Après quoi, elle hâcha une tranche qu'elle jeta aux quatre points cardinaux, sans oublier

de répéter les mêmes vocables. Car tante Marguerite n'avait pas omis de lui dire de toujours associer les *invisibles* aux moindres actes de sa vie, jusqu'au manger et au boire.

Lala ne disait mot, regardait sans rien comprendre.

Pratique, accroupi auprès du feu dont les charbons ardents s'éteignaient sous la cendre, venait de recevoir sa ration, consistant en un tronçon de pain et un gobelet rempli du liquide noirâtre.

— Mèci damm'moin !

Puis se grattant la tête d'un air malin et idiot, il ajouta :

Damm' moin gain lè sèvi.

Il s'ingurgita son café et fourra la tranche dans le trou béant de sa vareuse. C'était là sa réserve: ce morceau de pain et quelques nœuds de canne, rien que cela pour toute la *sainte* journée.

Madame Georges fit semblant de ne pas entendre cette saillie de *Pratique,* se leva brusquement, entra dans sa chambre, passa une robe repassée et prit son châle. Le jour commençait à poindre. Juile remit à *Lala* la serviette contenant les tranches de pain, se saisit de l'anse du vase ayant du café à pleins bords, s'achemina vers l'église, suivie de sa fille. Aussitôt arrivées, elles s'agenouillèrent devant la grande porte, et firent une courte prière. Mada-

me Georges et *Lala* n'avaient pas fini de se remettre sur leurs jambes qu'elles se virent entourées par une nuée de *pauvres*, hommes, emmes, enfants en haillons, souffreteux, ulcéreux, qui se disputaient les premières places. Elles étaient tombées dans une véritable ruche. Mais heureusement pour elles, ces abeilles d'un autre genre n'avaient pour ailes que des loques, et n'étaient armées que de l'aiguillon de la misère et de la souffrance. *Lala* faisait pleuvoir les tranches, tandisque sa mère versait du café à droite, à gauche, devant, derrière. Et ces gens se bousculant, présentaient qui, un *coui*, qui, un gobelet, qui, le creux de leurs mains.

Madame Georges ayait eu soin de mettre en réserve trois tranches de pain et un pot rempli de café. Cette attention de la veuve était pour un vieux bonhomme qui passait pour être le patriarche des *pauvres*. Assis sous un sablier situé sur l'esplanade, une bougie à la main égrenait son rosaire, tout en psalmodiant de saintes oraisons, avec lesquelles alternaient des cantiques d'antan, que répétaient en chœur les bonnes vieilles femmes accroupies en rond autour de lui. Le café et le pain étant épuisés, Madame Georges s'en retourna chez elle, le cœur léger, car elle venait d'accomplir un bel acte.

Dés lors la santé de *Lala* allait en s'améliorant de jour en jour.

Les crises ayant cessé peu à peu, *Lala* accusait un malaise général, qui se manisfestait par des maux de tête et des agitations nerveuses. Julie, pour combattre ses migraines, lui appliquait sur le front des compresses imbibées de tafia, lui faisait prendre du lait pour réparer ses forces. Il lui était défendu de rien faire qui pût aggraver son état de convalescence : le livre, l'aiguille, le crochet étaient interdits.

Madame Georges pourvoyait aux soins du ménage, balayait, faisait le lit, la cuisine.

A *Pratique* étaient confiées les petites commissions domestiques.

Ce train de vie dura ainsi pendant trois mois.

Julie, se trouvant gênée dans ses affaires, ne pouvait exécuter le troisième point de son programme. La maladie de sa fille avait mangé sa petite épargne et lui avait fait perdre sa clientèle. Pour comble de malheur sa machine à coudre ne fonctionnait plus, cette pauvre petite machine, sa compagne, son amie, sa providence, —puisqu'elle lui donnait son pain de chaque jour,— s'était déclarée malade, elle aussi.

Depuis la mort de M. Georges, ce petit animal métallique n'avait jamais cessé de faire en-

tendre son *rourrou* étourdissant. Tantôt, vomissant ses points blancs sur les indiennes multiflores des paysannes pour les *barbacos* ou *candjanhoun*, tantôt ses points noirs sur la toile funèbre, il montrait assez qu'il était initié aux deux grands ressorts de l'âme humaine pour pouvoir compatir à ses souffrances. Ce petit être avait compris les transes de sa maîtresse : c'est pourquoi il s'était tu.

Longtemps avant la maladie de *Lala*, cette machine qui comptait bien vingt-cinq années de labeur, n'avait plus cette voix claire, grêle, des premiers jours. Elle était devenue enrouée comme si vraiment elle avait attrapé un rhume. Il fallait donc la soigner : Madame Georges pensa aussitôt à l'envoyer à Jeanton qui travaillait à la Fonderie.

Elle n'avait pas le sou. Comment faire ? Où trouver une gourde et demie pour la réparation ? Ne lui restait-il pas ses bijoux ? Elle vendrait une paire d'anneaux ?

Elle en était là de ses calculs, quand des cris aigus, répétés, prolongés, se firent entendre dans la chambre à côté. C'était *Lala* qui venait de céder à un accès de crise. Elle s'était affaissée sur le parquet comme une masse, avec des crispations de mains et de pieds.

Les voisins étaient accourus comme toujours; les uns lui mettaient des grains de sel entre les orteils en les pressant fortement ; les autres

munis de cigares, lui jetaient de grosses bouffées dans les fosses nasales, celui-ci lui faisait aspirer la fumée d'un morceau de coton allumé, celui-là lui imbibait le visage d'alcool. Ce supplice du sel, ces bouffées lui entrant dans le nez, cette odeur *sui generis* du coton lui montant au cerveau comme pour l'asphyxier, l'alcool lui brûlant les yeux, de mains de fer prêtes à briser ses doigts frêles, c'était trop vraiment pour lui faire reprendre ses sens.

Quand *Lala* revint à elle, sa figure était bouleversée, ses cheveux dénoués, son corsage en désordre. Elle eut honte. Comment supporter en effet les regards qui l'entouraient sans éprouver un sentiment de mépris pour sa personne? Chaque fois qu'elle se trouvait dans cet état, elle sentait s'en aller un peu de cette virginité de tout son être, de tout son corps.

Oh ! cette profanation de la chair, cette flétrissure des mains, ces tortures, par quel moyen y échapper ? Ces crises qui les occasionnent, quel remède y trouver ?

Madame Georges comprit que le retour des crises a été provoqué par la lenteur qu'elle avait mise à exécuter complètement son programme,

Donc elle se résigne à faire n'importe quel sacrifice. Effectivement elle vend tous ses atours ;

chaînes, bracelets, bagues, anneaux, etc. à l'exception de la broche qui encadrait le buste de Georges.

Cette relique qu'elle couvrait de baisers dans ses moments de tristes souvenirs, pour rien au monde, elle ne voudrait s'en dessaisir.

Par la vente des bijoux, elle avait pu se procurer, il est vrai, quelques gourdes pouvant lui permettre de faire face à certaines dépenses. Malheureusement ce n'était pas tout. Après avoir sacrifié ce qu'il y avait de plus précieux pour son orgeuil de femme mariée, il lui fallait faire le sacrifice de sa personne sociale.

Mais comment vaincre ce préjugé, cette répulsion qu'elle éprouvait pour ces femmes qui vont sans-gêne, un panier à la main, mendier des provisions au marché, sous prétexte de soulager des malheureux qui meurent de faim en prison !

Comment se conformer à cette coutume qui lui repugnait tant !

Elle n'eut pas à rougir quand il se fut agi de distribuer du pain et du café aux pauvres, car tout s'était accompli à la faveur de la nuit.

Cette fois ce n'était plus la même chose. Elle devait se faire voir, exhiber sa personne en plein jour, à tous les regards, au risque d'être montrée du doigt et d'entendre chuchoter tout bas :

— C'est madame Georges ?

Et pourtant, il fallait bien qu'elle s'y résignât. Sans cela. *le manger-les-âmes* n'aurait plus son efficacité.

Que faire ?

Elle n'hésita pas longtemps, puisque la guérison complète de *Lala* dépendait de l'accomplissement de toutes ces *promesses*.

Le lendemain qui était un samedi, Madame Georges prend son gros panier et se rend au marché.

Tout d'abord, elle se présente timidement devant les marchandes de légumes, gens qui ne a connaissaient guère, et commence le refrain traditionnel :

Manger-les-âmes ! manger-les-âmes !

Les paysannes jetaient dans le panier qui, quelques gousses de pois-congo, du pois rouge, du pois noir, du pois blanc, qui, de l'igname, de la patate, de la banane, du malanga, du tayo, du maïs moulu, du riz, de la cassave, de la carotte, du giraumon, etc. etc.

La première étape parcourue, elle se décide à aborder les grandes notabilités du marché : les bouchers et les marchandes de salaisons.

Elle ne pouvait s'arrêter en si bon chemin. Tout à coup une idée lui traversa l'esprit.

— Mais, réfléchit Mme Georges, tout ce monde me connaît. J'ai parmi les marchandes de

salaisons *Sor Jeanne,* qui est mon ancienne pratique et ma commère ; j'ai parmi les bouchers, *Ti Mouché*, mon compère, l'ancien ami de Georges mon mari, le plus réputé, le plus fréquenté des bouchers et le plus grand fournisseur de bœufs et de viande qu'on ait jamais vu.

Continuant ses réflexions : — Si on allait croire que c'est une ruse, que c'est la misère qui me réduit à ce honteux expédient !

Puis, sous l'énergique poussée d'une prompte résolution :

— Qu'importe ce qu'on dira, pourvu que ma fille se rétablisse !

Elle se dirige vers les tentes d'un pas ferme et résolu :

— *Manger-les-âmes, Mesdames ! manger-les-âmes !*

Poursuivant toujours ses stations, elle s'arrête devant l'étal des bouchers :

— *Manger-les-âmes, Messieurs ! manger-les-âmes !*

Des morceaux de petit-salé, de bœuf-salé, de morue, de tête-de-porc, harengs, maquereaux, viande de boucherie pleuvaient dans le panier.

Sa besogne finie, Mme Georges fit prendre le panier par un portefaix.

Arrivée à la maison, elle donna à l'homme trois cobs, prix convenu pour le transport. *Lala*

l'aida à vider le panier qui contenait une assez grosse provision.

Devant ce monticule de vivres, de viandes et de légumes Madame Georges se sentait joyeuse en pensant qu'elle n'aurait à faire que quelques petits frais complémentaires.

Quant aux ustensiles devant servir à la cuisson des aliments, tels que chaudières, marmites, etc, elle s'adresserait aux voisines pour les avoir. Elle les inviterait aussi à venir lui donner un coup de main, à charge de revanche, comme ça se pratique dans le pays.

VII

Le lundi, au crépuscule du matin, jour consacré *aux saints* et *aux morts*, la cour de Mme Georges regorgeait de femmes du quartier, qui avaient répondu à son appel. Les unes épluchaient les pois, la banane, la patate, l'igname ; les autres faisaient frire la graisse, activaient le feu sous les marmites et les chaudières dont *le poutoupoutou* et le *fouï* faisaient une singulière musique sur laquelle tranchait le bavardage des commères excitées, elles aussi, par le feu de Bacchus.

Midi tout était prêt.

Les vases contenant les divers aliments étaient recouverts de serviettes blanches.

Les voisines avaient eu le temps d'aller chez

elles faire un bout de toilette et de revenir. Péie Jean avait achevé la litanie de la Sainte Vierge.

Chacune ayant pris son fardeau, le convoi se mit en marche, précédé de Madame George et de sa fille.

Lala, à cause de sa trop grande faiblesse ne pouvait porter autre chose que la boite qui contenait les cigares.

Des gens s'arrêtaient aux carrefours ou se mettaient sur le seuil des portes pour voir passer cette petite processiou de serviettes blanches.

— *Vini ouè manger-lss-âmes*, criaient les enfants sur les perrons.

∴

C'est la première fois que *Lala* visitait la prison

Après avoir franchi la grande barrière rouge et l'avant-cour, il fallait traverser un long corridor aboutissant à la cour intérieure. C'est là que l'orgie doit avoir lieu.

On dépose à terre, gamelles, casseroles, terrines, marmites, paniers.

Aussitôt sortent des cellules sombres où ils sont parqués par vingt, trente, quarante, des monstres à forme humaine, à demi-nus, aux torses luisants et crasseux, aux pantalons effiloqués, aux guenilles sordides.

Tout ce bétail, couvert de *carangues* et d'autres vermines parasites, se rue sur ces femmes peureuses, qui finiraient par abandonner la place sans l'intervention de la garde. Alors les coups de baton tombaient dans le dos, sur la tête de ces affamés qui se sauvaient et revenaient encore sous cette grêle réclamer leur pitance. Ce n'était plus une ruche, mais une caverne de brigands, de voleurs, de bandits de toute espéce, de toute nuance, de tous les degrés.

Lala n'avait jamais assisté à un pareil spectacle. Elle en fut tellement effrayée qu'on crut un moment qu'elle allait se trouver mal. Sa mère la fit accompagner à la conciergerie où elle put reprendre ses sens. A l'en croire, ce n'était pas seulement cette vue qui l'impressionnait si vivement, mais l'endroit même qui lui inspirait une sorte d'horreur instinctive. Elle y respirait comme l'odeur du sang, du crime.

Les murs, ne lui dévoilaient-ils pas leurs secrets ?

Le blanchissage à la chaux dissimulait mal à ses yeux les quelques tâches roussâtres qui fixent l'attention des passants.

Dans les ténèbres des cachots, ne lisait-elle pas le nombre, combien grand ! des victimes que la faim, l'indignation, l'infâmie, le désespoir, les fers, le remords, les ulcères, ont dévorées

Que d'ombres errantes la nuit à travers ces corridors !

— Julie, dit *Lala* en sortant, promets-moi de ne plus me ramener en ces lieux.

— Je te le promets ma fille.

Tandis que *Lala* filait dans un buss pour la maison maternelle, Mme Georges, suivie de trois amies, se dirigeait sous la poussière et le soleil, avec ce qui restait d'aliments, vers la prison des femmes où la même scène de tout à l'heure se reproduisit entre les folles et les prostituées. . . !. .

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

Deuxième Partie.

MIMOLA

OU

L'HISTOIRE D'UNE CASSETTE

DEUXIEME PARTIE

Dans une ville du Nord, un blanc contentant un désir, avait déshonoré, en lui crachant son sang, une pauvre esclave, une noire. Le sommeil, la nuit, la solitude furent les seuls complices de son crime.

Et pourtant, chose curieuse ! Jamais ce colon hautain n'avait pu vaincre la répulsion invincible qu'il éprouvait chaque fois qu'il se trouvait en face d'une négresse. N'infligeait-il pas son mépris à tous ceux de ses amis qui s'étaient laissé séduire par les charmes, irrésistibles d'un beau galbe noir. Ne considérait-il pas cet accouplement comme une déchéance pour le blanc ?

Un jour, le maître flagellait l'esclave pour une peccadille. Les coups tombant dru déchiraient sa chair palpitante. Tout à coup se tor-

dant sous le fouet implacable, dans un mouvement désordonné de toute sa personne, elle offrit aux yeux féroces du bourreau, les trésors cachés de son corps meurtri. La rondeur et l'ampleur des hanches, la proportion des lignes, cette expression du regard, ces lèvres charnues implorant grâce et je ne sais quelles effluves se dégageant de la *caro nigra,* tout cela lui montait à la tête, le grisait, donnait le vertige à ses sens débridés. Il ne put tenir en présence de tant de magie. Vaincu il s'en alla en grommelant non sans avoir ordonné de l'enfermer toute seule dans une cahute isolée.

Le soir, à l'heure où la nature entière dormait, enveloppée d'ombre et de mystère, le colon prit le sentier qui conduisait à la cellule de l'esclave et s'y introduisit doucement. Il trouva la négresse étendue sur le dos, plongée dans le plus profond sommeil : la fatigue et les tortures, l'avaient brisée. Cette main brutale où courait maintenant comme un frisson de fièvre chercha à tatons dans l'obscurité.

Au contact de ce corps de femme en désordre, sa chair frémit, ses yeux brillent de lubricité ; il y eut comme une tension de tout son être vers cet appel irrésistible de cette forme sauvage, La négresse se réveilla en sursaut : mais deux poignets de fer l'immobilisaient à sa place. Pour toute caresse elle n'entendit que ces horreurs prononcées d'une voix étranglée

par l'émotion charnelle : Chienne ! si tu bouges, si tu cries, la mort ! La nature qui semblependre à tâche de nous convaincre d'erreur toutes les fois que nous nous prévalons d'une noblesse ou d'une supériorité injustifiée, l'avait pris dans ses pièges.

La malheureuse n'osa ni bouger, ni crier sous l'étreinte infernale du bourreau qui venait de lui infliger un autre supplice. Elle voudrait bien crier, mais qui l'entendrait ?

La bête, satisfaite, s'en alla furtivement comme une rodeuse de nuit.

L'esclave devint mère. Elle enfanta, au milieu des souffrances les plus cruelles. Ce fruit de ses entrailles était une fille. L'enfant grandit, libre, ayant l'espace à elle, car désormais, plus d'entraves, plus de maîtres.

Elle était belle, la petite mulâtresse. Sa longue chevelure ondulait sur la nuque. Son profil nettement dessiné. ses traits réguliers, son nez, ses yeux bleus, rappelaient ceux du maître.

Quel consraste entre la mère et l'enfant !

Ces cheveux crépus, ces lèvres épaisses, cette couleur d'ébène, pouvaient-ils produire tant de merveilles ? Oui, l'esclave d'hier n'en doutait pas : de la fange humaine était sortie cette perle de beauté ; ce joyau, elle l'a porté pendant neuf mois dans ses flancs; elle l'a

nourri de son sang, de son lait. Le père peut douter ; mais la mére non pas. Cependant, si elle était convaincue sur ce point, elle n'en était pas moins troublée par un autr problème : l'avenir l'inqu'était.

Si l'assassin, en lui « crachant son sang » avait fait fait passer dans le germe ses sentiments mauvais !

Qui peut se vanter de connaître les mystères de l'hérédité ?

Si, en grandissant, la fillette venait à avoir des doutes sur son origine !

Si elle la reniait à cause de sa peau noire !

Et si enfin, elle méprisait ses fréres, les fils de l'africain !

Non, Francine aimait passionnément sa mère. Souvent, comme pour démentir les pensées secrétes de l'africaine, elle se suspendait à son cou, baisait frénétiquement ses lèvres épaisses et noires en des transports de joie, lui prodiguait mille caresses qui dissipaient aussisôt tout doute et toute présomption mauvaise.

Parfois, quand un blanc venait à passer, la petite Francine allait à sa mère et lui disait de sa voix enfantine en désignant le passant :

— Manman, cé papa ?

Celle-ci répondait en pressant cette tête blonde sur son sein :

— Ton père est mort, entends-tu,ma petite !

Francine avait grandi sous les regards égoïtes de sa mère. Elle avait poussé rapidement sous l atmosphère nouvelle, imprégnée d'un souffle vigoureux et bienfaisant. Débordante de sève et de jeunesse, elle était devenue en un clin d'œil, la grande demoiselle, à la taille svelte, aux hanches légèrement arrondies, bien proportionnées au reste du corps Elle était si bien faite, il y avait tant d'harmonie dans les lignes et les contours, qu'on eût dit vraiment qu'elle avait été jetée au moule. Et dire que tant de beauté n'était enveloppée que de simples vêtements. Pas d'anneaux, pas de chaines, rien de ces enjolivements capables de donner plus de relief à la beauté rendue plus éloquente par sa simplicité.

La mère se chagrinait intérieurement de ne pas pouvoir lui procurer tout le luxe de son âge. Il fallait bien qu'elle en prit son parti, puisqu'elle ne possédait que sa personne, triste épave de l'esclavage vaincu. Elle ne se sentait pas même le courage de travailler. Le vampire avait sucé son sang, vidé ses forces et son énergie. Si ce n'était la pensée de sa fille à qui elle devait trouver le pain de chaque jour elle se laisserait mourir, assistant, impassible, à la ruine complète de ce corps délabré. Sans parents, elle était abandonnée à elle-même sur cette terre, qu'elle a fertilisée de sa sueur, de son

sang, loin de son Afrique, de ses solitudes sauvages, de ses rivières aux chansons mystérieuses, de ses tribus si chères dont les noms de *Lagos*, de *Badagri* résonnaient si souvent dans sa tête !

Oh ! que ne donnerait-elle pas, pour revoir le pays natal !

Mais quand elle y retournerait, serait-elle sûre de retrouver tous ces êtres chers qu'elle y avait laissés ? Une seule fois, dans cette géhenne où le blanc l'a jetée, elle avait entrevu un jeune frère. Ils s'étaient rencontrés à Saint-Domingue ; mais hélas : le frère avait reconnu la sœur sans pouvoir l'embrasser, lui parler.

Toute affection doit être bannie du cœur de l'esclave, tout lien de parenté rompu.

Ils s'étaient regardés à la dérobée, et ils avaient essuyé vite une larme ; car si le maître surprenait ces regards, ces larmes, c'était le supplice ou la mort. . .

Depuis, ils ne se sont plus revus.

Ce frère, ces deux garçons étaient-ils morts dans la dernière guerre, dans cette lutte de géants ? Elle n'en savait rien. Toutefois, ce vide de son cœur était rempli par Francine. Elle l'aimait d'autant plus qu'elle était désormais le seul être qui peuplât son existence. Qu'elle serait contente de la marier avant sa mort ! Mais, qui voudrait épouser sa pauvreté ?

Une pensée la consolait pourtant : celle du maître qui n'est plus...

Francine ne deviendrait pas, elle, la proie d'un bourreau sensuel : elle appartiendrait à celui qui ferait battre son cœur ; elle était libre d'aimer qui lui plairait, sans contrainte, celui-là fut-il pauvre, pourvu qu'il soit honnête !

Monsieur Dajobert se présenta, et il fut agréé. Il était issu d'une famille aisée et respectable. Son père, en mourant, lui avait laissé un assez bel héritage : des propriétés à la campagne, quelques maisons et un magasin en ville.

La première fois qu'il vit Francine, il en fut troublé, et se fixa.

Les formalités d'usage étant remplies, le mariage fut résolu et conclu.

La mère mourut quelque temps après. Elle n'attendait, paraît-il, que l'exaucement de ses vœux pour aller reposer cette carcasse usée, à l'ombre d'un cyprès au cimetière. Son gendre lui fit de pompeuses funérailles pour la récompenser sans doute, de lui avoir donné une si douce créature.

En effet, Francine était bonne, avenante, naïve, soumise. Ils s'aimèrent tendrement pendant de longues années.

Néanmoins monsieur Dajobert se désespérait de ne pas pouvoir obtenir de sa femme une petite tête blonde, qui viendrait jeter la note gaie dans la maison et rompre ainsi cette mo-

notonie à deux qui semblait durer toujours...
Sa femme, serait-elle frappée de stérilité ?

. . . . . .

Enfin, il vint au monde, ce petit être à tête blonde si impatiemment attendu.

Quelle effusion de joie la femme-sage ne provoqua-t-elle pas quand le sexe fut annoncé : un petit mâle!

A ces mots, Dajobert, au comble de la joie bondissait, courait dans chambre, frappait des mains, des pieds, riait à fendre le plafond, faisait voler avec fracas dans l'air le bouchon d'une bouteille, avalait d'un trait un large coup de champagne, tandis que la mère à demi-couchée souriait en entendant les vagissements de l'enfant.

Le nouveau-né fut fêté et choyé par les deux époux. Ils n'eurent désormais d'autre horizon que ce petit chérubin pour qui ils auraient donné volontiers tout l'or qu'ils possédaient.

Léon (c'est ainsi que s'appelait le nouveau-né) grandit vite, entouré des soins que lui prodiguaient son père et sa mère. Dès l'âge de douze ans, il fut envoyé en France pour faire ses études. Trois ans après son depart, son père, Monsieur Dajobert mourut d'une attaque d'apoplexie. Madame Dajobert en devint presque folle de douleur. Elle dut cacher cette triste nouvelle à son fils.

Depuis, le vide s'était fait autour d'elle.

Monsieur Dajobert mort, cette femme s'était vue seule dans le monde. Tout dans la maison lui rappelait ce cher époux. Cette table où ils savaient manger côte-à-côte, ce canapé où ils venaient s'épancher, le soir après les fatigues de la journée, ce lit confident de leurs amours, elle les fuyait. Encore si Léon était auprès d'elle !

Peut-être que sa présence l'aiderait à supporter une si cruelle épreuve ! Mais non, ce cher fils était loin... bien loin sur la terre étrangère. Elle ne voulait pas le faire rentrer dans le pays avant qu'il eût achevé ses études. Cette solitude lui pesait énormément. Il lui fallait quand même abandonner cette maison, fuir cette ville, tous ces lieux si chers à son cœur...

Oh ! comme la scène a vite changé !

Comme cet avenir qui lui paraissait hier si rose venait tout-à-coup de s'endeuiller à ses yeux !

Dieu, dont on ne peut connaître les desseins, exauce souvent nos vœux, mais au prix de quel sacrifice ! Il avait remplacé le père par le fils.

Combien de temps Madame Dajobert resterait-elle veuve ? Toute sa vie, elle l'a juré. Donc, elle ne resterait plus dans sa ville natale, témoin de ses premières amours et d'une

séparation cruelle que lui infligeait si tôt le veuvage. Elle irait ailleurs, dans une autre ville, loin de tout ce qui pourrait réveiller dans son esprit le souvenir de cet époux adoré. Elle vend ses maisons, ses biens de campagne, son magasin, ses meubles, fait ériger un modeste monument sur la tombe de Dajobert, et vient donc se fixer désormais à Port-au-Prince.

Elle s'installa dans une des rues les plus commerçantes de la Capitale, tint boutique et prit des gens à son service. Dans les premiers jours, elle se trouva quelque peu mal à l'aise, n'ayant pas les habitudes du milieu. Elle s'y fit à sa longue. Sa réputation de femme riche ne tarda pas à lui attirer des connaissances et des amis des deux sexes. Des négociants et quelques autorités de la ville fréquentaient sa maison. Elle repoussa plus d'une proposition de mariage : elle ne serait pas parjure, car elle avait juré fidélité aux mânes de Dajobert.

II

Le jeune Léon revint dans le pays en même emps qus son compatriote et ancien condisciple de classe Albert Deltan. Ils avaient étudié ensemble dans le même collège. Ils étaient revenus, la tête remplie de rêves, d'idées progressistes. Leur idéal était le même : faire aller le pays de l'avant, en l'affranchissant des vieux errements, des traditions surannées, des supers-

titions grossières, toutes choses tendant à le maintenir dans la routine et la barbarie. Mais ils différaient d'opinions sur les moyens d'action. L'un, le jeune Dajobert, radical, voulait rompre entièrement avec le passé, rebâtir sur des ruines après avoir tout détruit, tout renversé. L'autre, plus modeste, plus sage, plus réfléchi, pensait que, sans qu'on eût besoin de prendre des mesures énergiques et radicales, on pourrait arriver à un résultat non moins satisfaisant.

Pour cela, il faillait se baser sur la marche progressive des autres peuples, qui nous ont précédés dans la civilisation, chercher par une étude approfondie ce qu'il y avait de bon et de défectueux dans nos institutions, si la chaîne de nos traditions peut-être rompue impunément, — quelle est la source, l'origine de nos superstitions, si le vaudoux, cette plaie sociale, comme on se contente de l'appeler n'est pas une religion dans le sens, bien entendu, où ce mot a été pris par les Hindous, les Grecs et les Romains de l'antiquité. Il importait aussi, pour s'en convaincre, d'établir, autant que possible, les analogies frappantes qui existent entre le culte de nos ancêtres et celui des peuples anciens.

Poussant plus loin ses investigations, il se demandait si, en vertu de l'émigration s'opérant du centre au Nord, du Nord au centre, et par

conséquent par le contact longtemps existant entre l'Afrique romaine et l'Afrique équatoriale, nos pères n'ont pas eu à emprunter aux colons romains, sinon leur religion tout entière, mais certaines pratiques, certains rites. En outre, si ces sauvages n'eurent pas à subir d'un autre côté, vers l'orient, l'influence néfaste du fanatisme musulman, et si, en fin de compte, le vaudoux qui semble être une tare exceptionnelle n'est pas un ramassis de tous les débris des vieilles croyances. Après cela, quoi d'étonnant que l'Europe civilisée ait abjuré ses vieilleries après des siècles de tâtonnement, et que l'Afrique sauvage conserve encore ses dieux !

Dans leur enthousiasme de rénovation, ces ouvriers de la pensée s'imaginaient leur tâche facile. Ils avaient cru qu'à peine débarqués sur sur le sol d'Haïti, ils trouveraient une situation pouvant leur permettre de réaliser au plus vite leurs rêves. Mais hélas ! ils avaient été déçus dans leurs espérances.

Le jeune Dajobert, grâce à cette grande réputation de femme riche et honnête dont sa mère jouissait auprès des personnages influents de l'époque, fut admis comme professeur de 1er ordre au Lycée national, aux appointements de soixante quinze gourdes ; l'autre, Albert Deltan, dont le père, le grand père ou un Deltan quelconque avait eu quelque chose à démêler avec une autorité du gouvernement d'alors, fut tout

bonnement écarté. Son père avait quelque argent, il put vivre tant bien que mal sans jamais abandonner ses livres où il puisait les enseignements du passé. Il allait en curieux dans tous les endroits où il était sûr de trouver des notes importantes pour le travail qu'il avait entrepris.

De son côté Léon, pour ne pas déplaire à sa mère, avait accepté cette charge de professeur en attendant qu'il pût trouver mieux. Le professorat ne répondait guère à ses aspirations. Et puis, il allait s'étioler, s'abrutir dans l'enseignement, s'asphyxier entre ces quatre murs ! Ce rôle d'éducateur de la jeunesse lui seyait mal ; jamais il ne se ferait à l'atmosphère déprimante des classes qui vous engourdit le cerveau en lui enlevant toute énergie, toute tentation d'initiative, tout germe de production. Ce qu'il lui fallait, c'était un champ d'observation, où il put voir évoluer les hommes et les choses. Etait-ce donc en pure perte qu'il avait consacré deux années à l'étude des sciences morales et politiques ?

Il n'attendait qu'une occasion pour prendre congé de ses élèves, de ses collègues et du reste. Le directeur la lui fournit en lui faisant un jour, je ne sais à quel égard, une légère observation. Il n'y avait vraiment pas de quoi prendre la mouche, et d'ailleurs le directeur y avait mis tout le tact pouvant caractériser un Monsieur qu'il savait avoir vécu en France, sous la discipline de maîtres polis et courtois. Il s'en fâcha, prit

sa serviette, son chapeau à haute forme, non sans avoir donné une belle douche à son chef hiérarchique. A la barrière, il lança ces paroles pleines de mépris pour la chaire qu'il occupait.

— J' n'ai pas b'soin d'ça pour vivre.

Il importe pour bien comprendre cette sortie de Dajobert, que nous disions que depuis son retour de France, il était d'humeur revêche, acariâtre, prêt à s'emporter pour un rien. Il était aussi quelque peu misantrophe, ne sortait que pour aller en classe. Et maintenrnt qu'il avait donné sa démission, il s'enfermait seul avec ses livres, ne recevait personne si ce n'était son ami Deltar qui venait souvent discuter avec lui.

Léon claquemuré dans sa chambre d'étude avait fini par prendre en aversion le pays, les hommes et les choses. Toutes ses illusions s'étannt dissipées, il eut un dégoût complet de cette capitale où il espérait trouver un Paris en miniature.

Des années s'écoulérent depuis la démission de Dajobert. Sa mère lui procura tout ce dont il avait besoin. Un jour, à peine rentré d'une visite qu'il avait été rendre à un ami de la maison, il fut pris d'une indisposition subite au grand effroi de la veuve. Celle-ci fit venir vite un homme de l'art qui trouva la cause de cette maladie dans le surmenage intellectuel. Il donna des potions, interdit la lecture et conseilla

aussi à la mère de le retourner à Paris si ses moyens le lui permettaient. Il y avait, en effet, au fond de ce cœur malade comme une pointe de nostalgie. Dans ses moindres propos, il vous citait Paris avec tout ce que cette ville contient de beautés, de magnificences, de splendeurs. Pour lui, Paris n'était pas seulement la ville-lumière comme on se plaît quelquefois à l'appeler, mais aussi la ville-féerie par excellence.

Mais comment faire pour l'y retourner ? Mme Dajobert avait épuisé déja presque les 3/4 de sa fortune. Joignons à cela que son commerce commençait à péricliter, si vrai qu'on lui laissa entendre que sa maison était maléficiée, que toutes les contrariétés qu'elle éprouvait dans ses affaires provenaient de fétiches dont elle ne prenait pas assez garde. On alla jusqu'à lui persuader qu'il y avait du plus ou du moins dans cette indisposition subite arrivée immédiatemnnt après une visite. Cette idée fixe qui obsédait son fils revêtit aussitôt un autre caractère; elle crut à quelques symptômes de folie. Ce qui vint la confirmer dans ses idées, c'étaient les *macaqueries* qu'on était venu faire en plusieurs fois devant sa porte, durant la nuit. Un matin, elle avait trouvé sous sa galerie un balais neuf ; une autre fois un *coui* enseveli dans du colicot. Elle dut, sur les conseils réitérés de quelqnes amies, consulter en secret

des *charlatans* et des *carto-manciennes* qui firent de nouvelles brèches dans sa caisse. Parmi ceux-là, tel déclarait que la maladie de Léon n'était que l'effet d'un poison lent qui lui a été administré dans un toast, tel autre affirmait que le jeune homme deviendrait fou si la mère ne remplissait certains devoirs obligatoires envers ses ancêtres ; parmi celles-ci, les unes croyaient voir la mort ou la croix, (en cartomancie ces deux termes sont synonymes) dans l'apparition de l'as de trèfle; les autres attribuaient cette manie de Léon aux maléfices de la dame de carreau et de la dame de cœur qui ne sont autres que les deux voisines et les meilleures amies de Madame Dajobert.

A ces révélations le plus souvent mensongères, faisait cortége tout un vocabulaire de mots convenus, tels que *complotage*, *bagatelle*, *jalousie*, *etc.*

Madame Dajobert ne savait à quoi s'en tenir.

Finalement elle avait acquis la couviction qu'elle avait dépensé en pure perte son argent et qu'elle s'était laissé duper par des gens plus ignorants qu'elle. Elle prit donc la résolution de ne jamais remettre les pieds chez eux.

III

Le mois de Juin venait de s'en aller.

Midi ! Un soleil de plomb pesait sur la nature engourdie. Une chaleur acclablante oppressait les poitrines avides d'air pur et frais. La ville que surplombait un ciel bas, nuageux et lourd, avait l'air d'une forge immense. Chaque maison, chaque individu était un foyer d'où rayonnait la chaleur. Pas un soufle dans l'air. Les arbres immobiles repliaient leurs branches alanguies. La mer, sombre et calme sur le rivage, bouillonnait dans le lointain, semblable à du métal en fusion, sous les rayons furtifs du soleil que venaient de cacher des monceaux de nuages.

La montagne, comme un colosse harassé, s'assoupissait sous la rigide immobilité d'une somnolente végétation .Ici, sous une galérie, au milieu de ses enfants demi-nus, une mère, en bras de chemise est étendue, la figure ruisselante de sueur. Là, dans un balcon, un Monsieur qui fait la sieste, laisse tomber de ses mains le journal ou le volume qu'il vient d'entamer. Dans la rue passe un chien qui halette, la langue hors de la bouche. Là-bas, attaché sous un arbre, l'âne endormie devant l'herbe, rêve debout, les yeux fermés.

Et pourtant, par ces jours de grande chaleur, dans cette étuve prodigieuse où montent de tous les coins, de toutes les fissures des haleines de feu, on se demenait comme en hiver, l'Européen, ponr ne pas se laisser hypnotiser, par la grande magnétiseuse.

On était à l'approche du 16 Juillet.

Dans les rues, dans les maisons, dans les bureaux, au marché, sur les places publiques, on se questionnait après la poignée de mains :

— Eh bien, on ne file pas cette année pour Saut-d'Eau ?

— Et pourqnoi pas. Je viens d'obtenir à l'instant mon permis signé du chef de division.

— Quant à moi, je veux y être huit jours à l'avance; J'ai joué la farce à mon patron.

— Quelle blague as-tu trouvée ?

— C'est bien simple : un parent qui se meurt à Mirebalais !

On se séparait l'instant d'après :

— A Saut-d'Eau ?

— A Saut-d'Eau.

Des pénitents et pénitentes affublés de leurs costumes de brabant ou d'autres toiles grossières parcouraient dans tous les sens les rues de la ville. Ils se croisaient dans un perpétuel va-et-vient aux abords des églises et des chapelles. Les femmes portaient au cou un mouchoir bleu, sur la tête un autre de même couleur que surmontait un chapeau de paille à larges bords ;

à la ceinture un cordon en fil de coton. Les hommes engaînés faisaient un piteux effet dans leurs fourreaux de toile grossièrement cousue.

Cette fête du 16 Juillet devenait la préoccupation de bien des familles.

Toute cette population désœuvrée, avide de plaisirs, de distractions, de débauches, d'orgies, était debout, attendant impatiemment l'heure du départ.

Et parmi ce flot de pélerins se rendant chaque année à Ville-Bonheur on rencontre souvent des gens, (nombreux aussi ce x-à,) d'un certain renom, qui y vont chercher la guérison d'un mal incurable ou un baume à quelques souffrances morales.

C'est ainsi que Madame Dajobert à qui on avait souvent parlé de la Vierge des Miracles, de Ville-Bonheur où cette vierge avait fait son apparition, si l'on s'en rapporte aux récits légendaires qui circulent, ne voulut pas perdre l'occasion, heureuse entre toutes, d'aller faire des vœux pour Léon dont l'état de santé lui donnait chaque jour de plus vives inquiétudes.

IV

Dans une maison de modeste apparence située en un quartier très paisible de la ville, loin des rumeurs des marchés, des rues grouillantes où se confondent pêle-mêle paysans, cita-

dins et animaux, est assise devant une petite table, une femme à la mine souriante et gaie.

Dans un angle du salon brodait une charmante brune aux sourcils épais et touffus ombrageant des yeux de jais, aux dents blanches qu'enchassaient des gencives violacées, aux lèvres charnues et voluptueuses.

Près du seuil de la porte, un misérable en vareuse, assis sur son *quart*, tenait en main un bout de canne qu'il déchirait à belles dents.

C'était Madame Georges qui, courbée sur sa machine, travaillait comme quatre pour pouvoir trouver de quoi s'acheter une bonne provision pour les quarante jours qu'elle devait passer à Ville-Bonheur.

C'était *Lala* qui, sentant un regain de force, avait repris son crochet.

C'était enfin *Pratique* qui, à cette heure de midi, venait prendre un peu de repos sous la galerie de sa pratique. Cet inconscient, tout en épluchant sa canne, débitait à ces femmes, qui riaient aux éclats, quelques aventures invraisemblables ou quelques historiettes, qu'il disait avoir tenues de son grand père ou de son bisaïeul. Madame Georgee cousait jusqu'à dix, onze heures, même minuit sans se lasser. Seule dans sa chambre, toutes les portes étant fermées, elle tournait rapidement sa machine en

chantant de sa voix claire et limpide, cet air populaire au rythme lent et berceur :

A-là dix zè sonnin
Manman métém' dehô
Machine moin en bas brasm'
Pititl' moin sou côtém.

REFRAIN

Pas pleuré, mon enfant,
Pas pleuré !
Pas pleuré, mon enfant
Pran courage ! (bis)

Ces notes langoureuses qu'accompagnait le *rourrou* de la machine se faisaient douces, insinuantes sous la brise du soir.

Le promeneur attardé se laissait aller à la rêverie en entendant cet air simple et ces paroles naïves. Il se représentait le tableau d'une victime de l'amour, chassée de la maison maternelle, qui pleurait son infortunée, et s'en allait chercher ailleurs quelque gîte, sa machine sous le bras et son enfant sur son sein. Et ce refrain : « *Pas pleuré, mon enfant* » résonnait dans sa tête comme la voix consolante d'une autre mère moins sévère, plus indulgente....

.*.

Madame Georges avait pu amasser quelque argent. Elle fit ses préparatifs, confectionna deux robes de pénitence, une pour elle et l'autre pour *Lala*.

On était au 11 Juillet.

Le lendemain, Madame Georges, après avoir pris son café, n'eut rien de plus pressé que de se rendre au *Pont-Rouge* pour attendre les loueuses d'animaux venant des *Orangers*, de la *Coupe-Mardigras*, de *Saut-d'Eau* et de ses environs !

Hommes, femmes, enfants allaient et venaient, couraient au devant des paysannes, demandaient le prix des animaux, et, sans prendre le temps de les examiner, se les disputaient, se querellaient.

Ici, une femme paie *cash* ses quatre gourdes, prix du louage (aller et retour). Elle monte fièrement sur le dos de son dada et s'en va joyeuse, comme une conquérante, le fouet haut, le corps dansant.

Là, un jeune homme se réjouit du marché qu'il vient de conclure : deux gourdes ! Il n'a payé que deux gourdes, quelle veine ! mais la malheureuse bête, une vieille mule efflanquée, éreintée par le long trajet qu'elle vient de faire, a l'air de vouloir faire la récalcitrante. Elle allonge le cou quand il tire la corde. Ses camarades se moquent de lui, les enfants rient à perdre haleine ; mais lui, il ne s'inquiète de rien, se fiant surtout aux larges étoiles de ses éperons, ou en cas de rébellion manifeste, à son revolver qui lui répondrait de la duplicité de l'animal.

A travers cette cohue en quête d'animaux, on voyait Madame Georges qui s'en retournait, suivie d'une paysanne montée sur un superbe cheval et traînant à sa suite une petite mule aux jarrets solides . . .

Madame Georges arrivée chez elles se hâta d'arranger les paquets de hardes dans les *sacs-paille*. Elle avait eu le temps d'acheter une grande quantité de biscuits, fromage, jambon, saucisson, sardines et de préparer des poissons frits, riz et pois, etc etc

Elle n'avait pas oublié sa dame-jeanne d'eau; car, la plaine du Cul-de-Sac franchie, elle avait à parcourir des kilomètres sans l'espoir de rencontrer le plus mince filet d'eau sur son passage.

Quatre heures de l'après-midi sonnaient à la Cathédrale. Il était plus que temps de se mettre en route.

Les animaux chargés, attachés aux poteaux de la maison attendaient les deux pénitentes.

Enfin, on était prêt.

Madame Georges fit une dernière inspection. Après s'être assurée si les portes étaient bien fermées, elle en remit la clef à *Pratique* à qui était confiée la surveillance de la maison.

Lala paraissait très embarrassée pour se hisser sur le dos de l'animal. *Maripié*, la paysanne l'aida à monter en lui prenant le pied. Julie, moins novice vola lestement de la banquette sur son

siège. *Lala* peureuse, ne savait comment se tenir sur sa petite mule. Elle croyait à chaque instant que la bête allait lancer des ruades.

Maripié la rassura en lui disant qu'elle était docile et soumise.

Il était entendu qu'on dût coucher à *Bon-Repos*, en plaine, sur une des propriétés de feu Georges. Car il n'est pas prudent, pour des femmes, de s'aventurer seules certains endroits de la route pendant la nuit et voire le jour, bien qu'il y passe du monde à toutes les heures.

Madame Georges avait présents à l'esprit les faits tragiques de voyageurs que les assassins avaient égorgés et précipités dans les ravins après les avoir dévalisés.

Morne-Blanc, le repaire de ces brigands, était la terreur des pélerins.

Elles étaient arrivées au portail. Là, des cavaliers en costumes légers, aux chapeaux enrubannés, portant bottes, jambières, assis sur des laines bigarrées en guise de coussins, passaient à fond de train, laissant derrière eux une nuée de poussière.

Des femmes, haut perchées sur leur dada, se balançaient avec nonchalance de droite à gauche ou de bas en haut suivant la marche de l'animal. Ce mouvement du corps n'allait pas sans un bruit de ferraille provenant de marmites, de gobelets etc, attachés aux anses des *sacs-paille*.

Assis sous les galeries, des dames et des messieurs se payaient le plaisir de regarder passer tout ce monde fou se rendant à Saut-d'Eau. Et tout derrière, là-bas, se laissant aller au gré des animaux, on voyait venir lentement, très lentement Madame Georges et Lala.

Maripié, une fois en possession de son argent, les avait lâchées pour aller faire sa petite provision au marché, non sans toute-fois leur promettre de les rejoindre avant même qu'elles eussent le temps d'arriver à la Croix-des-Missions. Elle se fiait à ses jambes qu'elle savait fortes et solides. La paysanne avait dit vrai. A peine les deux femmes avaient-elles quitté Sarthe qu'elles virent venir, trottant sur la grande route *Maripié* dont le corsage était bourré d'ont on ne sait quoi.

Elles firent halte à *Bon-Repos* à sept heures.

Compè-Ti-Louis, le gérant de la propriété, averti depuis la veille, s'était empressé de décharger la mule et le cheval et les avait attachés sous un arbre où il avait fait mettre de l'herbe dans l'après-midi.

Sô Macoulɔute, sa femme avait eu le temps de préparer une collation pour ces Dames ; elle avait fait sortir de sa malle, où ils étaient pliés avec soin depuis la dernière visite de Georges, un drap et deux taies d'oreiller bien repassés.

Julie manifesta le désir de dormir à la belle étoile. Il y a si longtemps qu'elle n'avait respiré cet air pur de la campagne. Elle voulut le boire par tous les pores.

Compè Ti Louis transporta un matelas sous la tonnelle ; *Sò Macouloute* fit le lit, mais un lit blanc et propret.

Maripiè, elle, ne donna du mal à personne. Elle s'était étendue sans cérémonie sur des *sacs-paille*.

Tout le monde était couché. On entendait dans les environs le trémolo des cigales et les cris stridents des criquets.

La brise chantonnant dans les cocotiers, les palmiers et les manguiers versa le sommeil à ces femmes. Seules, les voix de quelques cavaliers jetant leurs notes gaies dans la nuit, et les pieds d'animaux galopant sur le grand chemin, venaient troubler de temps en temps leur repos...

Compè Ti Louis avait annoncé l'étoile du jour. On se réveilla. Les animaux à demi-couchés sur les débris d'herbe semblaient aussi avoir compris le signal : ils se mirent debout sur leurs jambes et se secouèrent fortement comme pour chasser un reste de fatigue.

Le café était prêt. Quelle saveur ! quel arôme ! Mdame Georges en jugea en experte. Et puis, y-a-t-il rien de plus agréable que le café pris à quatre heures du matin.

Les bêtes vigoureusement sanglées furent

bientôt chargées de nouveau.

Sô Macouloute apporta une chaise en paille: *Lala* monta la première, Madame Georges ensuite. Celle-ci ayant introduit sa main dans son *sac-paille*, en sortit trois biscuits qu'elle remit à la femme du gérant pour la petite Louisa, sa filleule. *Sô Macouloute*, les mains tendues, fléchit les genoux en disant :

— *Mèci Comè* . . .

Compè Ti Louis venait de prendre sa manchette :

— *Ma fait gnou boutt'chimin avec ou oui, comè.*

MadameGeorges accepta avec joie cette politesse champêtre:

—*Oua faitm' plési, mon compè.*

Le soleil s'annonçait par un immense incendie à l'horizon quand on se remit en route. Les arbres s'estompaient dans la demi-obscurité. Déjà quelques oiseaux jetaient à travers les branches leurs notes babillardes.

Des pélerins et des pélerines, partis de bonne heure, crânement assis sur leurs mules ou leurs chevaux longeaient la grande route par groupe de trois, de quatre, de cinq.

A pied, filaient de solides gars, les jambes retroussées, le paletot sur le bras et des femmes, la robe courte, solidement retenue à la ceinture par un mouchoir.

Sur tout le parcours on rencontrait aussi des impotents, des éclopés, des borgnes conduisant des aveugles, qui vont chercher chaque année la panacée divine. Tout ce flot humain allait parcourir sous le soleil, la poussière et la pluie prés de 100 kilomètres.

On venait de franchir *Carrefour-Bourg*. Arrivé à *l'Allée-Moté*, *Compè*, *Ti Louis* prit congé de ces dames. Elles marchèrent longtemps sur un sol crayeux, entre des souches carbonisées, des arbres effeuillés et dénudés qui font l'effet, la nuit, de fantômes debout ou accroupis. Quelle privation ! quelle misère pèse sur tous ces arbres tendant désespérément leurs bras nus vers le ciel et lui demandant dans une muette supplication d'apaiser leur soif toujours inassouvie ! quel vacarme prodigieux si on pouvait entendre leurs jérémiades!

Madame Georges avait tourné la tête : elle voyait cette plaine immense qui s'éloignait de plus en plus.

A un tournant de la route, elles commencèrent à marcher entre deux chaînes de montagnes qui semblaient prêtes à les écraser de leur masse ou à les enfermer, vivantes, dans leurs flancs énormes. Quelle majesté ! quelle ampleur C'est à ne pas y croire. Ces mornes crénelés, couchés nonchalamment là-bas, sous le ciel, avec lequel ils paraissent se confondre, enveloppés d'une teinte bleuâtre, donnant la sensation du

velouté, au front ceint souvent d'un bandeau de vapeurs blanches, Madame Georges les voyait de près, les frôlait ; elle s'imaginait qu'elle n'avait qu'à étendre la main pour les toucher.

La route devenait maintenant pierreuse, et partant, plus pénible pour les pélerins. On alla à pas lents. La petite troupe avait eu le temps de se reposer deux fois. Elle arriva bientôt au pied du *Morne Blanc* et fit halte un moment. Les courroies de pitè s'étaient relachées ; il fallait consolider les harnais avant de commencer l'ascension. *Maripié* donna à chaque animal un vigoureux coup de sangle.

Il y avait à gravir toute une avalanche de pierres grisâtres et poudreuses, détachées de la montagne, et qui gisaient pêle-mêle sur le passage.

Mme. Georges s'était bien gardée, dans la crainte de l'effrayer, de rien dire à *Lala* concernant les brigands qui infestent ces lieux.

Des deux côtés du sentier montant en pente raide, des arbres s'entrecroisant par leur cime forment une espéce de dôme qui intercepte les rayons solaires. Quel endroit ténébreux ! quel mystère recèle cette pénombre qui y règne même en plein jour ! quel silence sépulcral ! qu'est-ce qu'ils conspirent dans leur tête à-tête, ces arbres qui ont été souvent les témoins ou plutôt les complices muets des assassins ?

Si l'un d'eux allait surgir ?

Elle en était là de ses frayeurs quand des pas de chevaux se firent entendre derrière elle. C'étaient de nombreux cavaliers, dont quelques-uns étaient armés de revolvers. Parmi eux, Mme. Georges avait reconnu quelques amis de feu son époux. Bientôt des détonations répétées vinrent réveiller l'écho endormi de cette solitude sauvage. On touchait au sommet; Mme Georges fit un ah! de soulagement. Elle croyait que c'était fini après l'ascension, mais elle ne tarda pas à revenir de son erreur. L'autre versant à pente plus rapide était là sous ses pieds; car le *Morne Blanc* présente presque la forme d'une pyramide.

Maripié avait pris la corde de la mule. *Lala*, tremblante, tenait fortement le bât à ses deux extrémités. La descente s'opéra sans encombre, malgré ce sol incliné qui paraissait à chaque instant se dérober sous les sabots des animaux.

Le Morne-Blanc franchi, la petite troupe continua. La route devenait de plus en plus difficile à cause des pierres énormes qui s'y dressent, ayant l'air de vous barrer le passage.

Mme Georges s'adressant à *Maripié*, lui dit que c'était la première fois qu'elle entreprenait un si long trajet et qu'elle avait à gravir des pentes si élevées et si escarpées.

La paysanne, après avoir fait un petit *houn* significatif, ajouta avec un sourire :

— *Cé troquett' là ça, chaill' la douvant...*

Puis, après un silence de quelques secondes:

— *Madanm' gain lè li pas janm tandé palé Pensez-y-bié ?*

C'est vrai ! Comment n'y avait-elle pas pensé? ces mots « Pensez-y bien » avaient quelquefois frappé ses oreilles. Elle interrogea *Maripié:*

— *Et bien, ma fie, est-ce qué nons pré rivé?*

— *Li là, lan dètou douvan,* fit la paysanne en indiquant du doigt.

En effet, elle avait dit vrai. A un coude de la route on se trouvait en présence du colosse.

Beaucoup de gens se reposaient sous des arbres ou cassaient une croûte avant de s'engager dans les flancs tortueux du boa immense, debout, élevant sa tête de granit vers les cieux.

Mme Georges voulut aussi prendre un peu de repos et faire une petite collation, car depuis ce matin on n'avait pris que des biscuits et du fromage. L'inconvénient, c'est qu'il n'y avait pas dans l'endroit un roc assez élevé ou même une souche pouvant faciliter la descente de *Lala,* empêtrée sur sa mule. Un Monsieur qui se reposait à l'ombre en compagnie de deux autres personnes vint l'aider à descendre.

Poussant plus loin sa galanterie, il invita ces dames qui lui paraissaient d'assez bonne mine à venir partager l'ombre touffue de son arbre. Mme Georges ne se fit pas prier. Le jeune homme s'empressa de décliner son nom:

-- M. Deltan pour vous servir...

--- Mme veuve Georges, née Julie Diampois!

- -Mlle Mimola Georges.

Il présenta ensuite ces dames à Mme Dajobert et à Léon.

Après la présentation, Deltan aidé de son ami, déposa les *sacs-paille* à terre. La besogne semblait répugner à Léon. Albert qui connaissait bien son tempérament, lui jeta ces mots à mi-voix :

--- Mon cher, ici pas d'étiquette ; il faut se faire avec tout le monde.

Lui tapant ensuite sur le dos après avoir lancé une œillade à *Lala* qui avait le dos tourné :

---Et puis cette binette n'est pas à dédaigner, tant s'en faut Elle mérite bien cette petite peine qui n'en est pas une après tout.

Mme Georges et *Lala* mangèrent de bon appétit. *Maripié* ne fut pas oubliée...

Un moment après Albert tira sa montre : il était deux heures.

On n'arriverait pas à Ville-Bonneur ce soir ; on serait bien obligé de passer une partie de la nuit aux *Orangers*.

Le temps était très lourd, de gros nuages noirs s'amassaient en un coin du ciel. Il ne faudrait pas se laisser surprendre par la pluie dans le « Pensez-y bien ».

On se dépêcha.

La petite troupe augmentée de Mme Dajobert, d'Albert et de Léon était sur pied.

VI.

L'ascension commença. Les parois des mornes étaient flanquées de pierres énormes. Les pélerins engagés dans ce défilé étroit et rocheux marchaient à la file, deux animaux et voire deux piétons n'y pouvant aller de front. Ils ne tardèrent pas à déboucher sur une petite plate-forme placée là comme pour permettre aux animaux de prendre haleine.

Mme Georges ne cacha pas sa joie ; elle s'attendait à quelque chose de plus pénible, de plus éreintant que le *Morne Blanc*.

Maripié comprenant sa méprise :

Ti mône ça là, cé pitit' pensez-y-bien ; cé alé qui lé nà pral' monté manman li.

En effet, ce monticule qu'on venait de gravir semblait être le fruit d'une gestation de la montagne. Gens et bêtes n'eurent que le temps de prendre haleine.

Derrière une touffe d'arbres se dressait la nouvelle tour de *Babel* dans toute son imposante grandeur. Lentement, péniblement, monta la caravane. Les animanx trébuchaient dans les pierres. Les paysannes gaies, fortes, drues bien montées sur leurs jambes, grimpaient, bondissaient d'un rocher à l'autre. Elles se hélaient des hauteurs à la base :

— *Maripié hòoo!!!*

— *Hou ! ! !*

Elles excitaient les animaux à marcher en les appelant par leur nom.

— *Gadé ti mâle, quimbé cor ou* !

Les bêtes haletaient, geignaient, suaient, paraissaient rendues.

Maripié munie d'une houssine incitait tantôt la mule, tantôt la jument : *Vip, vlap* !

— *Hiye, Cétouît, hiye* !

— *Gadé, fanmpabouqué, quimbé cor ou* !

Ces noms d'animaux, les coups de baton leur tombant dru sur la croupe, des femmes peureuses sautant brusquement à bas de leur monture dans la crainte d'avoir le vertige, les paysannes trottant dans les pierres, tout cela produisait un effet assez bizarre.

Parvenu à un coude de la montagne, Deltan s'était retourné pour mesurer des yeux la hauteur qu'il venait de gravir :

— Vois-moi donc ça, Léon, là au fond, dans cet abîme ; toutes ces petites têtes qui grouillent, ne dirait-on pas qu'elles sont à proximité du sol ? n'ont-elles pas l'air vraiment de petits nains pénétrant dans le ventre d'un géant ?

Léon à son tour venait de porter ses regards au-dessus des ravins vers l'est.

— Regarde par ici Albert. Quel panorama ! Je n'ai jamais rien vu de si imposant ! Que c'est immense, cette plaine du Cul-de-Sac, qui s'étend à perte de vue devant nous ! Mais, là-bas, au fond, au dernier plan, qu'est-ce que ça

peut être, cette blancheur qui ressemble à une nappe d'eau? Ce n'est pas la mer pour sûr, puisque nous l'avons derrière nous...

Albert, dressé sur ses étriers, après avoir bien regardé :

— Mais, c'est notre Etang-Saumâtre. Je l'ai visité une fois avec mon père.

En effet, le spectacle était splendide.

Vue de haut, toute cette plaine faisait l'effet d'une mer de verdure. Quelle harmonie! quel art.

Sans ce pan de montagne qu'on a à sa droite et qui intercepte la vue, Port-au-Prince apparaîtrait comme un point à l'horizon.

Pendant ce temps, Mme Dajobert, Mme Georges et *Lala*, continuaient leur ascension entre deux haies de rochers montant en spirale jusqu'au faîte. Les bêtes hors d'haleine hésitaient, tâtonnaient, glissaient entre de grosses pierres disposées comme les marches irrégulières d'un gigantesque escalier en colimaçon. On était comme suspendu sur les ravins qui sont là béants. Un faux pas vous conduit à jamais dans l'abîme, Ces femmes avaient le vertige. *Lala* venait de fermer les yeux pour ne pas voir davantage. Un dernier rocher escarpé, et on est au faîte. Enfin!!! Ces gens venaient de gravir 1 000 mètres d'altitude.

Maintenant on respirait à l'aise: les poumons dilatés humaient l'air pur des hauteurs.

Léon et Albert, pour se donner un peu de vigueur après cette écrasante ascension, venaient d'ingurgiter du cognac.

A partir de ce moment, la route devenait moins accidentée. On marcha longtemps sans rencontrer aucun obstacle sérieux.

Le Morne-latanier, qui doit son nom aux arbres à éventail qui le peuplent, se laisse gravir sans difficulté.

Les deux veuves, depuis qu'on avait laissé le « Pensez-y-bien » causaient de choses et d'autres très familièrement comme si elles s'étaient connues de longue date. Elles s'interrogèrent mutuellement sur l'heure de leur départ de la ville, s'entretinrent des difficultés de la route. Oh ! ce « Pensez-y-bien, » elles y penseraient toute leur vie. Elles surent que, toutes deux, elles allaient à Saut d'Eau pour la première fois.

Elles furent intarissables sur le chapitre de la Vierge-des-Miracles et de ses nombreux miracles. Cependant chacune, de son côté, éprouvait quelques scrupules à révéler le secret de son pélerinage.

Cela n'empêchait pourtant pas qu'on continuât à causer sans cette gêne qu'éprouvent ordinairement deux personnes qui viennent de lier connaissance. Déjà s'était établie entre elles comme une espèce de sympathie. Elles se

sentaient faites pour se voir, pour se connaître.

Quelle conformité de situation !

Veuves toutes deux, l'une n'a qu'un fils, et l'autre qu'une fille.

Si c'était le même mobile qui les avait mises sur la route de Saut d'eau ! Elles se réjouirent de cette rencontre fortuite qui venait de les attirer l'une vers l'autre. Cette loi d'attraction humaine est si puissante, qu'il suffit d'un simple hasard, d'une circonstance imprévue, d'un rien pour mettre en présence deux personnes faites pour s'aimer, s'entendre, seraient-elles placées aux deux extrémités du globe.

C'est entendu : les deux veuves ne devraient plus se séparer. A Ville-Bonheur, elles loueraient en commun une petite chambre.

Pendant qu'elles s'entretenaient, Albert qui marchait côte-à-côte avec *Lala*, la pressait de questions, voulant avoir raison de sa timidité. Il la combla d'attentions tout le long de la route. Sa charge penchait-elle trop d'un côté, vite il volait à terre et la remettait en équilibre.

Léon, lui, taciturne, suivait derrière, rêvant à je ne sais quoi. Parfois il adressait la parole à *Maripié* qui, ne comprenant pas toujours ce qu'il lui disait, se contentait de répondre par des monosyllables.

— *Oui, M'sié.* — *Non M'sié.*

Le soleil incliné à l'horizon venait de s'éclip-

ser derrière la montagne. Les arbres privés de lumière, s'assoupissaient déjà, emplissant le crépuscule de leur morne silence. . .

La petite troupe venait de descendre dans un bas-fond mystérieux, rempli d'ombre. Seul se faisait entendre un petit bruit d'eau tombant doucement dans un tronc creux, sous un arbre gigantesque.

Ils étaient à *Source-Moncet*.

Il n'y faudrait pas rester longtemps, car on prétend que le lieu est hanté, et l'obscurité se faisait de plus en plus épaisse.

Ils s'engagèrent alors dans un sentier boisé, très escarpé, qui serpentait tout le long d'un précipice.

VII

La chaîne des Orangers se dressait dans l'obscurité, présentant aux voyageurs un passa- plus large, plus ample dans ses nombreux contours, mais tout aussi pierreux que le « Pensez-y bien. » On n'eut pas beaucoup à souffrir de l'ascension. Moins pénible que le Pensez-y-bien, la montagne des Orangers est plus accidentée, plus élevée que le Morne-Blanc. Elle a la forme d'une pyramide tronquée. Le deuxième versant conduit, par un long défilé bordé à gauche de treillis, dans un vallon planté d'arbres touffus. Les voyageurs ne pouvaient plus se voir en cet endroit ; ils se lais-

saient conduire par les animaux qui marchaient à la file dans l'obscurité. Un ruisseau coulant entre des amas de pierres s'annonçait par son gazouillement.

Les bêtes le franchirent en s'y baignant les pieds. La petite troupe venait de gravir un petit tertre. Là-bas à quelque distance, clignotaient des chandelles qui avaient l'air de se déplacer, de marcher. . . .

— C'est quoi ? interrogea Madame Georges.

— *Nou rivé lan Chapel,* fit *Maripié.*

On avait atteint la Chapelle des Orangers. C'était un grouillement fantastique, quelque chose de semblable à nos marchés, le samedi soir. Hommes, femmes, paysans et citadins étaient pêle-mêle. Des paysannes, assises devant leur feu, tenant un morceau de bois-pin allumé ou une lampe vendaient des *grillos* de cochon ; d'autres, debout, devant un étalage de bouteilles, débitaient du tafia, des biscuits, des bonbons rassis et des tablettes. Des pèlerins fatigués, enveloppés dans leurs laines, dormaient à ciel ouvert sur l'herbe rase ; d'autres chantaient, mangeaient, buvaient. Ici, des cavaliers, qui venaient d'arriver, faisaient claquer de longs fouets de pite ; là, des chevaux, des mules et voire des ânes, broutaient un brin d'herbe à deux pas de leur maître.

Dans ce tohu-bohu, Mme Georges et ses

compagnons ne savaient où se mettre. L'endroit leur paraissait étrange, et puis, cette promiscuité....

A qui s'adresser !

Sur les conseils de *Maripié* elles pénètrent dans un enclos où est située la chapelle et trouvent un endroit convenable pour se reposer.

Léon et Albert débarrassent de leur harnais les animaux excédés et affamés, achètent quelques paquets d'herbe qu'ils jettent devant eux.

Les trois femmes venaient d'entrer dans la chapelle rustique où brillaient à terre devant un misérable petit autel quelques bougies. Elles s'agenouillent, adressent une courte prière, à Sainte-Geneviève de Brabant, la patronne de l'endroit. Après quoi on casse une croûte et on se repose tant bien que mal, la tête appuyée contre les *sacs-paille* ou les selles. . . .

A trois heures du matin tout le monde était debout.

Les pèlerins, conservant un reste de sommeil sous leurs paupiéres, s'éloignaient de la chapelle.

La route commençait à changer d'aspect. Elle était coupée de ravins peu profonds, de collines mamelonnées à pente douce ou escarpée. Une lune blafarde permettait de deviner la beauté des paysages environnants.

Quelle féerie tout cela doit produire sous les baisers du soleil naissant !

Tantôt, la caravane longeait les côteaux, tantôt elle descendait dans les bas-fonds peuplés de manguiers touffus.

Il était jour quand elle déboucha dans une savane couverte de gazons à travers lesquels se jouaient les faibles rayons d'un soleil nonchalant. Deci, delà, des clôtures en gaules, à l'intérieur desquelles on voyait des tiges de maïs ou de petit-mil frémissant sous le souffle frais du matin, des « chapeaux de chaume » d'où s'élevait un mince filet de fumée blanche.

On traversa quelques rochers cuits par le feu du ciel, jetés là dans la savane, toujours les mêmes qu'on revoit chaque année, des ruisseaux promenant leurs eaux harmonieuses sous l'ombre tutélaire d'arbres longeant des deux côtés leur cours sinueux.

La petite troupe s'était arrêtée un moment, tant fut forte pour les trois femmes la tentation de boire de cette eau claire et limpide.

Albert et Léon profitèrent aussi de cette occasion pour se mouiller la gorge d'un nouveau coup de cognac.

On but et on continua.

Cette route de Saut-d'Eau, elle est donc interminable ! On n'y arriverait jamais...

— Eh bin, Maripié, fit Mme Georges qui commençait à s'impatienter, est-ce que *nou pré rivé?*

— Nou poco, non ! Nous passé savann' Ma-

dan-Michaud, na pralé pran savann' Madan-Michel. *Apré ça, nou rivé.*

Effectivement, un mince rideau d'arbres se présentait aux pélerins comme la limite des deux savanes.

Ils glissèrent sous les branches et se trouvèrent comme par enchantement en présence de la savane dite Madan-Michel. Le spectacle est autrement grandiose. D'autres décors, d'autres paysages s'offrent au regard de plus en plus charmé. Une vallée immense plantée de ci, de là, de bouquets d'arbres, mamelonnée en certains endroits, tapissée d'épais gazons à fleur d'or, se déroule à perte de vue....

Albert la mesurant des yeux :

— Mais cette vallée, elle est capable d'englober quatre villes comme Port-au-Prince !

Léon renchérissant :

—Voilà qui ferait bien notre Paris ! Et dire qu'aux Etats-Unis, il ne suffirait que de quelques années pour la transformer en une magnifique ville ayant ses boulevards, ses places publiques, ses édifices et ses monuments.

Les femmes avaient devancé de quelques pas Albert et Léon qui suivaient derrière, bâtissant à grand frais de rêves leurs châteaux de cartes.

On marcha longtemps... longtemps sans qu'on pût atteindre l'autre extrémité de la vallée. Les pélerins marchant à la file, vus de loin,

faisaient l'effet d'une suite interminable de grosses fourmis allant à la recherche d'une proie.

Les deux jeunes gens avaient laissé leurs projets en l'air pour jouir pleinement de ce spectacle vraiment enchanteur.

Ici une petite éminence tapissée de verdure, présentant sur ses flancs opposés, en guise de cierges, des arbrisseaux disposés par douce gradation, réveille l'idée d'un autel dépouillé de son Dieu ; ça et là, des vaches maigres aux mamelles flasques, à demi couchées ou debout ruminaient ; des cabrits, des ânes, des chevaux errants bondissaient sur la vaste étendue où broutaient, le col allongé à terre, l'herbe rase et drue. Sous la ramée, ou accroupies à l'ombre d'un arbre, des paysannes débitaient du lait cru ou bouilli, du café, vendaient des mangos par pile.

Encadrant tout ce magnifique tableau, les montagnes environnantes, debout dans leur attitude majestueuse, paraissaient, elles aussi, jouir de ce panorama que leur offrait cet immense tapis de verdure se déroulant à leurs pieds.

Tout-à-coup un sourd grondement se fait entendre. Pour sûr, ce n'est pas l'orage qui gronde par cette belle matinée ensoleillée.

— Na pral' passé la « Tème, » fit Maripié qui avait compris l'anxiété des voyageurs.

En effet, on était à quelque distance de la « Tombe, » affluent de l'Artibonite. Plus on avançait, plus le bruit de l'eau se faisait formidable. Les trois femmes tremblaient déjà dans leur peau. Comment feraient-elles pour traverser la rivière qu'elles s'imaginaient vaste et profonde !

On descend péniblement une pente en zigzag qui conduit à la terrible « Tombe. »

Tout ce bruit entendu à distance provenait du clapotement des eaux contre les grosses pierres brunes, couchées ou à pic, qui obstruent le lit de la rivière.

Les pélerins entassés sur la rive se succédaient à la file dans l'eau à travers les pierres glissantes qui se dérobaient soudain sous les pieds des animaux.

Souvent femmes et sacs-paille chaviraient dans le courant.

Alors c'était un tapage infernal que les cris des pélerines effarées, ces bruyantes exclamations qu'elles poussaient pour éveiller l'attention de leurs montures quand celles-ci trébuchaient sur les pierres,

Albert et Léon avaient donné quelques cobs à des paysans solides qui se tenaient sur la rive pour faciliter la traversée aux voyageurs. Un passeur, les jambes retroussées jusqu'au bas ventre, avait pris la bride de Madame Da-

jobert, et deux autres tiraient par la corde *Cétoult* et *Fammpabouqué*.

Ce jour là la « Tombe » était pleine, car il avait plu la veille. L'eau monta jusqu'aux sacs-paille ; les trois femmes en furent quitte pour quelques éclaboussures. Maripié, elle, le caraco relevé au dessus des genoux, avait gagné l'autre rive.

Il ne restait plus maintenant que « Sapotille» affluent de la « Tombe ». La petite troupe le traversa sans peine, puis elle gravit pour la dernière fois une montée raide et glissante vers la base, et trouva enfin le quartier de Ville-Bonheur assis sur un petit plateau.

VIII

Ce petit plateau est bordé dans son circuit d'une végétation luxuriante. De quelque côté qu'on tourne les yeux on se trouve en présence de paysages neufs, d'arbres toujours verts, nourris d'une sève abondante et n'ayant jamais connu les rigueurs de la sécheresse. Du fouillis végétal aux nuances diverses, se détache la sveltesse des cocotiers et des palmiers échevelés, soit lorsqu'on porte les regards dans les bas-fonds remplis d'ombre ou qu'on les repose sur les hauteurs inondées de lumière. Quelle richesse, quelle variété infinie dans les tons ! Saut-d'Eau est presqu'une île : la rivière Canotte, Sapotille et la « Tombe » lui font comm

une ceinture d'eau !... Il n'est pas bien grand : dix minutes suffisent pour en faire le tour.

Les toits de chaume et les rares maisonnettes en tôle qui s'y trouvent, paraissent, à première vue, insuffisants pour le nombre combien grand ! et sans cesse grossissant des pélerins. Aussi chaque chaumière vous fait-elle l'effet d'une fourmilière. Des gens de toutes conditions, de diverses localités, sont entassés dans une promiscuité incroyable, par 10, par 20, par 30 sous les étroites galeries, dans les cours, voire sous le dôme des arbres. Partout des hamacs attachés aux poteaux s'entrecroisent dans tous les sens. Toutes les ruelles sont dans un grouillement perpétuel.

Quel entrain, quelle vie !

On ne peut vraiment analyser cette joie qu'on éprouve de se sentir là dans cette foire humaine et de se dire : Moi aussi je connais Ville-Bonheur, ce rendez-vous des pénitents, de ceux qui souffrent et qui veulent être guéris, de ceux qui font des vœux pour qu'ils soient exaucés, des curieux en quête de distractions, de sensations et d'impressions nouvelles, des filles de joie qui viennent profaner la terre sacrée. Tout ce monde se coudoie ; il semble que Port-au-Prince entier y est présent. Des gens de la plaine, des mornes, de Jacmel, de Léogâne, de St-Marc, de l'Arcahaie, des Gonaïves, de Lascahoas, que sais-je encore ? y viennent s'acquitter

d'une promesse, d'une offrande, ou solliciter de la Vierge ses inlassables faveurs.

On est tout surpris parfois de rencontrer d'anciens condisciples de classe venus de bien loin, qu'on n'a pas revus il y a longtemps et dont on oublie parconséquent les noms. On se presse chaleureusement la main ; on est tout joyeux de se revoir hommes, ayant de longs poils au menton ; on cause, on trinque bruyamment devant la buvette en plein air.

C'était le 13 juillet à huit heures du matin que la petite troupe fit son entrée à Saut-d'Eau. Elle était pour ainsi dire désorientée au milieu des toits de chaume et des ruelles où l'on s'égare facilement quand on n'y est pas habitué. Elle alla ainsi pendant une demi-heure sans pouvoir trouver un endroit convenable où faire son gîte. Albert et Léon, à bout de patience, fatigués de cette promenade forcée qui les offrait en spectacle à tout le monde, avaient fini par aborder carrément une femme de l'endroit. Ils lui demandèrent si, par hasard, elle n'avait pas une petite chambre à louer. Sur la réponse affirmative de la Saut d'laise, on convint du prix ; les dames et les cavaliers firent pied à terre, les animaux furent déchargés et les sacs-paille, empilés dans un coin de la cellule qui était très exigüe. Maripié qui avait hâte de s'en aller, puisqu'elle devait retourner à Port-au-

Prince une dernière fois, prit congé de ces dames en tirant par la corde *Cétoutt* et *Fanmpabouqué* avec promesse formelle de les ramener dans une quarantaine de jours. Les trois autres montures étaient confiées à un homme de l'endroit.

Albert et Léon n'avaient pas omis de dire au gardien qu'il aurait à les reconntrer le 16 juillet de grand matin, c'était afin qu'il pussent aller visiter avant leur départ la superbe chute d'eau qui a valu au quartier le doux nom de Saut d'Eau.

Les femmes étaient allées faire le signe de la croix à la chapelle de la Vierge-des-Miracles.

Débararssés de leurs montures, Albert et Léon se réjouissaient à l'idée qu'ils allaient se livrer tout entiers à leurs ébats. Debout, sur un petit tertre en face, ils se plaisaient à regarder cette savane qu'ils venaient de parcourir, et où ils voyaient encore cette file interminable de pélerins. Mu par je ne sais quel sentiment de curiosité, Léon avait levé les yeux au ciel comme pour observer la marche de l'astre du jour.

— Albert, regarde-moi un peu ce soleil. Ne lui trouves-tu pas un air étrange, timide ? Il ne ressemble vraiment pas à celui de la Capitale. Et ne te sens-tu pas plus dans le voisinage de celui-ci ?

En effet, à Saut d'Eau, le soleil a l'air paresseux, nonchalant, car après s'être élevé à une

certaine hauteur au-dessus de l'horizon, il semble rester stationnaire, immobile, comme figé en un coin du ciel. Au moment de se coucher, il vous laisse cette illusion qu'il n'a pas traversé le ciel, qu'il va mourir à peu de distance de l'endroit où il s'est levé, et que n'ayant pas de mer où éteindre lentement son disque enflammé, il va s'éventrer contre la cime crénelée des collines. Il est d'autant plus étrange que chaque fois qu'on se déplace, il paraît aussi changer de position comme font les enfants qui jouent en plein air au *lago-lago*.

Souvent des discussions s'élevaient sur la situation géographique de Ville-Bonheur ; les quatre points cardinaux devenaient un sujet de colle.

Albert et Léon n'eurent pas de peine à s'orienter. Ils attribuèrent cette anomalie apparente dans le cours de l'astre à la position qu'occupe Saut d'Eau relativement à Port-au-Prince.

A leur retour de la chapelle, les trois femmes avaient préparé leur repas en commun. On rivalisa d'appétit de part et d'autre. Après quoi elles étendirent des nattes à terre et se reposèrent tout le reste de la journée. Les jeunes gens, eux, ayant ôté éperons, jambière, paletot, s'installèrent dans leur hamac. Ils se sentaient malades de fatigue. Léon à qui il

n'arrivait de monter à cheval que très rarement, ressentait une courbature dans tout le corps. Il n'y a vraiment qu'un bon bain qui pourrait délasser leurs membres engourdis. Il n'y fallait pas penser pour le moment, car on n'avait pas assez dormi cette nuit aux Orangers.

Le bain fut donc renvoyé au lendemain de grand matin.

Les dames de leur côté, s'étaient promises d'aller visiter les *palmes sacrées*.....

. . . . . .

. . . . . .

La nuit vint et se passa dans le plus grand calme. Jamais on n'avait dormi d'un sommeil si profond.

Le 14 juillet qui était un vendredi, Albert et Léon se réveillèrent au petit jour. Il faisait bon, l'air était délicieux. Cette date et la fraîcheur du climat leur faisaient rappeler leur séjour à Paris. Ils se revoyaient par la pensée au milieu de ce monde parisien fêtant ce grand anniversaire. Leur serviette de bain autour du cou, les ex-parisiens se promenaient à travers les ruelles de Saut d'Eau en revivant par l'imagination les scènes inoubliables de leur vie sur les boulevards. Dans leur périgrination imaginaire à travers Paris, ils passaient devant le corps de garde, entraient un moment dans la chapelle où ils ne firent seulement que se si-

gner, inspectaient les marchandes de bougies assises devant leurs paniers, traversaient le marché, se dirigeaient du côté du calvaire, revenaient sur leurs pas pour aller enfin se baigner dans... Sapotille. Sur tout le passage, ils voyaient de petits groupes d'hommes et de femmes, des pénitents et des pénitentes qui se rendaient à l'église, des messieurs qui allaient prendre leur café chez des personnes de leur connaissance ou leur absinthe sous les tonnelles, les galeries où se tiennent les buvettes.

Arrivés au bord de la rivière, Albert et Léon furent grandement surpris de se voir devancés à cette heure matinale par une foule de gens qui étaient venus aussi se baigner.

* * *

Sapotille coule dans un ravin sur des rochers placés à distance les uns des autres. Au bas de chaque rocher se trouve une espéce de cavité que remplit l'eau de la rivière, d'où de nombreux bassins qui vont s'échelonnant pour ainsi dire.

Ici des hommes presque nus causent, jasent, rient à pleins poumons ; d'autres, ayant de l'eau jusqu'au nombril, leurs bouteilles appuyées dans des anfractuosités de rocher, avalent un grog entre deux plongeons ; plus haut des femmes, véritables naïades, les cheveux en désordre, abandonnent les plis flottants de leurs chemises aux méandres des ondes, ou

font tomber en grains de perle sur leurs têtes l'eau venant d'une cascatelle.

Souvent des couples, fuyant les regards indiscrets, vont, le soir, à la faveur de la nuit, fredonner leur duo d'amour dans le courant qui va chuchoter leur secret aux arbres du rivage. . . .

La même scène qui se passe dans Sapotille, se répète aussi dans la Tombe et la rivière *Canotte*, car chaque pélerin a son cours d'eau de prédilection.

Albert et Léon, après s'être bien délassé les membres dans le courant, avaient regagné leur chaumière.

Ils n'eurent que le temps de casser une croûte : biscuits, confitures, fromage, et ils allèrent ensuite rejoindre les trois pénitentes qui étaient parties vers les *palmes* . . .

Les palmistes sacrés sont, comme la Grotte de Lourdes, l'objet d'un culte profond de la part des pélerins.

Ils sont disposés par groupes dans un bas fond que domine la petite église rustique présentant à ceux qui la regardent d'en bas son côté gauche blanchi à la chaux.

On va de la chapelle aux palmistes par une petite pente assez raide, mais de courte haleine. On n'y fait que plonger.

Ces arbres majestueux élèvent vers le ciel

leurs flèches d'aiguille; à leur base, autour des racines en saillie, sont amassées des pierres brunes enduites de cire brûlée sur lesquelles on vient allumer sans cesse des bougies. C'est là que la Vierge-des-Miracles fit la première fois son apparition, c'est là qu'à travers ces palmes les pélerins persistent encore à la voir: c'est là qu'elle continue toujours à accomplir ses prodiges divins; c'est là enfin que des milliers de voix reconnaissantes ou solliciteuses chantent ses louanges et glorifient son nom mille fois béni.

Assise, agenouillée ou debout à l'ombre des palmes, une foule innombrable est là dans un pêle-mêle indescritible. C'est le rendez-vous des pénitents et pénitentes. C'est la terre du bonheur, de la guérison, la ruche où bourdonne tout un essaim de misères, de souffrances et de maux de toutes sortes. Sourds, muets, aveugles, paralytiques, épileptiques, ulcéreux, cancéreux, scrofuleux, lépreux, culs-de-jatte, perclus, manchots, ankylosés, hydropiques, goitreux, que sais-je encore! sont jetés là comme les épaves sordides d'un naufrage humain. On y trouve toute la gamme des misères humaines. Ici un fichu noir cache une large plaie purulente à la place de la figure, là des crânes tondus par l'eczéma, des chairs vivantes en putréfaction. Ce sont des lamentations, des plaintes, des prières qui montent en un *hoin-hoin* formi-

dable, confus et prolongé vers ces branches qui semblent écouter plutôt la chanson amoureuse de la brise caressant leurs longues tresses. Les cantiques se multiplient, s'entrecroisent; chaque groupe chante un air différent, toutes les notes se confondent, et les scènes de *manger-les-âmes* se répètent à n'en plus finir. Des cercles se forment; une femme ou un homme est au milieu, qui titube, s'épuise en contorsions de visage et de corps, baragouine un jargon mystérieux, fait des prédictions néfastes, annonce la disette, la peste, la fin du monde.

Et chose bizarre!

Ces hallucinés se prétendent être St-Jean, Ste Philomène, Vierge-des-Miracles, etc.

En présence de ces drames d'un autre genre, on ne peut vraiment se défendre d'un sentiment de profonde pitié pour tous ces misérables qui réclament leur pitance de la Vierge. Si elle pouvait descendre de là haut au milieu de cette foule affamée de guérison, d'aisance, de fortune, de bonheur, de félicité terrestre, quel martyre n'eut-elle pas à subir? Chacun voudrait prendre un lambeau de sa robe ensanglantée; poussant plus loin son cannibalisme inconscient, chacun voudrait trouver dans un morceau de cette chair pure et chaste, sanctifiée par la maternité divine, sa nourriture sacrée.

Pauvres âmes malades, pauvres débris humains! Si c'était en vain que vous gémssiez! Si la Miraculeuse, nichée au haut des palmes, restait indifférente ou tout au moins impuissante à vos plaintes, à vos accents! N'est-ce pas que votre foi ne serait pas ébranlée? N'est-ce pas que vous reviendriez l'année prochaine avec la même ferveur, le même zèle, vous disant: — (Oh! que la souffrance se berce facilement d'espoir)! que ce n'était peut-être pas votre tour, et que la Vierge ne saurait prodiguer ses bienfaits à tous ses fils à la fois.

Réconforté par cette pensée, tout pélerin dont les vœux n'auraient pas été exaucés, dira la même chose chaque année, et chaque année, il reprendra son pélerinage jusqu'à ce que le corps horriblement mortifié par les austérités de la pénitence, consumé par la souffrance, les pieds meurtris par les pierres du chemin, n'ayant pour toute force qu'une lueur d'espoir, l'âme lasse, il vienne s'abattre enfin sous les arbres sacrés, les yeux tournés vers les palmes et leur mendiant encore dans une ultime agonie le baume divin qui n'arrivera jamais. . .

Certes, il ne manquera pas une voix pour murmurer comme une consolation à cette âme défunte : « La Vierge l'a aimée, la Vierge l'a gardée », pensant que cette victime est un élu, et que là-haut l'attend la félicité suprême.

Oh ! combien de pélerins sont partis pour la terre du bonheur, Sainte-Vierge, qui sont restés là-bas par ta volonté, dit-on, et ne sont jamais revenus !

Mais, avoue-le, Sainte-Miraculeuse, pour quelques-uns que tu as guéris, combien sont incalculables ceux-là qui créveront sans avoir jamais reçu un seul de tes baumes ! Pour le petit nombre de favoris que tu as comblés de tes largesses, combien mourront dans la plus noire misère sans jamais bénéficier d'une seule de tes faveurs ! Et malgré cette loi implacable de l'inégalité sociale qui pèse à jamais sur eux. ils continueront toujours à te tendre leurs lèvres inapaisées.

Sais-tu bien, Sainte-Vierge, ce qui sedégage de toutes les jérémiades, de tous ces appels au bonheur, à la santé ? C'est le retour du Messie que résument toutes ces scènes hideuses ; c'est une autre rédemption, la suppression de toutes les souffrances, de touts les maux, de toutes les misères. Car l'impotent qui est venu mourir à tes pieds, parce qu'il lui restait un lambeau d'espoir, te serait, certes, beaucoup plus reconnaissant d'une seconde éphémère de joie terrestre que de celle éternelle de félicité céleste que tu lui promets tacitemenf. . .

Et d'ailleurs ils savent tous que, si ton fils a souffert, sa passion n'a pas été vaine, car il a vu se réaliser le plus beau de ses rêves di-

vins après celui d'avoir racheté le genre humain : sa résurrection qui l'a détaché de l'humanité qui aurait tant besoin de lui dans la suite. Après avoir dépouillé de son enveloppe mortelle ce qu'il y avait de divin en lui, que n'était-il resté parmi nous pour mieux apprendre à souffrir aux générations qui ne l'ont pas connu ? Que n'avait-il pris le sceptre et la pourpre ? Le royaume serait un et ne serait pas démembré. Et puis, il y a longtemps que les grandes vérités auraient été proclamées ! Nous aurions appris à mieux connaître Dieu le Père par les leçons directes de Dieu le Fils. Il ne l'a pas voulu. Il a mieux aimé laisser à d'autres, dans la crainte peut-être de se souiller à notre contact, le soin d'achever le travail par lui commencé. Mais ceux-là auront-ils jamais la force de le mener à bonne fin ? Ne succombent-ils pas déjà sous le poids de l'immense empire divisé ?

Tu m'objecteras peut-être, Sainte-Vierge, que ton fils en nous rachetant n'a fait que se donner en exemple à l'humanité, et que celle-ci, pour ressusciter à la perfection, à l'égalité, à la félicité suprême, doit aussi gravir son calvaire !

Mais tu conviendras qu'à ton fils il n'a fallu que trente-trois années d'un martyre pour accomplir son œuvre jusqu'ici imparfaite.

Par contre, combien de siècles de souffran-

ces et de larmes, que de stations sanglantes l'humanité n'aura-t-elle pas à franchir avant d'épuiser son long martyrologe. Dans combien de temps encore opérera-t-elle son ascention vers les hauteurs sereines, imprégnées de vérités immuables, baignées des vives lumières de la science divine ? Quand donc divorcera-t-elle avec le doute qui la mutile et la ronge ? Aucune voix ne lui répond ; dans son désert d'angoisses aucun « mirage divin. » Et quand bien même elle verrait tous ses idéals éclore, est-elle sûre qu'elle n'aurait plus rien à désirer dans son nirvana ?

En outre, ton fils, Sainte-Vierge, ne doutai nullement qu'au terme de ses maux, il dût partager le royaume céleste avec son Père. Avant de monter là-haut, n'a-t-il pas vu s'accomplir sa destinée humano-divine ? Aussi, est-ce pourquoi, au milieu de ses tortures, il n'a pas eu une seule minute de défaillance. — Mais lui, le misérable qui a la face tournée vers toi, sait-il ce qu'il y a au bout de ses affres, trouvera-t-il jamais cette félicité promise ?

Oh ! si seulement, il pouvait sentir sur la pâleur moite de son front, la chaleur vivifiante d'une larme de tes yeux de mère ! Mais non, ces yeux sont desséchés ; tous tes pleurs ont coulé sur les pieds du « grand Crucifié. »

A défaut de cette larme, si cette âme assoiffée en s'envolant pour l'éternité, qui

sait ? pouvait boire seulement une goutte de rosée sur tes palmes bénies, seulement cela, et rien que cela ! C'est encore en vain, car la colombe, en prenant son essor vers les cieux, l'a déjà bue cette goutte d'Espérance, nous laissant l'aveugle Foi et la timide Charité aux prises avec le Doute et l'Egoïsme.

Troublé, pris par le vertige en présence de cet état de choses, nous craignons vraiment que la pauvre humanité malade, lasse de marcher, l'esprit torturé, vaincu finalement par le Doute, ne s'affaisse à jamais surle chemin, les yeux plongés dans l'immensité, non pour l'implorer, mais pour la blasphémer....

C'étaient là les réflexions auxquelles se livraient Albert et Léon pendant que les trois femmes, agenouillées aux pieds des palmes, allumaient des cierges et égrenaient leurs chapelets....

X

Toute la journée se passa en prières. Les trois pénitentes allaient tantôt à l'église, tantôt au calvaire pour revenir encore sous les palmes.

Il avait plu dans l'après-midi. Rien de plus désagréable que la pluie à Saut d'Eau. Une boue visqueuse et noirâtre vous fait trébucher à chaque pas. Force nous fût de rester dans notre coin les uns sur les autres, comme des moutons parqués. Le lendemain matin, des brouil-

lards épais s'étendaient sur la colline, la vallée lointaine et Ville Bonheur. Un suaire immense nous emveloppait de tous côtés ; à deux pas on ne pouvait se reconnaître. C'était pour la première fois que ces dames assistaient à cette scène de la nature ; elle avait changé de décor.

Les rayons du soleil ne tardèrent pas à soulever un à un les plis de sa robe flottante pour la laisser dans toute sa nudité. C'est bien ainsi qu'il l'aime.

On était au 15 Juillet, veille du 16. Le quartier était plein ; les chaumières bondées n'en pouvaient plus. Albert et Léon en allant se baigner à la rivière *Canotte*, avaient passé du côté du marché. Là des jeunes gens, des demoiselles sans se gêner, achetaient, buvaient du lait caillé, mangeaient des *grillos*, des bananes frites dans des *couis* neufs.

L'après-midi, le quartier avait pris un autre aspect. Beaucoup plus de mouvement, plus d'allées et venues. On faisait les préparatifs de la fête. Par ci, par là, on traînait des feuilles de cocotier, de palmiste ; on élevait des arcades dans les ruelles où doit passer la procession de demain. Des dames de la Capitale, des messieurs, qui avaient obtenu de grandes faveurs de la Vierge ornaient de petits reposoirs sous les galeries. Le chef du quartier en habit militaire se démenait, allant de droite à gauche.

Tout à coup, le bruit d'un clairon se fait

entendre ; c'est le Commandant de l'Arrondissement du Mirebalais qui fait son entrée à Saut d'Eau. Il est suivi d'une nombreuse cavalerie. Des dispositions sont prises pour le maintien de l'ordre. Le soir, illumination générale : tous les pôteaux sont éclairés. Les « coudiailles » remplissent les ruelles de la voix fêlée des tambours et des sons enroués des clairons. Sous chaque chaume montent des cantiques où l'on répète le nom de la Vierge immaculée ; des groupes se donnant le bras, se promènent gaiement, chantant à perdre haleine. Les airs religieux se mêlent aux airs populaires. Vers les onze heures tout rentra dans le silence. Chacun était allé se blottir dans son réduit pour se réveiller le lendemain de bonne heure...

XI

16 Juillet ! La petite cloche carillonne allégrement, saluant le retour de la date sainte. Le quartier a pris son air de fête. Les soldats du 10me régiment sont sur pied sous leur uniforme flambant neuf. Les tambours battent aux champs : c'est le cortège du Commandant de l'Arrondissement qui se rend à l'Eglise.

La ruelle conduisant à la chapelle est obstruée ; on ne marche plus, on grouille. Le petit temple lui-même est sur le point d'éclater. On se presse aux portes, on se bouscule. Chaque femme tient sur le bras un paquet de feuillage. C'est un amalgame de robes de brabant,

de mouchoirs bleus, de chapeaux de paille à larges bords...

Enfin la procession s'ébranle. Le bedeau, affublé d'une misérable soutane qui ne lui va qu'aux genoux, ouvre la marche, tenant haut la croix. Le prêtre, les enfants de chœur et les chantres entonnent *le Ora pro nobis*

La niche de la Vierge richement ornée, portée à bras sur un brancard, est au milieu. Cette foule compacte fait l'effet d'un troupeau de brebis. Des milliers de voix chantent des airs différents : *Grâce, Marie, grâce ! Palmiste sacré, Vierge de Saut d'Eau, Vierge des Miracles, Vierge immaculée*, sont autant de cantiques en l'honneur de la Miraculeuse. Les clairons et les tambours, marchant sur les deux flancs, mêlent leurs notes discordantes à ce charivari. De distance en distance s'élevaient au dessus des têtes tous les paquets de feuillage qu'on agitait convulsivement, et toutes les voix criaient ensemble : Miracle ! Miracle !

Madame Georges, Madame Dajobert et Lala étaient perdues dans cette forêt de têtes. Albert et Léon pour mieux suivre l'évolution de la procession étaient montés sur un terme en face des palmes. Là, en effet, le spectacle était grandiose. Ils dominaient tout ce flot humain qui descendait d'un côté et montait de l'autre, allant à l'assaut de la petite église perchée sur son éminence.

Il n'était pas rare d'assister, sur le parcours de ces processions, à un spectacle qui serait de nature à nous divertir si ce n'était les nombreux cas d'accidents qu'on avait à enregistrer. Deux hommes se querellant, ou moins encore, deux ânes se lançant des ruades, suffisaient pour lancer la panique. L'aboiement d'un chien ne produit pas plus d'effet sur une bande de moutons. Alors, c'était un sauve-qui-peut général, des dégringolades, des visages contusionnés, des têtes cassées, des chapeaux perdus, etc, etc, et la foule épeurée croyant à un châtiment de la Vierge, criait : Grâce !.. grâce !.. Miracle !... miracle !...

Toute cette cohue, au fur et à mesure qu'on montait, s'écoulait à travers les ruelles dans toutes les directions. Quand les derniers pélerins eurent gravi la petite pente, Albert et Léou allèrent rejoindre les trois pénitentes qui étaient revenues, munies aussi de leurs paquets de feuillage.

Aprés la célébration de la messe, les réjouissances commençaient. Les *bastringues,* laissant entendre leurs notes lubriques, faisaient rage. Toute la jeunesse Mireba'aisienne qui était venue, le matin même, assister à cette solennité, bien assise sur des chevaux fringants, se rendait chez elle, caracolant, piaffant, galopant, le chapeau de travers, les corsages en saillie. Dans une cour à côté, on voyait, placés par cou-

ples les uns en face des autres, les villageois qui dansaient la contredance sous une tonnelle Une voix indiquait les différents mouvements à exécuter : « En avant dé lé danm' » — « Traversé » — « A vos places — « Balancé'» « Tou dé bras » etc. A chaque commandement du directeur alternaient les notes accentuées du ménétrier et du tambour de basque imprimant la cadence...

Ce qui charme surtout ce jour là, c'est l'entrain, cette satisfactiou intime qu'on éprouve de se croire transporté dans un éden, sur la terre des délices, du bonheur. On sent vraiment qu'on y passerait sa vie entière à boire cet air pur et vivifiant, et à eontempler les sites pittoresques qui attachent les regards. Et puis, comment ne pas prodiguer sa sympathie à la petite population si intéressante, si avenante, si hospitalière de Saut d'Eau !

Dans l'après-midi, la jeunesse Saudelaise avait organisé des fêtes mondaines : kermesse, tombola, soirée littéraire sans oublier un chœur où elle avait excellé. Elle n'est pas étrangère aux us et coutumes de la Capitale, tant s'en faut ! Car la plupart de ces jeunes gens ont été élevés dans nos collèges et Lycée, au Pensionnat de demoiselles, etc. S'ils aiment tant leur patronne, c'est qu'elle n'a jamais marchandé le bonheur aux couples heureux qui vont si souvent à ses pieds lui demander de sceller leur

vœu mutuel d'amour. Aussi, est-ce dans le but de lui être toujours agréable et d'attirer sur leur front sa source intarissable de faveurs qu'ils ont pris à cœur, chaque année de rehausser l'éclat de cette solennité par les choses de l'art. Ce qui dénote aussi chez eux le sentiment et le culte du beau.

Ils ont besoin d'espace pour évoluer ; ce qu'ils demandent, c'est une bonne organisation morale et intellectuelle. L'isolement leur pèse. Les éléments sont là et n'attendent que la main capable d'imprimer le mouvement.

Sait-on le rêve qui éclot actuellement dans chaque cœur Saudelais, le vœu qu'il adresse incessamment à la Vierge, c'est que l'Eden-des-Miracles, le quartier de Saut d'Eau s'érige en une charmante et coquette commune ayant sa petite individualité administrative. Tous, ils ont foi en la Miraculeuse ; ils ne doutent nullement qu'elle ne daigne leur faire cette insigne faveur....

Le soir on assistait à un spectacle d'un autre genre. A part les feux d'artifices et les chandelles romaines, il y avait aussi le feu de la St-Jean, importé dans le pays par un prêtre arrivé récemment à Saut d'Eau.

Devant un bucher auquel on avait mis le feu, toute une foule était là dans l'attente, le visage éclairé par la flamme pétillante. A un signal donné, chacun s'en allait de son côté emportant

un tison, lequel d'après les croyances a le pouvoir de protéger les demeures contre les fléaux.

Le 17 Juillet beaucoup de pélerins s'apprêtaient à partir. Des loueuses d'animaux arrivaient en foule. Des chevaux et des mules bien sanglés, attendaient devant les portes. Madame Georges et Lala accompagnaient Madame Dajobert qui allait une dernière fois visiter les palmes, la chapelle et le calvaire. Sous les palmistes elle avait pris de la terre humide dont elle fit une boule qu'elle enveloppa dans son mouchoir de poche ; cette terre sacrée est l'onguent des pélerins ; à l'église elle s'était fait donner un peu d'huile ayant déjà servi à la consommation ; au calvaire elle avait adressé une prière au fils de la Vierge. Le petit Jésus ratatiné, ayant la taille d'un enfant chétif de deux ans et la figure d'un homme de plus de trente-trois, paraissait encore souffrir de sa difformité physique. Les trois femmes revenant du Calvaire avaient dirigé leurs pas vers une petite cour située dans le voisinage du marché. C'est là qu'on voit filtrer entre des pierres brunes l'eau miraculeuse de St-Jean. La tradition veut que les visiteurs y observent le plus grand silence. Si on élevait trop haut la voix, si on prononçait une parole indécente, instantanément l'eau cesserait de couler.... Après avoir fait l'ablution de son visage, de ses jambes, de ses pieds et mains, Madame Dajobert remplit une bouteil-

le de cette eau. Ceci fait, elles regagnèrent leur chaumière. Madame Dajobert arrangea avec soin dans son sac-paille le paquet de feuillage, l'huile de la Vierge, terre de la Vierge, l'eau de St-Jean, autant de panacées précieux.

Elle n'attendait plus pour le départ qu'Albert et Léon qui étaient allés visiter la Cascade.

Les deux cavaliers étaient partis avant l'aube. Ils avaient passé par un sentier tortueux, gravi une petite colline assez élevée vers le sommet. Arrivés sur les hauteurs, ils furent grisés par les fortes senteurs d'une abondante végétation. Des jardins plantés de bananiers touffus, de cocotier, de maïs, de cannes à sucre présentent sous les premiers rayons du soleil une verdure éclatante. Des ruisseaux s'entrecroisant dans tous les sens roulent, sans bruit, sans murmure, une eau limpide et moirée laissant voir les petits cailloux polis et lisses qui dorment béatement au fond.

D'énormes troncs qu'éreignent les serres maudites de figuiers cannibales vous y rappellent les minitragiques du sacrificateur de Neptune, enlacé, lui et ses fils, dans les « orbes immences » des deux dragons de Ténédos. Des branches, renversées dans le courant, conservent encore leur verdeur, l'éclat de leurs feuilles, et continuent à bourgeonner malgré leur chute.

Il n'y a plus de route ; on marche dans l'eau

sous l'ombre épaisse des arbres éternellement jeunes dont les racines flottantes sont inondées. A peine ont ils fini de passer le réseau qu'ils s'engagent dans un large enclos. Là ils aperçoivent, accroupi derrière un arbre, un petit paysan. Ils l'abordent et lui demandent de leur indiquer la route qui mène à la Cascade. *Pièrismé*, c'est ainsi que se nommait l'enfant, sûr qu'on allait lui donner un pourboire, se met aussitôt à courir gaiement devant les cavaliers. Ils arrivent bientôt à l'endroit où l'on doit faire pied à terre.

Nou rivé, fait *Pièrismé*.

— Eh bien, nou pas rouè Cascade là, interroge Albert.

— Li lan descente-là. Min ce pou nou fait pied à tèr, oui, ca ti mone là à pic.

Ils attachent les chevaux, se laissent glisser le long d'un sentier étroit, à pic, en effet, conduisant dans une espèce de caverne.

Enfin ils sont en présence de la Cascade tant vantée de Saut d'eau. C'est une merveille. Toute cette eau tombant perpendiculairement d'une hauteur prodigieuse provient des ruisseaux qu'on a rencontrés il y à un moment. Et cet immense fossé qui sert de lit à la Cascade a été creusé, affirment les habitants de l'endroit, par un éboulement survenu lors du tremblemen de terre de l'année. . .

La vue en est splendide. Sous les reflets solaires, chaque goutte est un rubis. Fouetté par le vent, chaque ruban d'eau se résout en poussière fine qui vient vous baigner le visage. Les gigantesques parois entre lesquelles tombe l'eau sont flanquées de grosses pierres couvertes de mousses. L'atmosphère de l'endroit est toujours humide. Albert et Léon n'ont pas voulu s'en aller sans laisser quelque chose qui témoignât de leur présence en ces lieux. Ils se décident à graver leur nom sur un arbre.

— Moune pas rété ici longtemps non, observe *Pièrismé*.

— Et pourquoi ? repart Léon.

— Ici yo connin tendé voix moune capé palé, tambou capé batt, l'oraille capé grondé. Et ii ajouta *! ça nou rouè ici-là pas angnin ; gangnin gnou l'aut saut pi là bas ca fè deux fois cilà-là ; moune qui v'lé rouè li cé toutouni pouli méter . . . . et pi, fô li gnou nègre ting oui pou li alle là . . .*

Les deux amis rient à perdre haleine en entendant la déclaration naïve du petit garçon qui prenait le bruit de l'eau pour la voix de gnomes imaginaires.

Ils en viennent incontinent à faire de sombres réflexions sur l'état d'ignorance absolue dans lequel vivent nos campagnards, et le peu de souci qu'on a de leur inculquer les premières

notions de la science. Après avoir incrusté, à l'aide d'un canif, leur nom dans l'écorce saignante, Albert et Léon gravissent la pente escarpée, se hissant pour ainsi dire à l'aide des racines. Ils se remettent en selle, donnent quelques cobs à Pièrismé, et se dirigent vers Saut d'Eau.

Ils n' avaient pas manqué au retour de s'acquitter d'une promesse. Ils allèrent voir Ti Jean, le gardien de leurs monture qui avait un superbe jardin dans les environs. Sa propriété, assise sur un coteau, domine Ville-Bonheur. Au fond là-bas, derrière les arbres, se cache Mirebalais;et toujours dans la même direction on aperçoit un coude de l'Artibonite,présentant l'aspect d'une tâche blanche sur le fond vert des arbres.

Après s'être repu les yeux de ce panorama, Albert et Léon avaient tiré leur montre : Huit heures ! Il était plus que temps de partir pour la capitale. Madame Dajobert devait être impatiente. Quelques coups d'éperons et ils étaient à Ville-Bonheur.

Madame Dajobert qui les attendait avec impatience, en effet, n'eut que le temps d'embrasser ses deux amies Albert et Léon donnèrent à chacune d'elles une bonne poignée de mains. On fit la promesse mutuelle de se revoir en ville. Madame Dajobert, Albert et Léon reprirent la route de Port-au-Prince laissant à Ville-Bonheur leurs compagnes qui n'y seraient de

retour, elles, que dans une quarantaine de jours.

Ce départ avait fait le vide autour de Madame Georges et de Lala ; elles se sentaient seules. Leur conversation, hier si entraînante, si pleine d'à propos, devenait froide et monotone. C'étaient les mêmes choses qu'elles se répétaient tous les jours. Elles ne tarissaient pas sur la bonté d'âme de Madame Dajobert.

Albert et Léon, étaient des jeunes gens instruits, polis, pleins de bonnes manières. Néanmoins Lala n'avait pas manqué d'attirer l'attention de sa mère sur le contraste qui existait entre ces deux caractères ; et la manie dont Léon paraissait affecté ne leur avait nullement échappé. Bref ! elles se réjouissaient des heureux moments qu'elles avaient passés en compagnie de cette veuve d'un commerce si agréable et des messieurs si charmants.

Leur première visite quand elles rentreraient en ville serait, certes, pour la famille Dajobert

Saut d'Eau se vida en un clin d'œil ; bientôt, de toute cette cohue qui s'y trouvait, il ne resta plus que les gens de l'endroit.

Ville-Bonheur n'avait plus pour Lala le même charme, les mêmes attraits. Il lui sembla que son cœur souffrait. De quoi ? Elle ne saurait le dire ! Parfois seule, sous prétexte d'aller au calvaire, elle s'égarait à travers les grosses pierres brunes qu'on voit sur les bords du chemin conduisant à Mirebalais. Un sentimen

inconnu, à son insu, avait pris naissance dans son cœur. Assise sur un rocher, elle pensait trouver dans ces arbres qui l'entouraient des amis à qui parler ; elle s'imaginait qu'ils pourraient l'entendre, la comprendre, si elle leur faisait sa confidence. Mais non, à quoi bon ! puisqu'elle même ne pouvait pas bien analyser ce sentiment, déterminer son origine. Et puis, cette nature, hier si vivante, paraissait morte à ses yeux. Elle en était venue à se demander pourquoi ne lui trouvait-elle pas cet air joyeux, ce charme des jours passés ? Elle ne savait à quoi attribuer son indifférence pour ces paysages ! Est-ce que le sens artistique s'était émoussé chez elle ? Ou bien ce vide qu'elle sentait dans sa personne et dans la nature, provenait-il du départ des amis ? Et par quel phénomène ? Non, elle repoussait avec force cette idée ; elle se refusait à le croire.

Et cependant, son esprit, comme par une force d'attraction, était tendu vers Port-au-Prince. Elle voudrait y être à l'instant même, chaque nuit, elle se revoyait en ville. Oh ! ces quarante jours, quand donc s'écouleraient-ils ? Les heures, pourquoi marchaient-elles avec tant de lenteur ?

Madame Geoges n'en était pas moins impatiente. Elle pensait tout le temps a sa maison. Depuis tantôt trente jours, elle n'en avait au-

cune nouvelle ; et le récent incendie lui donnait des inquiétudes.

La mère et la fille dans leur impatience de retourner à la Capitale ne savaient vraiment à quoi employer leur temps. Elles étaient fatiguées de faire la navette entre l'église et le calvaire. Quand elles s'agenouillaient sous les palmes, elles ne savaient que dire à la Vierge.

Tous leurs vœux étaientépuisés.

. . . . . .

L'heure du départ avait enfin sonné à l'horloge de la Vierge. Combien grande fut leur joie quand elles virent arriver, fidèle à sa parole, Maripié qui ramenait les animaux. Vite on arrangea les sacs-paille. Depuis la veille, Madame Georges avait été prendre « sa boule de terre, sa fiole d'huile et sa bouteille d'eau ». Elles allèrent saluer les connaissances du quartier, et se mirent en route.

Le trajet de Saut d'Eau à la ville se fit sans qu'on eût à enrégistrer aucun accident ni du côté de Madame Georges, ni du côté de Lala.

Arrivées à Carrefour-Bourg, elles avaient découvert, assise dans les flancs inclinés de la montagne en face, la Coupe avec ses toits en tôle reluisant au soleil.

A « Bon-Repos » elles s'arrêtèrent un moment : le temps de se rafraîchir le gosier.

Quand elles rentrèrent en ville, il était cinq heures de l'après-midi.

Lala trouvait que la ville entière avait pris un autre aspect ; la rue qu'elle habitait, lui paraissait étrange, comme s'il y manquait quelque chose. Dès qu'elles avaient paru, tout le voisinage était debout ; toutes les bouches criaient :

— Min voisine, min Lala !

Pratique était accouru, apportant la clef de la maison :

— Bonsoè, Pratique, comant ou yé Pratique, et voyaill'là Pratique ?

Toutou qui n'avait pas vu ses maîtresses depuis des semaines, voltigeait tantôt sur Julie, tantôt sur Lala, battant de la queue et les caressant de la patte.

Prâtique aida Maripiè à décharger les animaux. Madame Georges était trop fatiguée pour aller à la cuisine ; elle fit prendre des poissons frits chez Sô Fi.

XIII

Madame Georges, après s'être remise des fatigues de la route, avait repris son travail avec ardeur. Il lui tardait d'exécuter les deux derniers points de son programme.

Un dimanche soir, elle alla voir Madame Dajobert qui fut charmée de sa visite. On parla un peu de tout. Les deux veuves paraissaient n'avoir plus de secret l'une pour l'autre, tant leur entretien avait une allure familière,

franche et cordiale. Mais, malgré tout, elles éprouvaient chacune de leur côté, des scrupules à mettre à nu la partie saignante de leur cœur. Et pourtant, elles sentaient le désir de se confier mutuellement leurs chagrins, dans le vague espoir de trouver une parole de consolation, de réconfort.

Il en est de la joie comme de la douleur ; lorsqu'elles débordent, on éprouve toujours le besoin impérieux d'en faire part à un autre, comme si cette confidence était un allégement ou un surcroit de plaisir.

Par cette sorte de transitoin de langage qui nous est si commune et dont on ne s'aperçoit que rarement, elles avaient laissé les banalités de la vie pour ne se renfermer que dans les épisodes dramatiques de leur existence. Madame Dajobert raconta à son amie sa vie tout au long, depuis son origine, son premier et aussi son dernier amour, la mort de son mari, sa grande fortune, son arrivée à la Capitale, les persécutions auxquelles elle a été en butte à cause de son commerce, le guignon qui s'acharne contre sa maison, jusqu'à la maladie de Léon. Elle ne lui cacha rien, pas même le motif qui la détermina à se rendre à Saut d'eau. Elle lui avoua même que depuis son retour de Ville-Bonheur, l'état de Léon ne lui donnait que plus d'appréhensions. Et elle ajouta avec un sentiment d'amer désespoir, que ses moyens

ne lui permettant pas de le retourner à Paris, elle ne savait que faire, où donner de la tête. Madame Georges, après cette confidence, se trouva à l'aise pour faire le récit de ses malheurs. Elle parla de sa mère, de ses époux, de la perte cruelle de ses enfants, de la maladie de Lala, de sa vision, de Tante Margueritte. Puis elle continua en s'adressant ainsi à son amie :

Figurez-vous mon étonnement, ma chére, quand la vie ille m'a appris que Dan-Maoua, ce nom que Lala répétait au moment de ses crises, était celui de ma mére quand elle était en Afrique !

Madame Daiobert avait un sursaut chaque fois qu'elle entendait ce nom de Dan-Maoua qui ne lui était pas étranger. Et sans laisser paraître aucune émotion sur son visage, elle interrogea Madame Georges :

— Et Lala n'avait jamais connu sa grand'-mère ?

— Jamais. Quand ma mère est morte, Lala était toute petite, elle n'était pas sevrée encore.

— Mais ce nom de Dan-Maoua ne vous était pas étranger ?

— Absolument étranger. Jusqu'au jour où tante Margueritte m'en a fait la révélation, je ne savais pas que ma mère eut d'autre nom que celui de Rosalie.

— Voilà du mystère ! Et cette cassette, la vision de Lala, est-ce qu'elle a pu déchiffrer

tout cela ? Est-ce qu'elle vous a donné le mode de l'énigme?

— Elle l'a si bien trouvé, que me voilà aujourd'hui dans des transes continuelles..,.

— Quoi ? fit Madame Dajobert ahurie.

— Et bien, j'ai été obligée pour racheter ma fille, pour la sauver d'accepter un pacte.

— Avec qui ? interrogea l'interlocutrice de plus en plus anxieuse.

— Avec la cassette et ce qu'elle contient

Je ne comprends vraiment pas ? fit Madame Dajobert en ouvrant de grands yeux sur son amie.....

— Vous allez le comprendre. Je vous ai déjà dit que ma mère en mourant m'avait ordonné de jeter à la mer, toute fermée qu'elle était, sa cassette... Et bien, plus tard, quand les malheurs se sont abattus sur moi, j'ai pu savoir par tante Marguerite que ce qu'elle contenait : plats, pots, cruches, etc, étaient les papas-lares de ma mère. Si celle-ci m'avait enjoint de m'en défaire immédiatement après sa mort, c'est qu'elle n'a voulu me laisser sur le dos aucune responsabilité, si vrai, que j'ai été toujours tenue dans l'ignorance complète de ces mystères. D'aprés l'explication que m'en a donné la vieille, ces dieux africains sont bons ou méchants, selon que les descendants les adoptent ou les méprisent. Par conséquent, en exécutant la derniére volonté de ma mère, j'avais commis, à

mon insu, un sacrilège. Et, bien que l'acte consommé par moi ait été inconscient, bien que ignorante, et partant irresponsable, je porte le fardeau de mes ancêtres ; je suis en proie à leur courroux ; j'ai été châtiée dans mes enfants, qui m'ont été ravis d'une façon étrange, et dans la maladie si cruelle de Lala. Vous voyez maintenant dans quelle alternative j'ai été placée ? ou de perdre ma fille, la seule qui me reste, ou de ramasser *les saints* de ma mère.

— Vous les avez donc ramassés ?

— Que voulez-vous ? Sans cela il y a longtemps que j'aurais perdu Lala !

— Et c'est depuis lors qu'un changement s'est produit dans l'état de votre fille ?

— C'est-à-dire, je n'ai pas fait seulement que les ramasser ; je leur ai fait aussi, à ces dieux, des promesses dont je dois m'acquitter entièrement pour que Lala soit complétement rétablie.

— Et en quoi consistent ces promesses ? questionna Mme Dajobert dont la curiosité s'éveillait de plus en plus.

— En « café » que j'ai donné aux pauvres, en « manger-les-âmes » « en manger-les-morts » et en « manger marassa ».

— Voilà des tribulations pour une mère, pour une femme sans secours ! Et quelle doit être l'utilité, l'éficacité de tout cela ?

— C'est pour apaiser les mânes des ancêtres

courroucés ; c'est pour qu'ils me prodiguent désormais leurs bienfaits, et se constituent les protecteurs, *les anges* tutélaires de Lala et de ma maison. Et le *manger marassa* qui doit avoir lieu sous peu, sera en mémoire de ma mère qui était *marassa*.

— Votre mère était *marassa?* La mienne aussi. Une coïncidence de plus dans notre vie. N'est-ce pas que nous étions faites vraiment pour nous connaître, nous aimer, et trouver une mutuelle consolation dans la confidence intime de nos chagrins !

— Je me rappelle encore le nom de sa *pareille*. Ce nom, je ne sais pourquoi, résonne continuellement dans ma tête.

— Elle s'appelait ?

— Manzila.

— Manzila ! ma mère ! est-il possible ! exclama Mme Dajobert. Est-il vrai que nous serions cousines ? Serait-il constant que ma mère fut jumelle de votre mère; que cette Dan-Maoua dont ma mère m'entretenait si souvent dans ses heures d'angoisses fut celle qui vous a donné le jour !

Mme Georges était comme pétrifiée par ces exclamations parties du cœur de son amie. Il y eut un moment de silence. Les deux veuves se regardèrent sans pouvoir se parler, suffoquées par l'émotion ; puis des larmes brillè-

rent dans leurs yeux. Il ne se pouvait pas qu'il y eût deux autres jumelles ayant les mêmes noms! à moins que Dieu n'eût voulu se jouer de ces créatures en les dupant toutes deux. Non, elles ne se trompaient pas; la vérité était découverte. N'ont-elles pas fait le rapprochement des dates? Manzila tremblante de peur, blottie derrière une touffe d'arbre, n'avait-elle pas assisté au départ de sa sœur? Un mois après, n'eût-elle pas le même sort? Transportée, elle aussi, sur un négrier, ne fut-elle pas jetée dans une ville du Nord? N'étaient-elles pas originaires de la même tribu? N'étaient-elles pas issues d'un même père et d'une même mère? Et ce frère que Manzila avait entrevu une fois parmi tant d'autres esclaves, n'était-il pas aussi le frère de Dan-Maoua? En présence de tant de preuves, il eut été impossible à ces femmes de ne pas se croire parentes, issues d'une même souche.

Elles étaient convaincues de leur parenté. Dans l'effusion de leur joie, les deux veuves se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et s'embrassèrent. A les bien observer, on les eut dites sorties du même moule, tant il y avait de ressemblance dans leurs traits et l'ensemble de leur personne. Mais le contraste qui existait entre leur nuance était très marqué, Madame Georges étant une noire de pur sang.

Désormais, elles s'appelèrent cousine, Julie ou Francine tout court.

Madame Georges, en rentrant chez elle, fit part de cet heureux événement à sa fille, qui acceuillit cette nouvelle avec des transports de joie.

Madame Dajobert n'osait rien révéler à Léon que la plus légère conversation exaspérait. La présence même de cette mère, qui était son idole, lui portait sur les nerfs. Son état mental se compliquait de jour en jour. Une fois, il se serait précité du haut de sa fenêtre, si Albert ne fut arrivé à temps pour l'en empêcher. Dans ses mouvements d'accès, il voulait à toute force qu'on lui apportât son revolver. Dans la crainte qu'il ne se fît du tort, on avait enlevé tout ce qu'il y avait d'armes dans sa chambre, jusqu'au canif dont-il se servait pour nettoyer ses ongles.

Devant les progrès effrayants du mal qui rongeait le cerveau de son fils, Madame Dajobert ne pouvait rester inactive. Elle fit appeler son médecin qui lui conseilla encore un voyage à Paris, mais dans le plus bref délai, car tout retardserait fatal.Comment faire? Elle n'avait pas le sou. On lui avait recommandé d'autres *bocors*, d'autres *cartomancienne*s d'un plus grand renom, d'une science plus sûre ; tous lui débitaient les mêmes histoires. Un seul parmi eux lui avait parlé, en un langage dépouillé d'artifice, de la cause de cette maladie, de sa mère

qui était africaine. et des devoirs qu'elle avait à remplir envers ses ancêtres.

L'histoire mystérieuse de Lala l'avait aidé à comprendre la révélation du *houngan*.

Pourquoi n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? N'était-elle pas la cousine de Julie ? N'étaient-elles pas issues de deux mères *marassas* ? Le sang du colon qui coule dans ses veines, serait-il assez puissant pour la dégager de toute responsabilité de cette nature ? Du moins, elle l'a cru pendant longtemps. Et c'est pourquoi elle avait toujours professé un secret mépris pour les papas-lares,et les croyances grossières qui en découlent. Si ce n'avait été la maladie de Léon, jamais elle n'aurait consenti à ce qu'elle avait toujours considéré comme une déchéance morale. Ce qui était venu ébranler sa conviction, c'est l'histoire mystérieuse de Lala.

Après force réflexions, elle avait fini par se convaincre qu'elle avait aussi son fardeau : que Léon est persécuté.

Sous l'empire de cette idee, elle alla trouver sa cousine, l'entretint des dernières consultations qu'elle avait faites, de cette révélation qui lui paraissait exacte et pleine de sens.

— Je veux croire, ajouta Mme Dajobert que celui-là ne m'a pas trompée, car j'ai eu lieu de constater qu'il ne marmottait pas, qu'il ne me questionnait pas, comme font tant d'autre

pour savoir à l'avance de moi ce qu'il aurait à me dire. Quand il m'a présenté son livre sibyllin, je n'ai eu seulement qu'à faire ma demande mentalement. Et puis, dans un langage simple et précis, il m'a parlé de ma mère, de ses ancêtres, de mon fils, de son âge, de sa maladie, de ma maison, des persécutions auxquelles je suis en butte, des *macaqueries*, qu'on est venu faire devant ma porte ; enfin il m'a tout dit. Chose incroyable, Julie, cet homme dont je vous parle, n'est pas de la Capitale ; c'est un homme du Sud qui est venu ici pour la première fois ; j'ai été le voir le jour même de son arrivée.

— Je n'ai pas foi non plus en ces gens, qui ne font le plus souvent qu'exploiter la crédulité des personnes ignorantes ; mais ce qu'il vous a dit peut-être vrai.

—Comment *peut-être ?* Est-ce que sa déclaration n'est pas conforme à ce que vous m'avez dit concernant la maladie de Lala ? Pourrais-je avoir des doutes après celà ? Vous me croyez donc, Julie, capable de reculer devant des sacrifices ? Vous me supposez moins de cœur qu'à vous ?

— Non ! je ne le dis pas ; mais je dois vous avouer, Francine, que le soir de ce petit drame où nous avons découvert les liens de sang qui nous unissent, j'avais tout compris ; mais je n'ai osé vous en rien dire eu égard à votre

nom, à votre rang, à la société que vous fréquentez et à l'aversion que vous pouviez avoir pources choses.

— C'est vrai, je ne dis pas le contraire. Tout le temps que mon fils n'était pas atteint de ce mal, j'ai eu en effet cette aversion dont vous me parlez ; pour rien au monde, je n'aurais consenti à donner dans des choses qui ont toujours répugné à mon caractère, mais aujourd'hui que mon fils est sur le point de devenir fou, il n'y pas de sacrifice que je ne sois capable de faire pour le tirer de cet état. Vous me parlez d'honneur, de réputation, de situation sociale, mais ce sont autant de titres qu'on achète avec de l'argent chez nous ! Je me moque de tout, entendez vous, Julie, de tout, pourvu que Léon revienne à son état normal.

Devant une déclaration si énergique, Mme Georges ne put que la mettre sur la voie en lui disant ce qu'elle avait à faire.

Mme Dajobert, sans perdre de temps, fit acheter trois bougies. Sa cousine l'introduisit dans sa chambre, souleva un rideau cramoisi, et mit Francine en présence des *plats marassas*. Celle-ci s'agenouilla, alluma les cierges, en fixa deux à terre et tint l'autre entre ses doigts jusqu'à ce qu'elle eût fini de faire son invocation.

Avant de s'en aller, elle avait dit à Julie que dorénavant elle aurait à compter sur son con-

cours et sa présence toutes les fois qu'il y aurait un *devoir* à accomplir ; et que d'ores et déjà elle s'engageait à lui envoyer une bouteille d'huile de palma-christi pour la lampe des *marassas*.

Mme. Georges ne demanda pas mieux ; elle ne serait pas seule à la brèche. Elle avait besoin d'aide plus que jamais, surtout à ce moment où elle était à la veille de faire de grandes dépenses pour l'accomplissement des derniers devoirs.

Pour comble de joie, Mme Dajobert lui avait donné l'assurance formelle qu'elle serait pour les trois-quarts dans les dépenses à effectuer.

Julie avait une propriété aux environs de la ville, du côté de St-Martin ; c'est là que sa mère, tante Rosalie avait été inhumée ; c'est là aussi que devraient avoir lieu le *manger-les-morts* et le *manger-marassa*, afin que la chose pût rester secrète autant que possible. Mais au préalable, il fallait bâtir sur la même propriété un petit pavillon qui servirait de demeure aux dieux-lares.

Mme Georges, aidée de sa cousine, avait pu tant bien que mal, construire le petit temple, Les planches de l'écurie de feu Georges, quelques grosses caisses en bois qu'avait envoyées Mme Dajobert, le concours de quelques ouvriers désœuvrés, convoqués en une espèce de *coumbit*, quelques gallons de tafia, un gros bouil-

lon, des cigares à discrétion, tels furent les frais qu'elle a eu à faire. On eut soin de construire à l'intérieur de la maisonnette une petite plate-forme en maçonnerie destinée à recevoir les vases sacrés; elle était décorée de dessins et d'images hétéroclites: c'était l'autel où l'on devait sacrifier aux papas.

Ceci fait, on transporta les dieux dans leur nouvelle demeure non sans avoir procédé aux cérémonies d'usage.

La plus grosse besogne accomplie, Mme Georges s'occupa activement des préparatifs pour les deux *mangers*. Déjà elle avait acheté des poules, des coqs en grande quantité, fait venir de la plaine un superbe bouc.
Tout le nécessaire pour le repas funèbre était prêt: serviette blanche, assiettes blanches, petits pots pour les desserts, blancs de baleine, farine de maïs, deux *canari tè*, du bois-pin, etc, etc. Il n'y avait plus qu'à fixer la date de la grande cérémonie et trouver le *papa* ou le *prêtre* qui devait y présider.

Sur les conseils de tante Marguerite, Mme Georges s'était entendue avec *Frè Ti Dor* qui n'était pas un *houngan* à proprement parler, mais un *servant*. Il avait été initié à la religion du Vaudou par son père, *nègre Allada-fêda Whybah-Alladah-Dahomey*. Il parlait avec volubilité le *langage* des ancêtres et possédait parfaitement les formules sacrées.

Frè Ti Dor avait une physionomie originale, des cheveux en broussailles, des yeux ardents comme deux tisons, deux petits cercles en or aux oreilles ainsi qu'on les portait à l'époque ; aux doigts quantité de bagues enchassant des pierres de toutes les nuances. Il avait l'air engoncé dans son accoutrement : un costume de grosse toile bleue. Il était coiffé d'un chapeau de laine grossière au ruban effiloqué, chaussé de pantoufles en peau de cabrit et de bas troués que laissait voir un pantalon trop court. Sa voix était tantôt fine, tantôt grosse: une bizarrerie de la nature plutôt qu'un artifice de profession pour pouvoir mieux tromper comme le pensaient les méchantes langues.

Ce qui charmait sous cette enveloppe grossière, c'est cet accent vrai qu'il mettait dans ses invocations, dans son entretien avec les fidèles possédés. A l'entendre invoquer ses dieux en chantant des airs étranges; à regarder tomber des larmes de ses yeux ardents; à le voir montrer par des gestes significatifs, tantôt la terre, tantôt le ciel, sourire parfois au milieu de ses pleurs, on se demandait vraiment si ce langage hiératique ne renfermait pas sa poésie, mais une poésie naïve, enfantine, pleine de grâce et de fraîcheur comme celle des peuples de l'antiquité. Chaque air vous faisait passer dans le corps soit le frisson de la joie ou celui de la tristesse. Car tous les sentiments exprimés dans ces chansons se reflétaient sur le

visage du *prêtre*. Quelle douce et agréable curiosité! quel régal pour les artistes en quête de nouveautés si on pouvait dégager cette poésie de toutes les altérations qui la déparent! quel triomphe si la Muse africaine se laisait séduire! Mais hélas! nous n'avons point le secret du langage de nos pères, et le petit nombre qui en conservent quelques bribes, s'en montrent égoïstes, avares, ou sont réduits à les baragouiner sans en bien connaitre le sens. . . .

Depuis que Mme Dajobert avait adressé sa demande aux *plats marassas*, Léon avait ressenti beaucoup de calme. Dans sa conversation, pas la moindre trace de divagtion. Devant un résultat si immédiat, Mme Dajobert était convaincue de la puissance des divinités africaines. Seulement elle se garda bien d'en rien dire à Léon qui avait ces choses en horreur.

Il était convenu qu'on dût faire le baptême du pavillon et des *marassas* avant toute autre chose. On fixa un dimanche. Mme Dajobert s'était chargée d'inviter quelques gros bonnets: des négociants, des députés, des sénateurs, quelques autorités militaires et des dames de sa connaissance. Albert serait aussi de la partie. Quant à Léon, son ami saurait comment s'y prendre pour l'entraîner. Il lui parlerait d'un baptême de maison à St Martin: ce qui serait tout ensemble l'occasion d'une promenade et le sujet d'une distraction. Et d'ailleurs, le mé-

decin n'avait-il pas ordonné à Léon de ne pas se claquemurer, de faire des promenades, de se créer des distractions? Il en aurait pour trois bons jours : dimanche, lundi et mardi. Après le baptême, Albert trouverait toujours le moyen de l'y faire retourner en dépit de son aversion. Mme Dajobert y tenait, et pour cause.

Le jour du baptême, les parrains et les marraines, bien mis, s'étaient rendus dans l'après-midi à St Martin. On voyait sur la route qui y conduit des buggy, des buss...

Sous une tonnelle, couverte de branches de cocotier, décorée de couleurs nationales, avaient pris place les invités.

Le *hounfó* était coquettement paré. A l'intérieur, sur le « pé » ou la plate-forme, on voyait de petits drapeaux, des guirlandes, des rubans de toutes les couleurs, arrangés artistement.

Mme Georges se donnait beaucoup de mouvement; s'assurait si tout était en ordre.

Lala qui depuis son retour de Saut d'Eau était redevenue taciturne, mélancolique et rêveuse, avait l'air joyeuse, triomphante dans sa toilette mauve. Par ce qu'il y avait d'agréable dans ses manières, dans sa tournure, elle concentrait sur elle tous les regards. La présence d'Albert l'impressionnait vivement. Elle ne savait comment se défendre d'une certaine timi-

dité quand il lui adressait la parole. Elle n'osait le regarder en face.

On accoupla les parrains et les marraines : Mme Dajobert eut son compère, Léon sa commère ; et Albert tenait crânement sous son bras Lala.

On venait de faire défiler les couples qui s'engagèrent sous la porte basse de la petite maison.

Père Jean, vêtu de blanc, cheveux blancs, barbe blanche s'y tenait debout, ayant en main un blanc-de-baleine allumé.

On procéda tout d'abord au baptême de la maisonnette, puis on baptisa les *plats-marassas* qu'on aspergea d'eau bénite. Le parrain ou la marraine était tenu de donner à chaque objet baptisé un nom de baptême quelconque. Après quoi, *père* Jean se présenta devant chaque compère avec un cabaret dans lequel pleuvaient des pièces métalliques et des billets d'une, de deux gourdes. Ensuite les parrains et les marraines allèrent reprendre leurs places sous la tonnelle.

Mme Georges aidée de quelques amies vint servir à l'assistance de la liqueur, des bonbons et des gâteaux.

Mais là ne devait pas s'arrêter le programme. Il y eut aussi un *p'tit suyé-pié*. Des musiciens au nombre de cinq, piston, saxophone, trombone, basse, tambour avaient répondu à l'appel des deux veuves.

On exécuta quatre contredanses, une ou deux polkas, quelq ies sauts de scottish, deux ou trois valses, et on clôtura par la danse nationale, une chaude et voluptueuse méringue. Environnant la tonnelle, toute ane foule était là qui assistait aux évolutions de la danse. Des gens du bel-air, des environs du calvaire, du portail, ne pouvaient plus tenir aux sollicitations de la méringue, et dispersés dans la cour, sans se gêner, ils exécutaient des mouvements incroyables de hanches.

Quand on se sépara, il était 7 heures près. Sur la route quelques femmes des rues qui étaient venues assister à cette fête, ne manquèrent pas de jaser et de faire des commentaires :

« Cé pa nou sèle ; toute moune gangain ti macoute pas yo. Dinmain soè toute lan nouitt', après dinmain toute la jounin, nou là di-di. »

— Cé loua qui tapé toumenté pititt' là conça ! Et si Madanm' Geoye paté ranmassé platt' li yo vite, li ta pèdi Lala. »

— Ou téroué bell' Madanm' milatresse qui quimbé boutique coté maché en bas la ? Ou pas roué qué li semblé ac Madanm' Geoye ? Et bin cé cousine li. Ti M'sié clè avec linette là, cé pititt' Madamn' milatresse là. Li té manqué fou, pace que yo pa té vlé ranmassé mystè manman yo qui té neguesse guinin. . .

Le lendemain qui était un lundi, *Frè Ti Dor* arrivait à la tête de ses fidèles ou *hounsis*, son foulard rouge passé autour du cou en guise de cravate. Chaque *hounsi* portait sur la tête un petit paquet de linges. Sur un âne on voyait une espèce d'étui et une baguette en fer, trois tambours d'inégale grosseur ayant la forme de cylindres terminés par un tronc de cône, et recouverts à la base d'une peau de bœuf fixée au moyen de lanières et de chevilles. L'étui en fer, c'est le *hogan* ; le premier ou le plus gros des tambours, c'est le *houn* ; le second ou moyen, le *houmpli* ; le troisième ou le plus petit, le *hounla*

A côté de *Frè Ti Dor*, marchaient une femme et un homme : les deux dignitaires de la société, la *hounguènicon* et le second, *servant* ou la place de danse. L'une avait sous le bras deux drapeaux dont les hampes débordaient par le bout la toile qui les enveloppait ; et l'homme tenait dans une main un sabre ou une manchette ficelée dans une gaine en papier.

La *société* fit halte devant la barrière. Il fallait procéder à une *cérémonie* avant de s'introduire dans la cour.

Madame Georges avait apporté un *coui* contenant de la farine de maïs, un pot d'eau et une fiole remplie de liqueur. Aussitôt la *hounguènicon*, de sa plus belle voix, entonna la

chanson de circonstance : *Acoyo, na salué drapeau-là, nou rivé... Acoyo, etc.*

Au même moment elle sortit de la toile les drapeaux de satin, aux couleurs nationales pailletées, qu'elle présenta à deux *hounsis* qui venaient de se ceindre les reins. Elles tournèrent sur elles-mêmes à droite, à gauche avec une certaine grâce, s'affaisèrent à genoux, baisèrent en trois fois le sol et prirent possession des drapeaux qu'on leur tendait. La *hounguènicon* les releva ensemble en les faisant pirouetter. *La place Ti Djo* ayant tiré sa manchette de sa gaine s'était placé au milieu des porte-drapeaux ; et tous trois commencèrent leurs évolutions. Les deux femmes faisaient flotter les bannières où l'on voyait inscrits en lettres étincelantes, ces mots : *Fleur-Da-Dahomey* ; c'était le nom de la société.

Ti Djo, tenant son arme comme un espadon, sillonnait l'air dans tous les sens. Ils se placèrent tout d'abord en face de l'orient qu'ils saluèrent avec force révérences. Ensuite, ils firent face à l'occident, au septentrion et au midi en répétant les mêmes gestes. Après quoi ils allèrent s'agenouiller au pied de *Hounsêvan*, (c'est le nom *vangnant de Fré Ti Dor*,) qui les releva d'une main l'un après l'autre en leur faisant exécuter des mouvements de rotation.

Pendant tout ce temps la danse marchait rondement. Les *hounsis* en liesse laissaient

entendre leurs voix pures et claires tout en exécutant des mouvements dégingundés d'épaules et de hanches.

Le *hogani* frappait rapidement l'étui en fer de sa baguette, *le hountô*, une jambe prise dans la lanière du *houn*, le *hountôgui* et le *hounlaqui* pressant les tambours de leurs fortes cuisses, faisaient résonner le cuir du veau sous les baguettes agiles tombant dru.

Frè Ti Dor penché vers le sol exécutait des dessins bizarres avec de la farine de maïs, faisait des libations en répandant à terre de la liqueur et de l'eau, tandis que les *hounsis* venaient essuyer de leurs foulards parfumés sa figure ruisselante de sueur.

La *cérémonie* achevée, la société-Da fit irruption dans la cour précédee des porte-drapeaux, de *la place Ti Djo*, de *Hounsèvan* et de la *hounquènicon*.

Après avoir salué le *hounfô*, on alla se reposer sous la tonnelle

Madame Georges fit servir à ce monde un gros bouillon qui avait été préparé exprès, prit certaines instructions de *Frè Ti Dor* et mit tout en ordre pour le *boulé-zin* qui devait avoir lieu le soir.

Vers les six heures, *Laplace* Ti *Djo* avait ordonné aux fidèles de se tenir prêtes pour la *cérémonie* des morts. A deux pas de la tonnelle, on voyait dans un petit enclos une tom-

be récemment peinte en blanc ; c'était là que reposait tante Rosalie, l'Africaine. On y avait apporté une serviette blanche, des blancs de baleine, trois assiettes blanches. un pot de café, du riz au lait, chocolat, bonbons, dragées, *acassan*, des tranches de melon, *acra*, maïs et pistaches, un *coui* de farine de maïs et des fioles de liqueur. On déposa tout cela sur la serviette étendue dans toute sa largeur devant la sépulture. On y avait creusé trois trous de même largeur, et devant chaque trou brûlait un blanc de baleine. Les *hounsis*, habillées de blanc étaient accroupies auprés de *Frè Ti Dor* assis sur une chaise basse. Il prit dans une main sa clochette son *açon*, calebasse à col recouverte d'une maille enfilée de grains de corail, de *hounguêvè*, d'os de couleuvres, et terminée à la base par un nœud de ruban. Toutes les têtes baissées vers le sol, il s'exprima dans le langage africain en secouant ensemble la clochette et *l'açon* : c'était l'invocation des morts. Ceci fait, Anérose, la *hounguènicon* entonna d'une voix dolente et lugubre le *bohoun* ou chant funèbre, air profond et triste, entrecoupé à chaque reprise de petits cris macabres que jettent à voix basse les *hounsis* en se frappant les lèvres. Seul le *hogan* au son strident accompagnait le chant. Pendant ce temps, *Frè Ti Dor*, lui, faisait des croix sur chaque trou avec de la farine de maïs, y jetait un peu de tous les aliments déposés sur

la serviette, y versait de la liqueur, de l'alcool et de l'eau. Il appela Madame Georges et Lala qui l'imitèrent. On procéda ensuite au sacrifice. Près des trous gisaient deux poules blanches qui becquetaient dans le creux de la main de *honnsévan* du melon haché en petits morceaux, des grains de maïs et de pistache grillés, mêlés ensemble. Tenant chaque poule dans une main, *Frè Ti Dor* fit signe à Madame Georges et à Lala de s'agenouiller, et passa en plusieurs fois ces malheureuses bêtes à plumes qui piaillaient sur leur tête, leurs épaules, dans le dos et sur la poitrine. Il en fit de même avec ses fidèles. Puis prenant la première poule par le cou, il la tourna vigoureusement comme un moulinet, jusqu'à ce que la tête se détachât du corps. Cela fait il arracha quelques plumes qu'il colla avec le sang de la victime au bord de chaque trou. L'autre eut le même sort. On prit les poules, on les pluma et les apprêta pour le *calalou-des-morts* qu'on accompagnait de *hounssa* ou *moussa* dans le patois créole. Le repas funèbre étant prêt, on vint le servir dans les assiettes blanches qu'on enfouit dans les trous.

Ainsi eut lieu le *manger-les-morts* ou le repas funèbre.

* * *

A ce repas devait succéder le *boulé-zin*. Tous les préparatifs étaient déjà faits.

Les *hounsis* toujours vêtues de blanc, leur *agouessan* tombant en bandoulière, s'étaient introduites à la file dans le *hounfò*, précédées de *hounsêvan*. Une fois qu'ils étaient à l'intérieur, l'entrée du petit temple était interdite aux profanes.

Quelques instants après, on les voyait reparaître dans le même ordre portant qui, un *canari tè*, espèce de marmite en terre cuite, qui, une paire de poulettes, qui, de la farine de maïs qui, un paquet de bois-pin, etc, etc, toutes choses devant servir à la *cérémonie* du boulé-zin. *Laplace Ti Djo*, armée de sa manchette, *hounsêvan* sonnant sa clochette et son *açon*, ouvraient la marche. Anérose tenant une poulette dans chaque main tournait dans tous les sens, suivie de ses subalternes qui en faisaient autant. On en voyait parmi elles qui titubaient, se balançaient d'avant en arrière, de droite à gauche.

Les *hounsis bossales* qui n'avaient pas quitté la tonnelle, se tenaient debout comme pour saluer leur arrivée. Leurs voix ne tardèrent pas à se mêler à celles des *hounsis-canzhouns* qui chantaient : *Miré, n'a miré*, etc.

On venait de présenter à *Frè Ti Dor* un superbe pot à bec rempli d'eau. Au fur et à mesure qu'il décrivait une large circonférence, *Ti Djo* semait de la farine de maïs sur le cercle humide. Cet espace qu'ils venaient de circonscrire (le pentacle ou cercle magique) de-

vait être leur champ d'action pendant toute la durée de la *cérémonie*

Frè Ti Dor s'était placé au milieu du cercle; Anérose et *Ti Djo* avait pris place à ses côtés, tous trois assis sur des chaises basses.

Les *hounsis*, les unes après les autres, venaient déposer devant le trio, les objets qu'on leur avait confiés, baisaient le sol et restaient accroupies en rond autour des trois personnages.

Hounsêvan ne tarda pas à donner le signal en secouant sa clochette et son *açon*. Aussitô toutes les têtes s'inclinèrent; puis lentement, et d'une voix presque éteinte. la *houngùènicon* entama la prière des lares. Elle débuta par cet air triste, mélodieux, plein d'un large souffle poétique, qui est considéré dans le rite africain comme une litanie dans son genre. Tous les noms des lares africains se déroulaient, entrecoupés du vocable *Djor* répété par le chœur comme le « priez pour nous » dans la litanie des saints. Ce qui frappe surtout dans ces rites, c'est le nom de Dieu, de la Vierge Marie qui se mêle à ceux des *papas lares*: *Legba avadra atibon*, *Loco atissou azambto guidi*, *Dambala ouèdo*, *Odan missou ouèdo*, *Sobokessou an nanman*, *Agoué*, *houyo Ogou badagri*, *nèg Nago*, *Guédé hounssou*, *Ninglizin*, *Bossou kinlindjo*, *Silibo vavou*, *Agassou hièmin*, *Ossang neagoué lingui*.

sont autant de divinités qu'on invoque, dans cette sorte de litanie. A cela succédaient d'autres airs, ayant le même rythme, la même note langoureuse. Il existe comme une certaine gradation dans ces différentes mélodies, si bien qu'à la fin on avait passé des notes tristes aux notes gaies sans qu'on s'en fût aperçu. A chaque air nouveau répondaient les trépidations des baguettes et des *aguidas* sur le cuir des tambours ; et les *hounsis* se tapaient les lèvres des doigts en faisant : *abobo, hou hou hou...*

*
* *

La prière des lares achevée, toutes les *hounsis canzhouns* s'étaient levées après avoir baisé le sol. Maintenant elles commençaient à tourner en rond en chantant gaiement, bruyamment, excitées par les accords forcenés des tambours.

Sur trois baguettes en fer fichés en terre, étaient placés les *canaris-tè* dans lesquels on avait mis de l'eau. Chaque *hounsi* était munie d'un morceau de bois-pin allumé. Toutes ces lumières tournaient aussi en rond répandant une vive clarté sous la tonnelle. *Laplace Ti Djo*, au fur et à mesure que les *hounsis* arrivaient à sa portée, les dépouillait de leurs torches pour les introduire sous les *gozins* dont les parois extérieures ne tardèrent pas à se couvrir d'une mince couche de suie produite par la fumée.

Anérose avait fait l'immersion des poulettes dans l'eau bouillante, après les avoir bien plumées. Elle les en retira, les déchira en petits morceaux avec ses doigts, malgré la forte chaleur qui s'en dégageait, et les jeta de nouveau dans les vases. Puis avec la main gauche (c'est toujours de cette main qu'on se sert dans la cérémonie du zin, car on risquerait fort de se brûler les doigts en faisant usage de l'autre, elle y mit de la farine de maïs en assez grande quantité.

De temps en temps *Laplace Ti Djo* alimentait le feu de bois-pin. Quand le *hounssa* fut à point, *Hounsêvan* se signa, trempa sa main gauche dans une terrine contenant de l'huile d'olive, la plongea dans le vase fumant, en retira une quantité de *hounssa* qu'il pétrit dans sa main en la présentant aux quatre points cardinaux. Il répéta l'épreuve en trois fois. Anérose et *Ti Djo* l'imitèrent. *Les hounsis-canzhouns*, chacune à son tour, venaient plonger leur main gauche enduite d'huile dans les vases jusqu'à ce qu'ils fussent vidés complètement.

Alors *Ti Djo* alimenta une dernière fois le feu, en y mettant tout ce qu'il restait de bois-pin.

Hounsêvan versa un peu d'huile d'olive dans chaque *canari-tè*, donna un coup de cloche « *clinkh* » et un coup *d'açon* « *tcha* » au dessus de chacun d'eux en marmottant quelques paroles

inintelligibles. Aussitôt monterent du fond des vases vides des flammes ravivés par l'alcool qu'on y versait ; *hounsêvan* à cette minute, était comme transfiguré : les *gozins* avaient pris feu. Les yeux fixes, démesurément ouverts, il parlait avec volubilité, regardant les langues de feu qui léchaient l'orifice des vases. La bamboula avait atteint son paroxysme. Tous les visages étaient illuminés par la lueur vive que projetaient les flammes montantes. Les *hounsis* ne marchaient plus; elles couraient comme si des flammes montaient aussi dans leur corps en sueur, se précipitant les unes sur les autres. Celles qui sont derrière poussent celles qui sont devant. Soudain, elles font volte-face pour tourner en sens contraire. Les possédées tituhent, sautent sur un pied, secouent furieusement leur tête, tourbillonnent rapidement sur elles-mêmes et vont tomber à la renverse sur les *hounsis-bossales*. Quand la dernière langue de feu se fut éteinte lentement, doucemen dans les vases exhalant une odeur *sui generis* d'huile brulée, les *hounsis*, les bras se rencontrant autour des hanches, s'avancèrent d'un commun accord, et du bout de leur pied gauche, déposèrent à terre les vases; puis, toujours entrelacées, elles dansèrent sur les tisons qui s'éteignirent ainsi sous leurs pieds. . .

Là ne devait pas s'arrêter la cérémonie. Un

trou assez large et assez profond fut creusé au milieu de la tonnelle. On ensevelit dans du calicot les boulettes de farine de maïs qu'on déposa dans la fosse ainsi que les vases de terre cuite qui avaient servi à la cuisson du « *hounssa* ». Accroupies en rond autour du trou, les *hounsis-canzhouns* d'un mouvement uniforme recouvrirent les objets de la terre amassée à l'orifice. Cette besogne terminée, on planta un blanc de baleine au sommet du petit tertre ; et les adeptes reprenant leurs évolutions autour de l'endroit ou l'on venait d'enterrer les *canari-tè* chantèrent des airs funèbres :

Bohoun bocô hilé bis
Yé guédé bohoun bis
Boco hilé, ago

Tout à coup des cris prolongés se font entendre ; une chaise est renversée, des femmes accourent : c'était Lala qui venait de s'affaiser à terre avec des crispations de mains et de pieds. On essaya de la mettre debout, Impossible. Ses jambes flageolaient ; elle tremblait de tous ses membres comme si elle eut froid. Ses traits s'étaient altérés et prenaient soudain l'expression d'une vieille physionomie ridée par les ans. *Hounsèvan* s'approcha d'elle, prit ses deux mains et lui adressa la parole en *langage*. Il ne tarda pas à raconnaître que Lala était sous l'influence d'un esprit. Quel était cet esprit dont elle était possedée ? Frè Ti Dor était

seul capable de le savoir. C'était l'esprit de sa grand'mère, *Dan-Maoua*.

Madame Georges en entendant ce nom, et voyant sa fille dans cet état, pleura dans son mouchoir.

Lala ou plutôt *Dan-Maoua* la prit dans ses bras, l'étreignit longuement sur son cœur en versant des larmes. Quelques femmes, émues par cet petit drame, se mouchaient dans leurs robes, ou essuyaient du revers de la main leurs yeux humides.

La présence de l'esprit, qui avait daigné honorer l'assistance de sa visite, dénotait que la cérémonie avait pleinement réussi.

Dan-Maoua était contente. Cette joie, elle l'a visiblement manifestée en répondant par des sourires au *langage* de *Frè Ti Dor*.

Il ne restait plus qu'à renvoyer l'esprit de *Dan-Maoua* et de tous ceux, esprits parents et amis qui, sous une forme immatérielle, l'accompagnaient sans doute à ce festin des morts.

Anérose entonna la chanson d'exorcisme qui devait clore la cérémonie.

Héya dodo ikan hé !
Yè guédè ikan hé !

Et le chœur répondait en frappant ensemble les deux mains en l'air :

Ya dodo ikan hé
Yé guédè ikan hé
Ya dodo

C'était alors quelque chose d'archi-macabre.

Ceux qui dormaient se réveillaient en sursaut, se jetaient aussi dans le rond, craignant que les esprits qu'on chassait ne vinssent les immobiliser à jamais dans le sommeil.

Les *hounsis-bossales* coudoyaient les *hounsis-canzhouns* dans un pêle-mêle indescriptible.

Quand la cérémonie prit fin, il était 4 heures du matin.

Mardi à midi, entourant la tonnelle, une foule curieuse, avide de distractions, attendait impatiemment.

Madame Georges était très affairée. On l'appelait de tous côtés pour lui demander ceci, cela. Elle faillit devenir folle tant on la tiraillait dans tous les sens.

Chaque *hounsi* était armée d'une paire de poules dont on avait eu soin de bien laver les pieds.

Pratique était allé prendre le bouc attaché à un arbre. On fit sa toilette, l'habilla d'une espèce de mantelet en cramoisi orné de rubans et de guirlandes. Passant autour des cornes, un foulard rouge tombait en nœud coulant sur son front en saillie. Ce mantelet tapissant son échine et ses flancs, ce foulard et cette longue barbe lui donnaient vraiment l'air d'un seigneur ; et je ne doute pas que ses pareils, en le voyant, eussent hésité à reconnaître en lui leur prince, tant il était superbe et fier...

Tout était prêt pour le sacrifice.

Les deux porte-drapeaux. *Ti Célie* et *Ti Marie* sont debout, la hampe des bannières appuyée contre leurs épaules.

Laplace Ti Djo, toujours armé de sa manchette vient de passer les derniers ordres.

Hounèsvan est déjà dans le *haunfó* avec les *hounsis.*

La clochette et l'açon se font entendre, et Anérose commence la prière des lares. Quand elle l'eût achevée, *Hounsèvan* procéda au vêvê en traçant devant le « pé » ou l'autel des figures géométriques avec de la farine de maïs. Madame Georges vint les baiser et déposa à terre une pièce de cinquante centimes. Après elle, ce fut le tour de Lala et des fidèles.

Le sacrifice commence. Le silence le plus absolu règne dans le temple. On passe à *Frè Ti Dor* une paire de poules en l'honneur de *papa-Legba avadra atibon katahounlo, maitre carrefour, maitre grand chimin.* Anérose salue ce lare vénéré par trois chansons. C'est paraît-il, de tous les dieux-lares celui qui inspire le plus de respect et le plus de vénération, car il est considéré par les descendants comme l'ancêtre le plus reculé. C'est pourquoi on se le représente toujours, le corps ossifié par les ans, brulé par le soleil, avec un chapeau de paîl à larges bords sur la tête, une *macoute* au d et une longue pipe à la bouche. C'est toujou

lui qu'on invoque le premier dans les cérémonies, parcequ'il est la sentinelle qui, sous la pluie et le soleil, veille nuit et jour sur les routes, au milieu des carrefours, aux portes des maisons ; qui voit les bons et dénonce les méchants, les malfaiteurs. Cet arbre qui se trouve devant la barrière en entrant, et où l'on voit suspendue une macoute, contenant un épi de maïs grillé, c'est l'arbre de *Legba* ou autrement dit son REPOSOIR

Aussi ne manqua-il pas de se manifester quand *Hounsèvan* l'invoqua dans le *langage* africain en sonnant sa clochette et son *açon*...

Pauvre Lala ! Elle était encore, cette fois ci le médium, le corps dont le lare prenait possession.

D'où pouvait venir ce fluide magnétique ? Lala était-elle dupe d'une aberration ? Ces lares ou ces esprits ancestraux, ont-ils le pouvoir de se manifester comme les autres esprits sous l'influence d'une volonté-force et des passes inconscientes ? Le *houngan* serait-il magnétiseur dans son genre ? Le bruit du *hogan*, les chansons, les tambours, la clochette, *l'açon*, les paroles invocatrices, tout cela aurait-il le pouvoir de communiquer le magnétisme animal ?.....

***

Lala, les membres recroquevillés, les lèvres tremblantes, le visage décomposé, se traînait à terre comme si elle avait perdu l'usage des jambes.

On passa de *Legba* aux autres lares successivement et dans l'ordre qu'on observe habituellement dans ces rites.

Chaque nouvelle invocation, chaque nom nouveau de lare était un martyre, un supplice pour Lala.

On eut dit que tous ces dieux s'étaient concertés pour faire la conquête de la jeune-fille.

Souvent, à en juger par les changements brusques de sa physionomie, on croyait assister en elle à des luttes intérieures :

Pendant ce temps, les têtes des victimes qu'on sacrifiait volaient d'un côté, et leur corps de l'autre.

On empila les bêtes à plumes devant le « pé » ; *Houusèvan* fit une croix sur le monceau avec de la farine de maïs ; et les femmes, préposées au service de la cuisine les emportaient pour aller les plumer, les apprêter d'après les instructions reçues.

On venait de quitter l'intérieur du *hounfô*. Les *hounsis* étaient rassemblés devant la porte du petit temple. C'est là que doit avoir lieu le sacrifice du bouc.

Pratique le tient par les cornes.

Anérose entonne la chanson d'usage :

Minmin, minmin, minmin, minmin Midohoua.

Aussitôt, Lala, sous l'influence de je ne sais quel autre lare, monte à califourchon sur l'animal, **le prend par les cornes et le fait tourner**

dans tous les sens, caracole comme si elle était à cheval.

Et la pauvre bête bêlait, prête à se rompre sous le poids de la demoiselle qui, pieds nus les cheveux épars, le corsage en désordre, riait, dansait, gesticulait.

Ce fut avec beaucoup de difficultés qu'on la décida à quitter l'animal, qui n'en pouvait plus.

Housêvan, après les cérémonies d'usage, présenta au bouc un rameau de *Mombinbata*.

A peine avait-il commencé à en manger qu'il le lui retira brusquement de la bouche. Trois fois il s'empressa d'en manger, trois fois il le lui arracha.

Madame Georges, munie aussi d'une petite branche venait imiter *Frè Ti Dor*, et chaque *hounsi* en fit de même.

Après quoi, *Ti Djo* dépouilla l'animal de ses ornements ; aidé de *Pratique*, il le renversa à terre, les quatre pattes en l'air. L'un avait pris les deux pieds de devant, et l'autre ceux de derrière.

On balança le quadrupède pendant que toutes les voix de femmes chantaient :

Ya pé touyé Minmin.

Les cris répétés : « bêêê, bêêê, bêêê » de la victime dominait tout ce tapage. Finalement, on la déposa à terre sur le dos, la tête appuyée contre un billot.

Ti Djo, les bras et les jambes retroussés,

lui coupa la tête de sa manchette à lame tranchante.

Le sang de la victime fut recueilli dans un *coui* qu'on alla déposer sur le « pé ». Lala, toujours sous l'influence du lare, ouvrait de grands yeux à la vue du sang, comme pour exprimer sa joie, son ivresse. Elle alla en boire, y trempa sa main et vint imprimer de petites croix rouges sur le front des *hounsis*.

On prépara le *dja*, mélange de sang, de farine de maïs, de liqueur, d'alcool qu'on fit boire aux adeptes.

Le tronc du bouc fut transporté dans la cour sous un arbre, tandis que sa tête munie encore de sa barbe, appuyée sur ses cornes à terre, jetait sur l'assistance des regards mornes et voilés où l'on semblait lire je ne sais quelle tristesse, quel regret de mourir.

A peine avait on achevé ce sacrifice, qu'une femme apparut tenant en main un *coui* rempli de viandes hachées et de bananes boucanées, le tout enduit d'huile d'olive : c'était le *manger-de-Legba* qu'on venait distribuer par petits morceaux aux *fidèles* et à l'assistance.

Quand Lala rentra en elle-même, elle accusa des maux de tête, d'estomac. Elle eut honte de voir tant de désordre dans sa personne. Sa mère qu'elle interrogeait, ne voulut pas lui dire ce qui avait pu la mettre dans cet état. Cependant elle crut en deviner la cause. N'avait

elle pas été témoin, plus d'une fois, de la mine étonnée, égarée des *hounsis* après avoir été possédée par les papas-lares ? Ne lui faisaient-elles pas l'effet de personnes endormies, réveillées en sursaut ? Dans cette espèce de somnambulisme, ne cherchaient-elles pas des pantoufles, un mouchoir, un anneau, une bague qui se seraient égarés ? En présence de tous ces indices elle avait fini par se convaincre qu'elle avait été, elle aussi, sous l'influence de quelques papas-lares. N'était-elle pas privée de ses chaussures, de ses anneaux ? Ses belles tresses n'étaient-elles pas dénouées ? Cette nuit on avait pu trouver une blague pour justifier son état : une indisposition, des crises. Cette fois, il n'y avait pas moyen de rien inventer. Ce sang qui maculait son corsage parlait éloquemment. Elle s'inspecta pour s'assurer si elle n'avait reçu aucune blessure. Elle voulut rassembler ses souvenirs qui dansaient confusément dans sa tête. En vain. Elle se rappela seulement que ce midi, elle était dans le *hounfô* avec tout ce monde, et que depuis lors elle n'avait connaissance de quoique ce fût. La malheureuse Lala était devenue le point de mire de toute l'assistance. Déjà, son nom volait de bouche en bouche. La présence des deux jeunes gens, d'Albert surtout, la rendait beaucoup plus confuse : elle pleura de honte. Sa mère, ayant compris sa gêne, la conduisit dans une cellule où elle

changea de linge et mit un peu d'ordre dan ses cheveux.

Vers les six heures du soir, *le manger marassa* était prêt.

On avait placé les différents mets dans des assiettes en terre cuite. Les *hounsis,* chacune tenant un plat, se dirigeaient à la file vers le *hounfô* en chantant : *marassa min dounou*. Madame Georges et Lala marchaient en tête précédées de hounsévan.

Au fur et à mesure qu'elles entraient, elles remettaient chacune à son tour, les plats à *Fré Ti Dor* qui les déposa sur le « pé ». Dans une gamelle, à terre, on voyait une espèce d'amalgame : des fragments de poule bouillie ou frite, calalou-gombo, pois, igname, malanga, banane, patate, tonm-tonm, tchaca, sorte de mélange de pois et de maïs concassé, cuits ensemble etc, etc.

Madame Georges, sur un geste de *Hounsévan,* se ceignit les reins à l'aide d'un mouchoir, s'empara de la gamelle et sortit dans la cour suivie de toute une marmaille.

Elle la tenait haut au dessus de sa tête. Les gamins, petits garçons et petites filles, les manches de leurs chemises retroussées, se bousculant, se pressant, levaient leurs bras en l'air en vociférant. Malheur à qui oserait introduire la main dans la gamelle avant qu'on l'eût déposée trois fois à terre !

Madame Georges, une première fois l'avait placée vivement sur le sol et l'avait élevée aussitôt sur sa tête en disant :

Nou vlé li ?

Et les enfants de répondre ensemble en poussant des cris prolongés :

Oui ! ! !

Une deuxième fois, elle répéta le même mouvement de haut en bas et de bas en haut :

Nou vlé li ?

Oui ! ! !

Une troisième fois la gamelle ne remonta plus. Au même instant toute cette marmaille s'était jetée et sur la gamelle et sur Madame Georges qui cherchait à se frayer un passage.

C'était une bousculade, des culbutes, des poussées à n'en plus finir.

Les uns se relevaient, les deux mains remplies de cet amalgame, d'autres emportaient une cuisse de poule ou un aileron ; ceux-ci avaient la tête, le visage, la chemise barbouillés de jus de pois et de graisse ; ceux-là, les plus petits, entourant la gamelle presque vide, se régalaient des derniers débris et des bons morceaux qui gisaient dans la poussière tout en léchant avidement leurs doigts.

Aprés cette orgie, Madame Georges versa de l'eau dans la gamelle et invita les petits convives à y venir faire l'ablution de leurs mains ; puis elle leur présenta selon l'usage, sa tête

qui tenait lieu d'essuie-main. Pour que le repas fût complet elle distribua, en dernier lieu, aux enfants du maïs et de la pistache grillés, de la liqueur et de l'eau.

Le lendemain on partagea la desserte entre les parents les plus proches. Des deux *plats marassas,* Madame Georges en prit une dont elle mangea le contenu avec sa fille ; l'autre fut envoyé à Madame Dajobert.

Ainsi avait pris fin le *manger-marassa*.

XIX

Comme c'était convenu, Albert et Léon avaient assisté à toutes les *cérémonies* depuis le commencement jusqu'à la fin. Mais ce ne fut pas sans quelques difficultés qu'albert avait entraîné son ami en cet endroit. Après avoir passé une nuit entière à regarder la scène terrifiante du *boulé-zin,* Léon avait pris la décision de ne plus y retourner pour assister au *manger marasssa,* d'autant qu'il lui répugnait de se retrouver en contact avec des gens qui lui inspiraient le plus profond mépris. Il y eut une véritable lutte entre les deux amis. Albert insista si bien qu'il avait fini par le gagner. Et comme pour lui persuader qu'il n'y avait pas de péril en la demeure, il ajouta :

— Et puis d'ailleurs, on nous connaît. Notre présence en ce lieu ne pourra prêter à aucune interprétation louche. Nous sommes avant tout

des curieux, des chercheurs qui veulent se rendre compte de tout. Quand à ceux-là qui ne nous comprennent pas et voudraient jaser, nous nous en moquons.

Les deux amis s'étaient présentés au rendez-vous à point nommé. Néanmoins, Léon n'assista pas à ces scènes burlesque sans manifester visiblement sa répugnance. Plus d'une fois, il fit mine de s'en aller, mais madame Georges trouvait toujours une bonne parole pour le porter à rester.

Quand le dernier point du programme fut exécuté, Albert et Léon reprirent le chemin de la ville après avoir salué gracieusement la bonne dame et Lala, et gratifié d'un coup de chapeau l'assistance.

Ils s'entretinrent tout le long de la route des scènes auxquelles ils venaient d'assiter.

—Avouons, mon cher Albert, que nous sommes encore barbares et que l'étranger a bien raison de nous traiter de sauvages quand il voit que nous nous vautrons toujours dans le Vaudoux en pleine civilisation . . . Et puis, qu'est-ce que çà peut être, le Vaudoux? Qu'est-ce qui justifie son existence? Vraiment j'ai beau me creuser la tête, il m'est impossible de trouver la raison d'être de tant de grossièretés. . .

—Mais ce culte du Vaudoux n'est pas aussi étrange que tu as l'air de le croire, Léon ! Ce qu'ont fait nos Pères, ce que nous faisons en-

core aujourd'hui, nous et nos frères d'Afrique, d'autres l'ont fait et continuent encore à le pratiquer sous d'autres formes et des noms différents. Le culte du Vaudoux n'est autre chose que le culte des ancêtres comme l'entendaient tous les peuples primitifs, Ce serpent ou *Da* qu'on prétend être le dieu du Vaudoux, ne le retrouve-t-on pas à l'origine de toutes les anciennes croyances? Le mot *loua* dont on n'a jamais pu trouver l'origine et la signification est la corruption du *lare* romain; d'où *papa-loua* ou *papa-lare* !

Ces divinités africaines, ne sont-ce pas, en effet, les mânes des ancêtres qu'on vénère, auxquels les descendants respectueux et reconnaissants vouent un culte? Ces noms de *Legba, Dambala* etc. que nos *houngans* invoquent dans les *hounfô*, ne sont-ce pas les noms de quelques guerriers puissants, de quelques chefs de tribus jouissant d'une influence considérable sur leurs sujets ou de quelques patriarches vénérés?

Le *houngan* lui-même ou le prêtre comme on voudra l'appeler, n'est-il pas susceptible de devenir après sa mort l'objet de cette même vénération de la part de ses enfants, de ses *hounsis* ou fidèles?

Ne fera-t-on pas des libations, en son honneur?

Ne lui apportera-t-on pas des offrandes?

Ne lui offrira-t-on pas le repas funèbre ou e *manger-les-morts* comme on a fait hier pour tante Rosalie?

Le *hounfò* sous lequel on pratique le plus souvent un bassin, n'est-il pas l'autel des lares? ce bassin ne représente-t-il pas l'*impluvium* des romains?

Tu n'ignores pas que le sacrifice du bouc était pratiqué chez les romains avec les mêmes observances. Tout ce qu'a fait ce midi Frè Ti Dor, c'est tout ce que faisait le sacrificateur ou le *papa* romain.

Il répandait sur la tête de l'animal du vin, de la farine après l'avoir orné de guirlandes (serta) et de rubans (vittæ). Il l'égorgeait ensuite; et le sang recueilli dans un vase était versé sur l'autel.

Ce sacrifice comme chez les africains, était précédé ou accompagné de danse et de chants.

Il n'est pas un rite dans le culte du Vaudoux qui n'ait son équivalent dans celui des peuples anciens.

Jusqu'au culte de l'arbre où nous voyons attachés des lambeaux d'étoffe, rien de ce qui existe dans le Vaudoux n'était ignoré de l'antiquité classique. « L'Orient eut ses arbres sacrés » On y construisait au pied de ces arbres des autels; on y faisait des libations, des oblations.

Le même culte se retrouve chez les Celtes,

qui vénéraient, eux, les pommiers et les chênes. Comme tu le vois, rien n'y manque...

— Mais enfin, est-ce une raison pour que de telles pratiques se perpétuent chez nous?

— Non, seulement je tenais à te faire remarquer que nous ne sommes pas les premiers à les pratiquer. Le culte du Vaudoux n'a pas pris naissance en Haïti comme certains esprits sont portés à le croire. Nos pères transportés à Saint-Domingue par l'odieuse traite, cherchèrent des endroits retirés pour cacher leurs dieux pénates. Ils les abritèrent dans des cavernes, dans des anfractuosités de rochers, dans des troncs d'arbres. C'est ainsi qu'ils purent reconstituer leurs Papas-lares sur un sol étranger et continuer à leur vouer secrètement le même culte. Dans leurs tortures, au milieu des combats, ce sont eux, ces dieux, qu'ils invoquaient. La scène macabre d'invocation au Morne-Rouge, n'est-elle pas dans tous les esprits? Eh bien, c'est cette croyance aveugle qu'ils avaient dans la puissance des divinités africaines, qui les rendait si fanatiques Je ne veux pas savoir jusqu'à quel point cette croyance était fondée ou non, mais ce qui est certain, c'est qu'elle a contribué pour une large part à nous rendre les maîtres de ce sol où le nègre peut se dire respecté.

— Quoi que tu en dises, mon cher Albert, je suis d'avis, moi, qu'il est temps qu'on finisse

avec toutes ces horreurs qui ne tendent à rien moins qu'à nous rabaisser aux yeux de l'étranger. Ces peuples dont vous venez de me parler tout-à l'heure, n'ont-ils pas abjuré leurs erreurs passées? Ne jouissent-ils pas des bienfaits du christianisme et de ceux d'une civilisation de plus en plus intense? Pourquoi ne renoncerions-nous pas aussi à nos grimaces? Pourquoi ne profiterions-nous pas de ce progrèsqui nous sollicite de toutes parts, de cette civilisation qui se manifeste partout autour de nous? Vraiment, plus j'y réfléchis, plus je me sens envahi par de noires pensées. Quant à moi, je suis radical ; les lenteurs m'agacent. Le seul remède à appliquer ici, c'est la destruction brutale de tout ce qui tend à nous rendre stationnaire, à entraver notre marche.

— Ecoute, Léon, je ne suis pas moins un partisan du progrès. C'est tout mon rêve aussi que de voir mon pays évoluer. Mais le moyen le plus sûr pour y parvenir, n'est pas, à mon sens, un radicalisme intempestif. Un médecin habile, avant d'administrer le médicament, cherche d'abord à bien connaître la nature du mal qu'il a à guérir Malheureusement nous ne connaissons pas encore la méthode expérimentale ; nous n'avons pas assez vécu pour la connaître. Or, il n'es pas étonnant que nous fassions chorus avec l'étranger, que nous nous récrions contre le Vaudoux comme si c'était

quelque chose d'exceptionnel dans l'existence d'une race d'hommes, sans que pourtant cette vieille coutume ait été jamais, de notre part, l'objet d'une étude spéciale. Ce mépris que nous professons ostensiblement pour nos aïeux, ce dédain que nous avons pour tout ce qui a trait à notre origine, est peut-être une des causes de nos errements, de nos préjugés de toutes sortes. « Nous ne voulons plus ressembler à nos pères », paraît être la formule sous laquelle nous affichons notre mépris pour eux, comme si, vraiment, nous rougissions d'en être issus. S'il en était ainsi, il n'y aurait plus qu'à parler comme cette chère des « Précieuses », qui disait de son père : « j'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure, un jour, me viendra développer une naissance plus illustre ». Nous ne serions ni plus ni moins que des « précieux » à notre façon. Non, nous n'avons pas le droit de parler ainsi de nos ancêtres. S'il nous est fait l'obligation de ne pas les imiter dans ce qu'il y a peut-être de grossier, d'insensé même dans leurs idées, par contre, honorons leur mémoire et respectons leurs croyances.

L'étranger lui même qui n'a jamais manqué une seule occasion de nous jeter la pierre, sait mieux que nous que la maladie dont souffre notre organisme social se retrouve à l'origine de tous les peuples, et que lui aussi, il en a

souffert dans la personne de ses aïeux. Les Celtes, les Saxons, les Germains, les Slaves, que sais-je encore? Tous ont passé par là ; aucune race d'hommes n'y a échappé. S'il semble oublier, lui, son origine, c'est qu'il y a beau temps depuis qu'il a fait divorce avec les croyances de ses Pères, et qu'il est venu trouver un ordre de choses qu'il n'a pas créé; s'il s'arroge le droit de nous réprimander avec une certaine arrogance, c'est parce qu'il est notre devancier dans la succession évolutive des races humaines, et que les fastes de la civilisation nous éblouissent au point que nous ne puissions discerner les vestiges de quelques vieilles erreurs existant encore chez lui.

L'homme mûr se rappelle à peine les ébats de ses premiers ans. Si, parfois, il veut revivre ces instants, ce n'est qu'à travers des brumes lointaines où ses yeux mal assurés cherchent à fixer quelques formes vagues, fugitives,--semblable en cela au voyageur qui, debout sur la cime d'une montagne, plonge ses regards dans le lointain brumeux dans l'espoir d'y découvrir un sentier, un paysage, un site qui l'aurait charmé hier.

Nous rions des naïvetés de l'enfance sans nous douter que nous ne sommes qu'un enfant en marche vers l'enfance. A chaque âge nous commettons des erreurs, des folies qu'un autre âge constate ou corrige, sans que cela empêche que

nous n'en commettions de nouvelles. Le grand bébé d'aujourd'hui peut se targuer de ne pas ressembler au petit bébé d'hier; ceci n'est qu'un pur effet de l'orgueil inhérent à la nature humaine. Il pourrait, à la rigueur, invoquer pour le besoin de sa cause, la raison qui devrait être le guide invariable de toutes ses actions, mais qu'est-ce que la raison entre les mains de celui qui n'est guidé que par sa passion? Répartie entre un tout petit nombre, elle n'est que secondaire dans les combinaisons intéressées de l'homme. De même que l'inconscience ou l'ignorance fait commettre à l'enfant des actes que nous croyons punissables, de même la passion rend l'homme coupable de certains méfaits qu'il prétend être dictés par la raison et que sa conscience seule peut réprouver.

Mais passons à un autre ordre d'idées.

Quand tu invoques le christianisme, il ne faut pas que tu aies l'air de croire qu'il eut tout de suite gain de cause. Pendant des siècles il eut à lutter contre le paganisme. Les vieilles croyances ne se laissèrent pas supplanter sans une énergique résistance. Et puis ce christianisme dont nous nous prévalons tant aujourd'hui, ne présente-t-il pas quelques analogies frappantes avec son ancien adveraire? Ne s'est-il pas affublé de ses loques? N'est-ce pas toujours le culte des anciens qui se continue dans la personne des saints qui

sont comme les satellites auréolés d'un Dieu unique et tout-puissant ? Ces saints eux-mêmes, ne sont-ils pas des êtres divinisés qui s'étaient sans doute distingués pendant leur passage ici-bas par quelques actes de piété et de charité ?

Quelque progrès que puisse réaliser la science, le besoin de diviniser restera toujours le fond religieux de l'homme ; car en tant qu'être faible par sa nature, il a forcément besoin de protection. Aussi est-ce pourquoi il se place toujours sous l'égide des invisibles auxquels il attribue une certaine puissance.

Quand nous glorifions les bienfaiteurs de l'humanité, les savants, nos héros, par des anniversaires, nous faisons acte de reconnaissance et de piété filiale, mais avec une conception plus large, plus générale, et sous une forme plus policée.

Les dieux domestiques, les lares sacrés d'autrefois sont remplacés aujourd'hui par les dieux de la patrie et de l'humanité. C'est encore nous, les petits fils, qui assignons aux ancêtres, par l'organe de l'histoire, leur rang selon la grandeur ou le caractère de leur rôle respectif.

L'Olympe païenne s'est déplacée et se trouve partout où il existe des vengeurs de droit sacré, des réformateurs conscients de leur besogne, des martyrs de l'idée et des victimes du devoir.

Chaque cœur de citoyen s'érige en autel pour honorer leur mémoire.

Nous ne devons pas nous méprendre: quand nous allons jeter des fleurs sur nos statues de marbre ou de bronze, ou quand s'exhale de notre poitrine une parole de reconnaissance à leur adresse, c'est ce même sentiment qui animait les primitifs et les portait à brûler de l'encens sur leurs autels. Aussi bien que les dieux de la cité antique, nos statues sont les gardiens vigilants du sol que nous foulons avec tant de fierté.

Dans toute religion, quelque forme grossière qu'elle puisse revêtir ou de quelque éclat, de quelques pompes qu'on veuille la parer, on doit pouvoir distinguer une partie saine et une partie malsaine. En effet qu'y-a-t-il de plus beau en soi que le culte des ancêtres, soit lorsqu'il s'agit du paganisme ou du christianisme lui-même ? Mais, lorsqu'à côté du culte sacré on cherche à exploiter l'ignorance des faibles, des crédules et des simples, dans l'unique but de trafiquer, on tombe d'emblée dans les superstitions qui constituent la partie malsaine.

Or, sur ce terrain, le *houngan* n'est pas seul coupable. Car ses fétiches trouvent des adeptes aussi bien que les amulettes chrétiennes. Le *perlimpinpin du papa-lare* a ses équivalents dans l'huile de la Vierge, terre de la Vierge, le feu de la Saint-Jean et une foule d'autres.....

Ce feu de la St-Jean, pour ne m'arrêter qu'à celui-là, « autrefois païen, aujourd'hui christianisé », auquel il m'a été donné d'assister une fois à Saut d'eau, a été importé dans le pays il n'y a pas longtemps. Cette coutume se pratique encore aujourd'hui aux environs de Paris et dans la plus grande partie de la France.

Ainsi donc, pour ce qui concerne les superstitions chrétiennes, nous n'avons rien inventé, au contraire !

« La crédulité est partout », comme dit un auteur ; les superstitions règnent sous toutes les zones, qu'elles revêtent la forme païenne ou chrétienne ; mais ce sont malheureusement les races où les peuples arriérés qui en portent seuls le fardeau. *Cé sous chin maigue yo roué pice*, comme dit l'adage creole.

A proprement parler, il n'y a que les centres qui soient civilisés, si l'on entend par civilisation cet étalage de luxe et de pompes, cette transformation qui s'opère dans les mœurs, dans les traditions et les cultes. Allons dans certaines campagnes européennes, nous serons encore témoins de nombreux vestiges des vieilles superstitions engendrées par le paganisme et le christianisme naissant.

Tu me demandais tout à l'heure, Léon, pourquoi ne renonçons-nous pas à nos absurdités, nos erreurs ? A cela je te dirai que, si nous continuons encore à payer notre tribut au paganis-

me, c'est que nous avons connu trop tard la religion du Christ. Par conséquent, il faut encore du temps avant qu'elle soit comprise de toute une agglomération d'hommes plongés dans la plus grossière ignorance. Et puis, si tu savais combien il avait fallu de siècles au christianisme pour opérer son œuvre jusqu'ici imparfaite, tu ne t'étonnerais pas de voir qu'il existe encore des races, des peuples neufs dont les yeux sont à peine ouverts à la lumière, qui sacrifient toujours au paganisme....

— Ainsi donc, d'après toi, nous sommes condamnés à patauger toute notre vie dans le Vaudoux ?

— Je ne le dis, ni le pense. Une toute petite comparaison va te faire comprendre. Les races et les peuples enfants sont comme nos fillettes. Ils s'attachent à leurs croyances avec la même ardeur, le même amour que celles-ci ressentent pour leur poupée. Ce sont là leurs jouets, leurs joyaux. Malheur à qui les menacerait de les en priver ! La fillette n'aura cessé d'adorer les beaux yeux de porcelaine que quand elle deviendra mère, berçant sur ses genoux une autre poupée en chair et en os, qui ne sera ni plus ni moins que la réalisation incarnée d'un rêve. De même que la poupée est une aspiration inconsciente à la maternité, de même aussi les croyances grossières sont une aspiration à l'Etre

Suprême. La fiillette qui presse sur son cœur son chiffon de toile, ne pense point à la transformation qui s'opérera en elle à son insu, à la métamorphose qui fera d'elle, un jour, la mère allaitant son bébé.

Elle aime d'un amour naïf, ingénu, sans se douter qu'un jour elle aura à porter dans son sein le fruit de son rêve.

Le jour de la maternité venu, il va de soi qu'elle n'aura plus pour pa poupée que dédain et mépris. Or, d'un côté nous avons le rêve, les aspirations vagues, imprécises ; de l'autre, la réalisation, l'idée fixe, immuable. C'est par l'enfantement de celle-ci que nos yeux s'ouvriront à la pleine lumière.

Dans combien de temps, me diras-tu, arrivera le triomphe ? Je ne le sais, mais il arrivera quand même...,

Dans l'Afrique mutilée, en butte dans les régions centrales aux cruautés des musulmans, et où se poursuit a l'heure actuelle la traite par terre dans ce qu'elle a de plus horrible, longtemps l'œuvre des missionnaires restera infructueuse ; mais ils mourront du moins avec cette consolation d'avoir jeté les semences, et que d'autres viendront récolter les fruits d'un long et pénible labeur. Longtemps aussi chez nous, nous aurons à souffrir de ces croyances auxquelles survivront pendant de nombreuses années les pratiques tenaces ; mais il n'est pas moins vrai qu'avec une ligue bien or-

ganisée on en viendra sinon à bout, mais du moins à en diminuer l'intensité. Car, à bien considérer ce qui se passe sous nos yeux, ce pauvre peuple, déjà abêti par des maux de toutes sortes, a été, la plupart du temps, encouragé dans ses vices par ceux-là mêmes qui avaient pour mission de mettre fin à cet état de choses. Si nos sociologues et nos moralistes, ou ceux-là qui s'arrogent ces titres, au lieu de prêcher dans le vide ou d'accabler de leurs sarcasmes la pauvre brebis tondue, voulaient se dépouiller de leur superbe et descendre au milieu de ce peuple inconscient, ils ne tarderaient pas à se convaincre de la nature de cette plaie sociale, — comme ils se contentent seulement de l'appeler, — et des mesures hygiéniques à y appliquer. Mais non, ils ne voudront pas y toucher dans la crainte de se salir les doigts comme le chirurgien craindrait de se souiller par son contact avec l'opéré.

Moi qui n'ai la prétention d'être ni celui-ci, ni celui-là, qui n'ai d'autre titre que d'avoir vécu et de vivre encore parmi ce peuple, qui ne rougis pas de le coudoyer nuit et jour, qui connais mieux qu'un autre peut-être ses souffrances intimes, ses privations, ses aspirations à peine formulées, je ne croirais pas me tromper en soutenant qu'à cette masse plongée dans les ténèbres de l'ignorance, il faut une bonne direction, et l'instruction dans toute sa

force extensive. Que cette dernière se répande dans toutes les couches sociales, que comme une tra inée de poudre, elle se propage dans les faubourgs, dans la banlieue, dans les plaines, dans les montagnes, et les superstitions d'où qu'elles viennent compteront moins d'adeptes. Et je ne doute pas que, bien dirigée, elle ne nous fasse abjurer, non seulement nos croyances erronées, mais encore tout ce qui peut entraver notre évolution. De deux choses l'une : ou le clou qu'on enfonce est susceptible de fléchir, ou bien il est capable de se briser. Dans le premier cas, s'il fléchit, la faute n'en saurait être qu'à l'ouvrier qui a mal dirigé ses coups de marteau ou qui n'a pas su étudier au préalable le numéro ou la nature de la fonte qui convenait à son métier : il a donc fait preuve d'inhabileté. Dans le second cas, s'il se brise, c'est que la fonte a été mauvaise ; mais ici l'hypothèse est invraisemblable parcequ'il a été déjà démontré que la science du Fondeur est infaillible. Le tort d'avoir causé un mal ne peut empêcher la réparation de ce mal. L'important est qu'on ait le courage de se l'avouer. Le clou qui fléchit sous une main maladroite peut se redresser et suivre la direction qu'on lui imprime jusqu'à ce qu'il soit rivé. L'instruction ! tout le secret est là. En conséquence, bâtissons des écoles dans nos campagnes, ouvrons des bibliothèques, des salles de conférences par-

out où le besoin se fait sentir. De bonnes et saines distractions seraient un puissant dérivatif aux maux dont il souffre : érigeons des théâtres dans nos principaux centres, offrons des concerts, faisons enfin toutes choses capables de l'initier au sentiment du beau. Avec cela, qui sait, si un jour, nos petits fils n'auront pas à se réjouir du résultat obtenu ? Il sera lent peut-être, mais sûr. Quant à abattre d'un seul coup les têtes renaissantes de l'hydre, il ne faut pas y penser . . . .

Lesdeux amis se séparèrent dans la rue des Fronts-Forts, du côté du Marché-en-haut, toujours sous l'influence de leurs idées respectives.

XX

Des années s'étaient écoulées depuis lors.

Tante Marguerite, Madame Georges et sa cousine s'étaient succédé dans la tombe, la première accablée d'ans, et les deux autres, abimées par les fatigues et les tortures morales que leur avait causé la longue maladie de leurs enfants.

Pratique devenu vieux, ne pouvant plus porter son *quart*, était allé mourir dans les mornes de Léogane.

Albert, n'ayant pu trouver aucun emploi à la Capitale et laissant là ses beaux rêves et ses projets de réforme, était allé travailler dans une usine à l'Arcahaie. Lala était devenue la

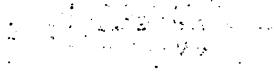
prêtresse ou la *mambô*. Chaque année c'est-elle qui officiait à la place de Frè Ti Dor qui, lui aussi, avait cessé de vivre. On disait de Lala que sa grand'mère l'avait initiée pendant le sommeil aux secrets du culte. Les jours de grande cérémonie, on la voyait sous sa jupe rayée de couleurs voyantes, son *calougan* montant en cornet sur sa tête et son *agouessan* tombant en bandoulière à son côté gauche : c'était *Grann'Zalie*.

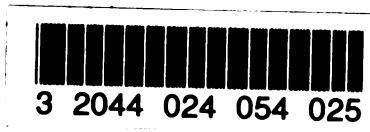
Quant à Léon il s'était rendu dans le Nord après la mort de sa mère ; on resta longtemps sans qu'on eût jamais de ses nouvelles, quand un beau jour on fut tout surpris de voir débarquer sur le wharf un monsieur à la mine égarée, aux cheveux ébouriffés, affublé d'une jaquette rapiécée, et traînant des souliers éculés : c'était Léon. Il était fou décidément. Il croyait faire un voyage en France, et demandait le train qui filait pour Paris. Ses amis en le voyant passer, ne manquaient pas de dire : « Pauvre Léon ! il s'est laissé perdre dans cette idée fixe qu'il avait de vouloir retourner quand même à Paris ;» et les bonnes femmes des rues le montraient du doigt en chuchotant : *Ou rouè m'sié capé grignin avec soleil là, cé loua qui fait li fou.*

Morus et Holbein, 6 planches pliées et 75 fig. à mi-page dans le texte, [illegible] signés d'après Holbein.

176. **Facéties.** 7 vol. in-8, in-12 ou in-18, brochés ou rel.

SALLENGRE. L'Eloge de l'ivresse. Nouvelle édition revûë, corrigée et augmentée. *La Haye, Moetjens,* 1715 ; in-12, front., veau anc. — CHEVRIER. Le Colporteur. *Londres, Nourse, s. d.* ; in-12, br. — RONESSE. Mémoire de Sultan-Faithful. *Au Mans,* 1787 ; in-8 cart. — Vie et aventures de Sens commun, his oire allégorique, traduite de l'anglais sur la seconde édition. *Avignon,* 1777 ; in-8, cart. — CARACCIOLI. Le Livre à la mode. *A Verte-Feuille...* [*Paris,* 1759] ; pet. in-12, demi-rel. veau vert. — Rochette de LA [illegible] Tigre, 1803 ; in-18 front.




3 2044 024 054 025

A FINE IS INCURRED IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

JAN 29 1972 H

75 T 1355

WIDENER

AUG 12 1994

AUG 12 1994

COOK DUE

CANCELLED